

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

— 19 —

Liensun



Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 19

LIENSUN

(1984)



CHAPITRE PREMIER

La première, Ma Ker éprouva des difficultés respiratoires vers la fin de la nuit. Depuis quarante-huit heures la masse spongieuse du phénomène vivant engloutissait la petite station, obturant les moindres interstices, provoquant également une obscurité générale. Par chance, Greog Suba avait retrouvé un puits foré dans la banquise qui rejoignait l'océan Pacifique quelque cinquante mètres plus bas. Au centre d'une poche d'air qui leur avait permis de respirer durant les dernières heures. Le jeune physicien travaillait fiévreusement sur le filtre à hélium qui, à partir de l'eau de mer, pouvait également fournir de l'oxygène.

Julius Ker écoutait la respiration difficile de sa femme, approchait souvent son visage du sien

pour essayer de se rendre compte de son état. Ma était hébétée, uniquement attachée à trouver un peu d'air respirable.

— On pourrait creuser un tunnel, dit soudain l'aveugle en redressant sa tête.

— Nous n'en aurons jamais la force, répondit Ann Suba, et nous ignorons quelle surface cette amibe colossale peut occuper. Le dernier message radio parlait de quatre cents kilomètres...

— Y compris les pseudopodes, rectifia Julius Ker. Le noyau central est certainement beaucoup plus réduit.

Greog poussa une exclamation de dépit :

— Je n'y parviendrai jamais ! Ces membranes osmotiques ne sont pas adaptées...

Il y eut un silence subit avec le seul bruit de la respiration oppressée de Ma.

— Si on descendait dans le puits, à la recherche de cette poche d'air coincée sous la banquise ?

— Il est rempli de gaz carbonique désormais, répondit Greog. Nous n'arriverions jamais à l'océan.

— Alors on va se résigner à mourir ?

Au début ils avaient refoulé les pseudopodes

avec des antibiotiques en aérosol, mais avaient vidé leurs réserves.

— On pourrait essayer de leur injecter un antibiotique liquide, suggéra Julius. Juste le temps que ce monstre se rétracte et laisse entrer un peu d'air.

— On peut tenter le coup, dit Greog. Ann, tu t'en occupes ?

La jeune femme prépara une seringue tandis que lui se replongeait dans la modification du filtre à hélium. Ce dernier, copié sur l'appareil biologique des baleines mutantes, leur avait fourni l'hélium nécessaire à leur aéronef.

Ann grimpa sur la table, se hissa sur la pointe des pieds pour approcher la masse spongieuse qui emplissait un ancien vasistas. Les pseudopodes avaient soulevé la vieille verrière pour s'infiltrer dans la station, puis avaient cerné le wagon d'habitation où ils avaient trouvé refuge. Elle enfonça carrément l'aiguille, appuya sur le piston.

— Une réaction ? demanda Julius.

— Pas la moindre.

— Il faudrait de l'émétime, ou un amoébicide spécial... J'ai dû lire quelque chose à ce sujet autrefois mais ma mémoire me fait défaut.

La jeune femme attendit quelques minutes

juchée sur sa table, espérant que l'espèce d'éponge se retirerait, mais en vain.

— Ça ne marche pas, dit-elle d'une voix résignée.

— Le filtre non plus, dit Greog. De toute façon il faudrait de l'énergie pour faire fonctionner la pompe. Le moteur prendrait vite l'oxygène restant dans ce wagon.

La lumière fournie par une batterie avait déjà des faiblesses. Ensuite ce serait la nuit, l'impossibilité de voir les pseudopodes s'infiltrer jusqu'à eux. Comme des trompes avides qui videraient leurs corps trop faibles pour résister.

Jelly, c'était ainsi qu'on appelait l'amibe géante dans cette zone nord de la banquise avait déjà dû nettoyer la rookerie voisine. Ils avaient entendu les cris des manchots attaqués par des milliers de tentacules avides.

— On peut quand même creuser à travers ce gros machin, dit Ann.

— Il nous absorbera d'autant plus facilement.

— Faisons un inventaire de nos ressources, il y a bien là-dedans quelque chose qui le mettra en déroute.

Julius sursauta. Sa femme ne respirait plus. Il se précipita mais la respiration reprit, déchirante

dans le silence soudain.

— On devrait essayer de la hisser sur quelque chose.

Ils la placèrent, Ann et lui, sur la table et tentèrent de poser cette dernière en équilibre sur des sièges. Mais Ma se débattait et manqua plusieurs fois de rouler en dehors de la table et de tomber sur le plancher. Il aurait fallu l'attacher. Julius monta alors à côté d'elle pour essayer de la tenir dans ses bras.

— Elle ne craint même pas le feu. Du moins pas au point de lâcher prise, d'après les avertissements de la radio. Il n'y a que l'huile minérale qu'elle redoute et nous n'en avons pas.

— Si nous gonflions des ballonnets d'hélium. Ils font chacun trente mètres cubes. Ils finiraient par soulever cette masse qui n'a qu'une faible densité.

— Trente mètres cubes, dit Greog, c'est la capacité de cette pièce où nous nous trouvons. Le ballonnet se remplira certes mais le toit offrira une résistance.

— Scions-le.

— Je ne pense pas que le ballonnet soulève et le toit et le pseudopode. Et pour fabriquer de l'hélium, il faut une telle quantité d'air...

— Utilisez la mer. C'est ce que font les baleines en navigation sous-marine.

— Très rarement, fit Greog songeur. En trois siècles elles ont dû s'adapter à la banquise, ramper dessus comme des animaux terrestres. Leur réserve d'hélium sert surtout à alléger leur énorme masse.

Désormais elles pouvaient atteindre trois cents tonnes et même plus.

— Ne peut-on pas hydrolyser l'eau de mer ?

— Tout est possible avec de l'énergie, du courant. Nous pourrions même envoyer des décharges de plusieurs milliers de volts contre ces pseudopodes, mais comment fabriquer ce courant ?

Ann regardait la tache blanche dans laquelle sa seringue avait injecté une forte dose d'antibiotique. Elle paraissait changer de couleur mais c'était tout.

— À combien évaluez-vous l'épaisseur du pseudopode qui nous coiffe entièrement ?

— Je ne sais pas. Entre un et quatre mètres.

— Vous pourriez trouver l'endroit le plus faible ?

Greog Suba hésita :

— Je pense que c'est possible.

— Faites-le. On choisira cet endroit pour placer une charge explosive. Le temps que l'air extérieur s'engouffre et renouvelle celui que nous inspirons actuellement. Sinon ma pauvre femme va mourir. Écoutez comme sa respiration devient de plus en plus difficile.

— D'accord, essayons ça.

Ils choisirent différents points pour enfoncer, Ann et lui, de longues tiges d'acier qu'ils avaient enduites d'huile. Sans la moindre pitié ils perforèrent l'amibe en plusieurs endroits, jusqu'à ce que l'huile se fige une fois en contact avec l'air glacé. Au-dehors il faisait moins soixante, habituellement dans cette région.

Ils comparèrent les longueurs obtenues et découvrirent que dans un angle le pseudopode ne faisait qu'une soixantaine de centimètres.

— Nous avons des grenades explosives. Réunissons-les en chapelets.

Ils travaillèrent avec un enthousiasme nouveau. Ils n'espéraient pas décourager le monstre ou le forcer à un répit mais des mètres cubes d'air envahiraient le wagon...

— Du calme, dit soudain Greog. Il y aura la fumée de l'explosion, les poussières.

— Exact, ajouta Ann. Donc nous avons besoin d'établir un courant d'air puissant. Il faut deux endroits opposés pour l'établir.

Mais ailleurs l'amibe occupait plus de deux mètres d'épaisseur. Les grenades seraient-elles suffisantes pour forer cette matière spongieuse ?

Ils retournèrent dans la pièce centrale où Julius Ker veillait sur sa compagne.

— Nous sommes prêts, annonça Greog, mais le wagon peut aussi se disloquer complètement, favorisant ainsi la pénétration des pseudopodes.

— Il faut en finir d'une façon ou d'une autre, dit Julius.

— Nous ne partirons jamais à bord de notre aérostat pour faire le tour de la planète, dit Greog. J'avais mis tous mes espoirs dans cet appareil. Nous allons prouver qu'on peut vivre sans le rail, sans la société ferroviaire... Nous allons mourir misérablement, sucés jusqu'à la moelle pour une amibe monstrueuse...

— Nous sommes prêts, dit Julius.

— Pour que l'air circule, il faut ouvrir les portes de communication. De toute façon elles seraient arrachées par le souffle.

— Si l'expérience réussit, nous pourrons la renouveler une demi-douzaine de fois, dit Ann.

— Vous croyez que le cytoplasme va voler vraiment en éclats, murmura Greog.

— Vous préférez mourir par phagocytose, répliqua le vieux physicien.

Il saisit sa femme à bras-le-corps, enfouit son visage dans son épaule.

Tous s'attendaient à un maelström d'air, à une mini-tornade qui après les avoir suffoqués deux secondes leur apporterait l'oxygène extérieur.

CHAPITRE II

Lien Rag se sépara de Leouan et des autres Roux non loin de l'ancienne capitale de la Compagnie de la Banquise, Kaménépolis. Dans ce lieu que l'on appelait le Dépotoir. Une tribu de Roux y récupérait les ossements de baleines pour en retirer les dernières gouttes d'huile, les derniers lambeaux de chair. C'était également là que, dans un mausolée de glace transparente, dormait pour toujours, Jdrou la déesse, mère de Jdrien, également le fils de Lien Rag.

Il accompagna ses amis jusqu'en haut des marches, contempla le visage serein de la jeune morte. Autour d'eux les squelettes de baleines formaient à perte de vue de curieuses arcades, une ossature de ville imaginaire, la vision matérialisée d'un architecte fou. Et le peuple Roux allait et

venait dans ces artères d'ossements blanchis, au milieu des énormes chaudières où fondait le lard.

Le grand maître Aiguilleur Lichten, gouverneur de la capitale détruite, lui envoya un loco-car et en roulant vers l'ancienne gare des voyageurs il essaya de se souvenir de la splendeur passée de cette ville. La guerre civile, les Panaméricains, les Cellules de Coordination Populaires s'étaient tour à tour acharnés sur cette immense station qui ne se relèverait jamais de ses ruines.

Il eut très vite la certitude que l'on reconstruisait mollement les voies ferrées, que les maisons mobiles n'étaient pas réparées. Les gens qu'il apercevait paraissaient furtifs, inquiets.

Une structure gonflable isolait le quartier de la gare dans une atmosphère plus vivable. On avait rétabli les rails, les quais, retapé les maisons mobiles. Il y avait une certaine animation, quelques boutiques, des gens moins craintifs mais la plupart portaient des uniformes de la Compagnie. Les Affaires culturelles occupaient un grand train confortable. Lorsqu'il mit pied sur le quai, il aperçut Yeuse qui descendait d'un wagon et venait vers lui. Toujours aussi belle mais le visage plus grave. Il attendait son fils Jdrien, mais

l'enfant restait invisible.

— Je me demandais... murmura Yeuse. Je me demandais si tu reviendrais un jour. Leouan n'est pas avec toi ?

— Elle roule vers Titanpolis. Sa fonction diplomatique lui interdit toute escapade avant d'avoir présenté ses lettres de créance au Kid. Et Jdrien ?

— Il est à l'école.

— À l'école ?

Cette nouvelle était ahurissante.

— Il faut bien qu'il aille à l'école, non ? Viens.

Elle le conduisit dans son bureau. Il avait cru qu'ils se retrouveraient seuls dans l'appartement de la jeune femme. Jamais il ne l'avait désirée à ce point. Brusquement, alors que durant des mois il n'avait jamais pensé à elle.

— Excuse-moi. Je dois recevoir un chorégraphe... Il attend depuis ce matin.

L'entretien dura plus d'une demi-heure et roula sur le budget accordé à la troupe de danseurs. Lien Rag croyait rêver. Dans cette ville détruite, lugubre, hantée par la famine et la maladie, mal protégée des vents polaires, son amie discutait avec passion la subvention que

demandait ce maître de ballet aux manières trop raffinées.

— De toute façon le Kid ne me laisse pas le choix, disait Yeuse avec autorité, et je ne peux rien vous promettre avant six mois. Il faudra faire avec ces cinq millions de calories.

Lien attendit la fin de l'entrevue, debout à la fenêtre. Au-delà de la structure gonflable on apercevait des silhouettes de ruines. La matière de ces structures n'était pas toujours transparente. De cette façon on s'isolait encore mieux dans son petit confort, dans son égoïsme. On pouvait parler des heures sur la danse, la littérature, le cinéma, tandis qu'au-dehors des centaines de milliers de gens crevaient de faim.

— Voilà, je suis libre pour une heure. Tu veux boire quelque chose ?

— C'est vraiment une priorité que de penser d'abord à la culture, à l'esprit ? J'ai traversé la ville... Enfin ce qu'il en reste. C'est tragique.

— Oui, c'est tragique, mais ça le serait un peu plus s'il n'y avait pas cette petite oasis...

Elle respira profondément :

— Le Kid avait condamné Kaménépolis. Économiquement surtout. Il ne restait que ça : la culture. À partir de ça je ne cesse de le harceler. Il

ne voulait plus venir ici, il nous a fait une visite. Désormais il souhaite que cette station devienne, je cite, le symbole des arts, de la culture et de l'éducation. Il va créer des centres d'études qui poursuivront des recherches dans tous les domaines. Ces subventions que tu dois juger inutiles, exagérées, vont alimenter le commerce de la ville, provoquer enfin son réveil, susciter des dynamismes nouveaux.

Puis elle haussa les épaules :

— Plus tard, si tu veux, plus tard... Buons quelque chose... J'ai besoin d'un coup de fouet.

Il désigna une porte :

— Ça donne dans ton appartement ?

— Non, des bureaux. Mon appartement est au bout du train. Un demi-wagon pour Jdrien et moi.

— Quand revient-il ?

— Ce soir, il subit le sort des autres enfants.

— Quels enfants ? Ceux des Aiguilleurs, des flics ferroviaires, je suppose ?

— Pour l'instant, en effet, c'est la seule école qui fonctionne à peu près, mais d'autres vont ouvrir dans tous les quartiers. Le Kid a décidé que l'éducation devenait une affaire de première urgence, il va créer un enseignement propre à la

Compagnie, édicter des règles communes pour toutes les formes d'éducation. Avant les événements, il régnait une grande anarchie et les écoles privées étaient devenues trop chères. Il y aura un enseignement parallèle pour les moins favorisés.

— L'université va renaître ?

— Oui. Tu sais ce que propose Jdrien, fit-elle avec un ton faussement enjoué, que la station s'appelle désormais Jdroupolis... Qu'elle devienne un centre mondial pour les Roux. On étudierait leur origine, leurs problèmes, ils trouveraient ici un accueil exceptionnel...

— Ils ont déjà un foyer d'accueil en Zone Occidentale, dit Lien Rag. C'est de là-bas que j'arrive.

Il accepta un verre de vodka avec du citron synthétique. Yeuse l'intimidait, l'agaçait. Il aurait voulu lui faire l'amour sur ce grand bureau, après avoir balayé ses dossiers d'un revers de main. Mais il craignait qu'elle ne se sente humiliée.

— Le Kid a de grands projets.

— Il va lutter contre les Rénovateurs. Tu es au courant de ces statistiques climatologiques ?

— Peut-être de l'intoxication.

— Personne ne le croit. Il y a des relevés sur

toutes les régions de la planète. Un degré de plus tous les six mois. La température moyenne ne serait plus que de moins quarante-quatre degrés Celsius. Dans vingt-cinq ans la banquise n'existera plus, à ce rythme.

— Les Rénovateurs ne sont peut-être pas les seuls responsables. Il y a la nouvelle industrialisation à outrance, l'excès de gaz carbonique, d'ozone... Le rejet d'effluents dans la mer qui réchauffent celle-ci, des explosions volcaniques... Et aussi la dispersion des poussières lunaires au bout de trois siècles. Sans que les Rénovateurs y soient pour quelque chose.

— Tu les défends ?

— J'essaye de garder mon sang-froid. Sinon il y aura une nouvelle chasse aux sorcières.

— On dit que depuis la terrifiante expérience des Rénovateurs du Soleil il existerait une sorte de lucarne par laquelle la chaleur solaire pénétrerait dans notre système.

Il but une gorgée, ferma les yeux. Ils ne trouvaient que cela à se dire ? C'était dérisoire. Il avait imaginé autre chose, mais déjà la vue de Kaménépolis saccagée l'avait rendu amer, il y avait un an que la paix était revenue, et le Kid, malgré ses dernières promesses, laissait la station

s'enfoncer dans la décadence. Yeuse, plongée dans le monde irréel de ses nouvelles fonctions, se laissait emporter par ses illusions.

— On dit qu'ailleurs la situation économique est florissante.

— Dans le reste de la Compagnie ? C'est exact... Le redressement est spectaculaire... On va renouer avec la Panaméricaine prochainement.

— La commission de contrôle des Accords de NY Station est répartie ?

— Elle a fini par craquer. Au début le Kid la redoutait, puis il a su se concilier les membres en les invitant à visiter le reste du pays. Ils ont bien été forcés de constater que les accords étaient strictement appliqués.

— Sauf ici ?

Le téléphone sonna. Le grand maître Aiguilleur Lichten invitait Lien Rag le soir même dans sa résidence.

— Nous devons y aller. C'est le gouverneur de la station. Il a l'oreille du Kid.

— Je ne suis pas revenu pour des mondanités, dit Lien Rag sèchement.

Il alla remplir son verre de vodka pure, en but une bonne partie :

— Je suis sur le point de faire des découvertes fantastiques sur les mystères de notre planète, sur mon origine, sur celle de Jdrien, les Roux, et bien d'autres choses... Je ramène des documents importants. Je suis traqué par plusieurs commandos de tueurs. Je ne parle pas seulement des Tarphys qui me cherchent depuis pas mal de temps.

— Autrement dit nos vies te semblent bien mesquines, bien popotes par rapport à la tienne, dit Yeuse avec un petit air agacé... Tu crois que j'ai envie de continuer à vivre dangereusement ? Tu te trompes. Ce que je fais en ce moment me ravit, me comble. Si tu es venu pour ricaner à notre sujet, tant pis.

Il serrait le verre avec tant de force qu'il se brisa soudain dans sa main. Il regarda les éclats de plastique coincés dans sa chair.

— Attends, je vais te soigner.

Il haussa les épaules, arracha les débris et alla les jeter dans la corbeille à papier. Il suçà le sang qui sourdait.

— Autrement dit je n'ai qu'à repartir ailleurs ?

— Tu as ta place, le Viaduc par exemple ; le Kid a besoin de tout le monde. Tu peux aussi créer ce centre de recherches sur l'origine des Roux. Il y

a tant à faire...

— Un train privé confortable, de la chaleur, de la nourriture raffinée... Évidemment... Leouan pour l'exotisme et toi pour le côté subtil de l'amour ? Enfin si l'on veut ?

— Tu cherches à me blesser ?

— Non. Je peux avoir un autre verre ?

— Tu as tout du héros fatigué qui est furieux que la guerre soit finie et qu'on lui confisque ses médailles. Mais je ne t'en veux pas.

Elle lui apporta son verre, l'embrassa légèrement sur le coin de la bouche :

— Tu aurais dû aller à Titanpolis voir le Kid.

— Je croyais voir Jdrien.

— Dans trois heures il sera ici. Je vais te conduire chez moi. J'ai un autre rendez-vous. Il faudra aussi que je te parle de R. l'écrivain.

— Comment dis-tu ? Erre ?

— Non simplement R.

Elle le laissa dans le dernier wagon du train où elle occupait plusieurs compartiments modestes mais confortables. Il prit un bain, se changea. Il avait pensé qu'elle aurait partagé la vie d'un autre homme mais apparemment il n'en était rien.

Un peu plus tard elle revint avec un plateau lourdement chargé de nourriture.

— Je suis passée par la cafétéria, dit-elle.

Il n'avait pas très faim mais accepta une assiette et un verre de bière.

— Tu te sacrifies à des tas de choses ? La culture, Jdrien, mon souvenir ?

— Je ne me sacrifie pas et je vis bien. J'ai quand même fait l'amour malgré ton absence. Il y a des jeunes gens agréables chez les danseurs, les comédiens et même n'importe où. Ne crois pas retrouver une petite sainte.

Il sourit et se leva, contourna la table et vint l'embrasser dans la nuque. Elle rassemblait ses cheveux noirs en une sorte de chignon bas. En dessous la peau était très blanche. Il écarta l'ouverture de la robe verte fendue jusqu'aux reins. Yeuse ne portait rien dessous et quand elle se leva la robe tomba à ses pieds.

Elle marcha devant lui avec ce léger déhanchement qui le ravissait, pénétra dans sa chambre, se retourna.

— Je dois te dire une chose.

— Tu es enceinte ?

— Non. Jdrien veut faire l'amour avec moi.

Son origine rousse le rend très avancé pour son âge et dans les tribus les gosses de six ans ont des relations sexuelles. Même avec leur mère ou leur sœur. Je suis obligée de le battre froid sinon il s'enflamme très vite.

Elle s'assit sur la couchette tandis qu'il se laissait glisser à ses genoux.

— Je dois me défendre contre moi-même, ajouta-t-elle, car parfois je suis tentée... Les soirs de solitude quand nous ne sommes plus que nous deux.

Lien Rag embrassait ses cuisses et elle se laissa glisser sur ses coudes la tête en arrière, les seins très arrogants.

Il enfouit son visage entre ses jambes et la fit gémir de bonheur. Son ventre était blanc, étoilé par la fourrure noire aux boucles drues. Elle jouit tout de suite puis l'attira sur elle, le happa d'un léger coup de reins.

— Je reconnaîtrais ton sexe entre mille, dit-elle. Uniquement par cette façon qu'il a de m'envahir toute.

Plus tard il ne voulut pas s'endormir auprès d'elle, se rhabilla. Il trouva la chambre de son fils et s'assit pour l'examiner en détail. Elle le laissa seul, et quand il la chercha, elle avait dû rejoindre

son bureau.

Il quitta le train, marcha sur les quais. La gare de voyageurs avait connu autrefois une activité fantastique avec de multiples convois. Désormais elle faisait très petite station. Un seul convoi, militaire en plus, venait d'arriver.

Dans un bar il commanda une bière mais finit par s'en aller. L'endroit était trop fréquenté par des policiers ferroviaires. Mais c'était la même chose un peu partout. Lorsqu'il essaya de franchir le sas de la structure gonflable pour aller visiter les autres quartiers on lui demanda son laissez-passer.

— Je n'ai que mon passeport.

— Vous avez besoin d'un laissez-passer, dit le sous-officier de garde. Ce n'est pas très difficile d'en obtenir un si vous travaillez pour les Affaires culturelles.

Il détestait ça.

CHAPITRE III

Jaël laissa le chasseur de phoques faire ce qu'il voulait. Elle était là pour ça, et aussi pour faire la cuisine à cette équipe de six individus qui empestaient l'huile animale. Elle espérait que les grognements de l'homme en train de se vautrer sur elle n'éveilleraient pas l'enfant qui dormait dans la couchette supérieure.

L'homme soupira quand son plaisir fusa et peu après il rampait au fond de la couchette, sortait du compartiment. La jeune fille se tourna sur le côté pour essayer de dormir. Mais elle était trop énervée pour y parvenir.

La bande avait racheté la Concession d'une ancienne station phoquière dans le sud et comptait bien s'y rendre malgré une foule d'empêchements. D'abord il faudrait reconstruire

la voie ferrée, deux cents kilomètres pour le moins, mais ça ne les gênait pas. Ils avaient des dizaines de wagons remplis de rails. Et on devait leur en livrer d'autres plus tard. Il y avait aussi Jelly qui faisait des siennes ces derniers temps. À cause de l'absence des vents, la grosse éponge s'étendait un peu partout. Mais dès que la tempête soufflerait elle se recroquevillerait vers le nord, son point d'attache. Les chasseurs de phoques avaient emporté des wagons-citernes d'huile minérale, le seul produit capable de faire reculer Jelly.

L'enfant toussa et Jaël se leva pour regarder s'il n'était pas découvert. Liensun était un petit garçon robuste et imprudent qui n'en faisait qu'à sa tête et lui désobéissait souvent. On croyait que c'était son fils alors qu'il n'était que son demi-frère.

Tous deux avaient appartenu au Clan des Ferrailleurs dans la Compagnie Bones. Un mois plus tôt ils vivaient heureux en famille auprès de Mamma Sunny, la matrone qui dirigeait le conseil du clan. Et puis les troubles avaient commencé. Une bande rivale projetait de prendre le pouvoir.

Sunny avait eu le pressentiment de sa fin prochaine.

« — Jaël, tu es la plus jeune de mes filles, la

plus jolie. Ils t'épargneront. Ils s'amuseront de toi mais ils t'épargneront. Je voudrais que tu gardes ton jeune frère avec toi. Si je disparaissais, il faudra te souvenir du nom de son père. »

« — Je m'en souviens », avait répondu Jaël, rougissante.

N'avait-elle pas servi d'intermédiaire entre la grosse femme et cet homme venu du sud ? Sunny aimait les enfants mais détestait les hommes. Jaël avait donc appâté Lien Rag et c'était sa mère qui avait reçu son sperme.

« — C'est un enfant étrange. Il ne doit rien lui arriver. »

Liensun lisait dans la pensée des gens et pouvait manipuler des objets à distance. Il n'avait pas trois ans, cependant.

Le clan de Sunny avait été ravagé en moins de deux jours. On avait tué la grosse femme, exposé son cadavre nu sur un wagon plate-forme. Ses fils avaient été assassinés, ses filles violées et vendues à des aventuriers qui se risquaient sur le Réseau des Disparus pour faire fortune. Jaël avait été rachetée par cette bande de chasseurs de phoques, six hommes sauvages qui ne parlaient jamais et paraissaient en proie à une fièvre constante. Ils rêvaient de citernes d'huile de phoque, de peaux

en montagnes et de défenses d'ivoire. Ils étaient frustrés, sobres. Ils mangeaient très peu et n'étaient pas toujours vautrés sur elle. Elle ne subissait pas plus de deux ou trois assauts par jour, parfois aucun. Ces six hommes passaient leur temps à étudier les cartes du Réseau à lire les *Instructions Ferroviaires* de cette zone, ou à vérifier le bon état du matériel. Leur train était composé de vieux wagons, d'une locomotive ancienne qui acceptait n'importe quel combustible. Robuste, frustré et sobre elle aussi.

Jaël avait cru devenir folle à la mort des siens. Mais au bout d'une semaine elle reprenait courage, grâce à l'enfant qui ne cessait de la consoler par télépathie. Elle s'était toujours occupée de lui en souvenir de cet étranger qu'elle avait préparé pour la copulation avec sa mère. Ses frères avaient attaché Lien Rag sur un lit mais ça ne suffisait pas, et Mamma Sunny savait fort bien que ses caresses les plus habiles ne parviendraient pas à l'émouvoir.

« — C'est toi qui vas y aller, avait-elle dit à Jaël. Ce sera facile. Tu n'auras qu'à lui montrer tes seins et le frôler de tes mains. Dénude-lui le ventre. Je veux que son sexe soit très excité quand j'interviendrai. Qu'il m'accepte comme un soulagement, comprends-tu ? »

Ainsi avait-elle agi, malgré sa pudeur juvénile et son innocence partielle à peine entamée par quelques jeux discrets avec des camarades du clan. Mais Lien Rag était un homme, il aurait pu être son père. Pourtant elle avait osé défaire son pantalon, le prendre dans ses mains et ne l'avait jamais oublié.

« — C'est un personnage célèbre, disait Sunny. Il a défié Lady Diana, l'impératrice de la Panaméricaine, il est l'ami du Kid et son nom est connu du monde entier. Je ne voulais pas qu'il connaisse Liensun avant des années mais tu agiras comme tu l'entendras pour le plus grand bien de ton frère et le tien. Dans quelques semaines nos ennemis nous attaqueront et nous ne sommes pas sûrs de gagner. »

Ils n'avaient pas attendu aussi longtemps. On l'avait vendue comme prostituée à cette bande de loups affamés qui ne pensaient qu'à leurs phoques, sentaient le phoque et aboyaient comme ces animaux.

Elle finit par s'endormir mais se réveilla tôt pour préparer le premier repas. Du café d'orge grillé et des tranches de lard frit avec des œufs. Les six hommes mangeaient dans leur compartiment, le plateau sur les genoux, le regard fou derrière

leurs sourcils broussailleux.

Le train stationnait depuis une semaine dans Tusk Station. À cause de Jelly, qui ravageait la région. D'après ce qu'elle en savait, Jaël attendait d'aller dans le sud avec impatience. Jadis la station phoquière rachetée par la bande était reliée au Réseau du 160^e, et ce réseau permettait d'atteindre la Compagnie de la Banquise où vivait Lien Rag. La jeune fille formait le projet insensé de s'évader un jour pour rejoindre cet homme qu'elle ne pouvait oublier.

Les six se moquaient de Jelly. Ils avaient de l'huile minérale qui écarterait le monstre de leur réseau. Il suffisait que le chef de poste les autorise enfin à prendre la direction du sud, mais ce truand voulait leur soutirer le maximum, faire plaisir aux commerçants du coin, et surtout à ceux qui distillaient et vendaient cet alcool horrible à partir du glycogène contenu dans le foie de phoque. Les six comptaient bien en fabriquer eux aussi et le vendre cher.

Grâce à des vaporisations d'huile minérale, Tusk Station tenait les pseudopodes de Jelly à distance, mais on apercevait sa masse spongieuse et phosphorescente à moins d'un mile de la verrière.

Jaël alla lever Liensun et le fit déjeuner. Elle l'habilla et le laissa aller jouer sur le quai voisin. La température y était supportable, avec une bonne fourrure. Dans le temps, la station servait de plaque tournante pour le trafic d'huile de phoque. On pouvait encore voir les énormes cuves extérieures. Mais Jelly ravageait les élevages voisins et, pour aller dans le sud à la poursuite des animaux, il fallait investir et travailler dur. Les six hommes propriétaires de Jaël comptaient mettre un an pour rétablir la liaison avec Tusk Station et commencer vraiment l'exploitation du trou à phoques.

Vers midi Kroual, qui était en quelque sorte le chef de la bande, arriva en se frottant les mains :

— Nous pourrons partir demain à l'aube. Le chef de poste accepte de nous donner la voie. Mais à moins de dix kilomètres, il en manque déjà un bout. Quatre ou cinq longueurs.

— L'affaire de quelques heures.

— Oui, mais Jelly est sur place et il faudra la faire décamper. Ça va nous coûter pas mal d'huile minérale pour commencer.

Il déploya la carte sur la table rabattante du coin fenêtre et pointa son ongle noir sur un endroit perdu de la banquise :

— Ici c'est une rookerie. Abandonnée depuis quelques mois. On devrait l'atteindre assez vite. On pourra l'utiliser comme base à condition de le signaler et de payer des royalties à la Compagnie. Tout ce qui est abandonné lui appartient dans les trois mois.

— Une rookerie, fit l'un d'eux attentif. C'est peut-être intéressant.

— Laisse tomber. Jelly a tout croqué certainement... Il y avait des morses dans le temps. Elle les a bouffés. Les manchots sont venus et ça doit être la même chose.

— Pourquoi manque-t-il des rails ?

— Mystère. Les cheminots ont dû aller se servir dans le coin, à une époque, pour réparer le réseau.

— Et au-delà ?

— La routine. Des affaissements de banquise, des kilomètres de rails à remettre en place.

— Rien à craindre vers le sud ?

Kroual hocha la tête :

— Il existe une liaison avec le 160^e et peut-être même avec le Cancer Network. Mais dans quel état ?

— Le Kid fait progresser les travaux. Il a peur

que les Sibériens ne le prennent de court. Le jour où il sera dans le coin, il revendiquera ce territoire et nos stations phoquières.

— Bah ! fit Kroual, d'ici là nous aurons rempli des milliers de wagons-citernes avec notre huile et nous serons repartis ailleurs.

Jaël avait tressailli lorsqu'ils avaient abordé cette possibilité d'une liaison avec le sud. Leur réponse la décevait sans trop l'accabler. Qu'en savaient-ils exactement ? Personne ne pouvait se montrer affirmatif. On racontait bien que des trafiquants se rendaient parfois dans le sud par des réseaux oubliés. Pourquoi pas celui-là ?

— Le Kid traverse la banquise vers l'est. Il ne peut financer tout à la fois.

— Il en veut, le nabot. Il a quand même obligé la pouffiasse panaméricaine à rentrer chez elle après avoir détruit sa flotte.

Jaël espérait qu'ils feraient allusion au bras droit du Kid, Lien Rag, mais ils finirent par se taire et par manger ce qu'elle leur servait. Qui donc un jour lui parlerait de cet homme ?

Le même soir Liensun, au moment de se coucher, lui demanda qui était l'homme auquel elle pensait si souvent. Surprise en flagrant délit de rêverie romantique, Jaël rougit et ne sut que

répondre.

— C'est mon père, n'est-ce pas ?

Elle rougit encore plus, affolée à l'idée que l'enfant pouvait retrouver dans sa mémoire les circonstances de sa procréation.

— Où est-il maintenant ?

— Loin.

— On ira le voir un jour ?

Elle ne répondit pas et il finit par s'endormir. Heureusement, car le chef de la bande vint réclamer son dû alors qu'elle achevait de ranger dans la cuisine. Il la surprit en lui pinçant les fesses alors qu'elle faisait la vaisselle.

— Reste là, grogna-t-il.

De sa main large il la ploya en avant, simplement pour la pénétrer plus aisément. Ce fut très bref, et peu après elle était à nouveau seule dans la petite cuisine, libre de rêver à Lien Rag.

CHAPITRE IV

À nouveau l'air se faisait rare dans le wagon d'habitation. Les deux explosions n'avaient pas très bien marché à cause de l'enveloppe élastique de l'amibe qui devait avoir une résistance peu commune. Mais le pseudopode épais qui recouvrait le wagon s'était déplacé et un peu d'air frais avait pu pénétrer en sifflant dans l'endroit. Depuis, Ma respirait un peu mieux, avait repris conscience quelques secondes mais ce n'était pas suffisant.

Ils avaient essayé d'ouvrir une brèche dans le plancher de la voiture, mais un pseudopode blanchâtre avait profité du premier coup de hache pour s'insinuer et Greog l'avait tranché avec rage. Comme il continuait à se tortiller sur le sol il l'avait piétiné avant de le repousser dans la brèche

qu'il avait ensuite colmatée.

— J'abandonne l'histoire du filtre. De toute façon nous ne disposons ni d'assez de temps, ni d'énergie. Sans un miracle, nous sommes perdus.

Tout en surveillant sa femme, Julius réfléchissait. Sa cécité lui permettait de mieux s'abstraire de l'heure présente. Il ne voyait pas la lumière faiblir, les visages devenir boursouflés et livides. Il avait autrefois suivi des cours de médecine et de biologie, mais c'était si loin.

Ann Suba faisait un inventaire précis de leurs ressources. Sans discontinuer, elle établissait des listes et en face marquait un « oui » ou un « non ». Il y avait plus de « non » que de « oui », et parmi ces derniers elle ne retenait que des armes dérisoires. En dehors du wagon, il y avait bien des acides, des produits pouvant être dangereux pour Jelly. Mais dans le wagon même il n'y avait pas grand-chose. Ils s'étaient laissé coincer bêtement.

— Je me demande, dit soudain Greog, ce que sont devenus nos anciens collègues. Ceux de Jarvis Point. Ils sont partis vers le nord avec un diesel et quelques voitures. Pourtant on dit que le Réseau du 160^e n'est pas praticable.

Julius se souvenait aussi. Ils allaient mourir sans connaître le sort de ces gens-là, Rénovateurs

du Soleil comme eux. Des gens qui avaient participé à la formidable expérience pendant laquelle le Soleil avait brillé huit jours durant.

— Huit jours, murmura-t-il.

— Huit jours, dit Greog.

Ann leva la tête :

— Combien de morts ? Combien de morts avec notre expérience ? Ces trains engloutis dans l'océan, ces villes, ces fermes isolées. Une folie.

Julius en convenait, mais une tentative réussie quand même avec des lasers et des ultrasons. Pendant huit jours ils avaient écarté comme des rideaux les strates de poussières lunaires, et la vieille planète glacée depuis trois siècles avait retrouvé son Soleil.

— Ont-ils réussi à rejoindre un endroit isolé et à recommencer leurs recherches ?

— Ils nous auraient tués pour pouvoir poursuivre, dit Ann Suba. Il a fallu en venir aux mains.

— La folie de la réussite.

— Ça n'aurait pas duré. La vapeur d'eau aurait à nouveau caché le Soleil durant des années, des générations. On n'y aurait pas vu au-delà de cinquante, vingt mètres. Pas de visibilité, un

brouillard éternel, l'eau partout, la boue, le sol inutilisable un siècle.

Mais ils ne pouvaient pas oublier ces huit jours en pleine banquise, quand ils jetaient leurs combinaisons isothermes, les fourrures, se promenaient torse nu. La glace fondait sous leurs pieds et le mercure faisait des bonds. Ils n'avaient pas de thermomètre dépassant dix-huit degrés au-dessus de zéro.

— Ils n'ont pas rencontré Jelly, dit Greog.

— Helmatt parlait des montagnes de l'ancien Tibet. On dit que là-bas existent des Adorateurs du Soleil... Mais ont-ils pu y arriver.

Ann regarda sa liste avec désespoir. Elle voulait vivre, vivre. Dans douze heures l'air ferait vraiment défaut. Ils seraient dans un semi-coma et les pseudopodes pourraient venir les phagocyter. Une fin horrible. On ne retrouverait que leurs habits, la partie synthétique du moins. La bête mangerait les cuirs, les fourrures.

— Un peu d'eau, je vous prie, demanda Julius.

Jelly en colmatant toutes les brèches isolait le wagon, y maintenait douze à treize de température. L'eau ne gelait plus. Ann remplit un bol et l'apporta au vieux savant.

— Nous avons manqué l'occasion de travailler

au grand jour avec le Kid et Lien Rag, murmura-t-il. Sur un programme raisonnable s'étendant sur un siècle, par exemple. Une évaporation lente des eaux ainsi qu'une fusion lente des glaces. En préparant des territoires, des monts Ararat comme dans la *Bible*, on aurait pu convaincre des tas de gens. Nous avons manqué d'humilité. Ce n'est pas nous qui verrons la réussite de nos espoirs.

Il souleva la tête de sa femme pour la faire boire. À nouveau elle cherchait sa respiration.

— Elle a toujours été faible de la poitrine. Elle faisait des bronchites quand nous travaillions dans des laboratoires mal ventilés.

— Vous recommenceriez, Julius ?

Il fixait Ann de son regard mort :

— Je me suis souvent posé la question. Je ne peux pas y répondre. Peut-être tout à l'heure, à l'approche de la mort.

— Vous croyez que c'est possible de faire disparaître les glaces, de faire briller le Soleil ?

— Cela reviendra un jour. Dans trois siècles peut-être. Il y a un glissement des strates. Elles semblent désormais former un nuage ovoïde alors qu'il y a un siècle, d'après les observations faites alors par un confrère courageux et qui a évité de s'en vanter, la forme était plus arrondie.

Greog s'approcha :

— D'abord, il fallait anéantir la société ferroviaire. Avec le dirigeable on allait commencer de le faire, lui porter un coup sérieux. Le filtre à hélium, voilà la véritable révolution. Puis on aurait essayé les plus lourds que l'air. Plus tard... Libérer les hommes du rail... Ensuite ils auraient souhaité la fonte des glaces et le retour du Soleil.

Communiquer leurs pensées, leurs résultats, avait toujours été primordial pour eux, et voilà qu'à quelques heures de la mort ils continuaient.

— Nous abrégeons le sursis. Chaque parole coûte son microvolume d'oxygène, dit Julius.

— Respirons une heure sur deux, plaisanta Greog.

Ann Suba retourna à sa table et se pencha sur sa longue liste. Il n'y avait rien. Rien du tout.

— On pourrait la bourrer de provisions. Viande séchée, ou encore du poisson fumé.

— En espérant, qu'une arête l'étrangle ? dit Greog.

— Ou de l'alcool. La griser. La rendre pompette pour qu'elle se mette à gambader sur des milliers de pseudopodes.

Ma ouvrit les yeux. Julius sentit ses cils battre

sous sa paume. Il se pencha :

— Tu m’entends ?

Ma prononça quelque chose. Il comprit le mot « rit » et hocha la tête :

— C’est Greog qui rit.

Mais sous sa main les yeux battaient de façon bizarre. Il se pencha davantage.

— Tu as besoin de quelque chose ?

À nouveau elle bredouilla au sujet de « rit ».

— Je ne comprends pas ce que tu veux me dire.

Puis il s’affola car la bouche de sa femme paraissait former des bulles contre son oreille. Il craignit que son état ne s’aggrave d’un coup.

— Bactéries... Les bactéries... Injecter les bactéries...

Il resta frappé de stupeur puis soudain il appela Ann Suba avec douceur :

— Dites-moi, les batteries de bactéries sont bien ici dans ce wagon ?

— Oui. Pourquoi ?

CHAPITRE V

— Tu repartiras, dit Jdrien alors qu'ils revenaient de l'école où son père était allé le chercher.

— Mais pourquoi dis-tu ça ?

— Je le sais. Tu partiras. Tu ne resteras pas avec moi.

Puis l'enfant poursuivit mentalement. Il pensait que son père n'admettait pas sa déité.

— C'est vrai, reconnut Lien, j'ai du mal à te croire d'origine surnaturelle. Je ne crois pas qu'il y ait un être mystérieux au-dessus de nous.

— Tu n'admets pas que je sois surdoué, c'est tout, répliqua Jdrien. Tu n'aimes pas que je lise en toi, que je puisse dominer les objets, les schémas électroniques, les machines. Tu n'admets pas que je puisse trouver Yeuse à mon goût et que je songe

sérieusement à coucher avec elle... Je te gêne... Tu voudrais un gosse stupide et mignard qui se jette dans tes bras et te mouille de baisers sucrés.

Lien Rag se mit à rire. Mais l'enfant disait vrai en partie.

— Tu passeras ta vie à rechercher pourquoi je suis considéré comme un messie. C'est ça ? Tu ne t'y feras jamais et tu voudras prouver que je suis une sorte d'escroc ?

— Non, ce n'est pas ça.

— Tu as trouvé une ancêtre qui avait des pouvoirs de télépathe... Une certaine Ragus.

— Tu le lis en moi ?

— Bien sûr. Mais il y a autre chose. Tu as trouvé le mot Ragus sur des Roux... Non sur des êtres fabuleux...

— Des Garous. Ils existent. Ils sont victimes d'une confusion génétique...

— Mais pourquoi ton nom se trouve-t-il tatoué sur eux ?

— Je crois que c'est à partir de ce nom qu'un de mes ancêtres s'est appelé Ragus...

— Nos origines seraient donc communes ?

— Je ne sais pas.

— Mes « dons » viendraient donc de toi et

non de ma mère Jdrou.

— Je ne pourrais pas l'affirmer.

On se retournait sur eux. On savait qui ils étaient. L'enfant était admis, mais sans enthousiasme. Même s'il était le messie des Roux, il n'était qu'un sale petit métis avec du poil sur le ventre et les cuisses. Un monstre. On le lui faisait sentir à l'école fréquentée par des fils de policiers et de militaires.

— Leouan est chez le Kid ?

— Tu la verras bientôt.

— Tu repars quand ?

Lien Rag grimaça :

— Tu veux vraiment que je parte ?

— Tu partiras.

Ils marchèrent en silence et Lien pensa que Jdrien n'essayait pas de lire dans son cerveau. Ils approchaient du train où se trouvaient les bureaux des Affaires culturelles et l'appartement de Yeuse.

— Tu as des nouvelles de ton autre fils ?

— Mon autre... Oh ! cette vieille histoire stupide... Je ne crois pas qu'elle soit réelle.

— Quand nous étions à Amertume Station, un certain Zeth est venu apporter une lettre et des photographies. Celles d'un bébé nommé Liensun.

Sa mère était belle ?

— C'est stupide de parler de ces choses-là.

Ils rentrèrent dans l'appartement et il prépara du thé et des biscuits pour Jdrien. Lui s'ouvrit une bouteille de bière.

— Je vais dans mon compartiment.

— Nous sortons ce soir. Chez le grand maître Aiguilleur.

— Je n'irai pas. Je déteste ces soirées et ces gens-là.

Lien Rag approuva.

— Si tu crois que ça m'amuse.

Le Kid appela un peu plus tard pour lui souhaiter la bienvenue et lui poser quelques questions sur ses recherches.

— Le Viaduc avance à pas de géant mais il faudra encore quelques années pour atteindre l'inlandsis américain du côté de l'ancien Pérou.

— Les arches sont résistantes ?

— Parfaites. On les teste avec des convois très lourds et on ne décèle aucune faille.

Yeuse arriva en coup de vent, très en retard :

— Juste le temps de me doucher et de me changer. Je déteste me faire attendre.

Lien Rag patientait dans un fauteuil et

soudain le visage d'une très jeune fille flotta dans sa mémoire. Il se souvenait très bien d'elle et de ce qu'elle avait fait là-bas, chez les Ferrailleurs de la Bones Company. Mais il ne se rappelait pas son nom.

CHAPITRE VI

Lien Rag ne regrettait pas sa soirée chez le grand maître Aiguilleur. Il avait cru y mourir d'ennui mais Yeuse lui avait présenté l'écrivain R. Ce dernier faisait bande à part dans les wagons-salons du gouverneur Lichten, un verre d'alcool bleuté à la main.

— On m'avait promis que vous viendriez, dit-il sans ambages dès que le glaciologue lui serra la main. Nous avons bien des choses à nous dire.

— Je n'ai pas encore lu vos romans... Ni vu votre pièce de théâtre.

— Elle est en répétition. Nous avons beaucoup de mal pour le décor.

Il expliqua que construire un paysage solaire d'avant la Grande Panique représentait pour des gens de leur époque une gageure.

— Il faut une rivière. Une rivière qui donne l'impression de couler. Or que savent nos contemporains d'une rivière ? Ils en voient à la télévision dans de vieux films d'autrefois, mais on leur présente toujours ces images comme le fruit d'une imagination folle. Pour eux la seule eau courante c'est celle des robinets ou, plus rarement, celle d'un canal d'irrigation dans une serre.

Ils s'installèrent à l'écart. Les Aiguilleurs en grande tenue noire et argent, pleins de morgue, ne leur accordaient que de rares regards dédaigneux. Yeuse discutait passionnément avec des représentants de l'administration.

— Vous avez eu accès à des G.I.D. ? demanda Lien Rag.

R. sourit.

— La bibliothèque d'un journal d'autrefois dans les fouilles d'une ville qui s'appelait Berlin. Les Gisements Intellectuels de Documentation sont sévèrement surveillés par la Sécurité Militaire dans une Compagnie comme la Transeuropéenne.

— Il en est de même partout.

— J'ai eu de la chance. Une sorte de gangster m'a vendu très cher des microfilms. Comme il ne possédait pas de lecteur pour ce genre de documents, il croyait qu'il s'agissait de pellicules

vierges. Grâce à un projecteur bricolé j'ai pu obtenir une image agrandie d'un échantillon qu'il m'avait remis. Il avait trouvé toutes les collections de ce quotidien allemand. Plus de cinquante années en fait. Les dernières avant la Grande Panique, c'est-à-dire de l'an 2000 environ jusqu'à 2052. Il ne manquait que quelques années. L'homme avait travaillé dans les Gisements Intellectuels de Documentation pendant plusieurs mois mais il n'aimait pas tellement ce travail. Il préférait les Gisements Économiques Diversifiés. Il pouvait négocier des produits rares.

— Que sont devenus ces microfilms ?

— Yeuse ne vous l'a pas dit ? Les Panaméricains ont perquisitionné chez moi. Ils ont tout fait brûler, m'ont enfermé dans une prison. Je me suis évadé.

Lien Rag s'efforça de cacher sa déception. Quel crédit accorder à cet homme ? Il pouvait raconter n'importe quoi dans ses romans en prétendant que sa documentation avait disparu.

— Mais j'ai une excellente mémoire.

— Ce vaisseau spatial, *Terra...* vous avez lu quelque chose sur lui ?

R. eut un rire sourd :

— Quelque chose ? Alors que j'ai dû lire des

centaines de textes le concernant.

— Il était destiné à rejoindre une constellation d'étoiles nommée Ophiuchus ?

— Exactement une planète Alfa dans un système solaire bien déterminé. Mais *Terra* avait la possibilité d'effectuer des rotations rapides entre notre planète et Alfa.

— Rapides ?

— Moins d'une année.

Lien Rag restait silencieux. Il buvait de temps en temps une gorgée de vodka parfumée bizarrement.

— Vous êtes sceptique ?

— Ils avaient trouvé un nouveau système de propulsion ?

— Un procédé qui utilisait l'énergie lumineuse en la multipliant au besoin. *Terra* avait été construit en station orbitale entre ce qu'on appelait la Lune et la Terre. Avec des matériaux entièrement nouveaux. Mais ce n'est pas le plus important de ce que j'ai découvert...

— Le journal d'une famille de la région de Nice ?

— Yeuse vous a dit ? Le récit presque jour après jour du refroidissement de cette région, de

l'arrivée des glaces, de l'exode des populations qui se précipitaient vers la Méditerranée en pensant que jamais les glaciers ne descendraient aussi bas. Lors des successives périodes glaciaires qu'a connues la Terre, jamais ils ne sont allés aussi loin... Les malheureux ont vite compris leur erreur lorsque les vallées au nord de leur maison ont commencé à se combler. En moyenne un centimètre par jour. Trois mètres cinquante en un an.

Lien Rag alla chercher deux autres verres et Yeuse en profita pour lui dire quelques mots :

— Vous avez l'air de comploter tous les deux. Lichten ne sait qu'en penser. Il fera certainement son rapport au Kid.

— Tu crois que R. est sincère ?

— Il a payé cher ses audaces littéraires, répliqua-t-elle. Tu doutes de ce qu'il dit ?

— Il prétend que *Terra* faisait la navette entre la planète Alfa et notre Terre. J'ai du mal à imaginer une telle possibilité. En moins d'un an. Et ce vaisseau pouvait transporter je ne sais plus combien de gens... En fait c'était une seconde Lune quand il se mettait en station orbitale. Il devait provoquer des phénomènes physiques importants, selon sa position. Par exemple

augmenter la hauteur des marées ou bien au contraire la réduire. Je n'ai pas de grandes connaissances dans ce domaine, mais je sais que la Lune provoquait le mouvement des mers à cette époque. Une chance pour notre banquise qu'elle n'existe plus. Le niveau reste à peu près constant.

— J'aime ton humour, dit-elle sèchement. Si la Lune était intacte, nous aurions aussi le Soleil, non ?

Il retourna vers R. qui accepta le verre avec un empressement enfantin. Il paraissait siroter pas mal et ses yeux tombaient un peu plus de chaque côté de son visage, larmoyaient également.

— Longtemps ces gens ont compté sur les hommes venus d'Alfa pour les sauver. Et on a dit qu'ils étaient réellement venus avec leur vaisseau.

— Voyons, dit Lien. Celui-ci ne pouvait tout de même pas se poser sur notre planète, vu sa taille... Il se baladait donc à distance ?

— Bien sûr. Mais il disposait de sortes de chaloupes pour effectuer la liaison avec notre planète.

Il y eut à nouveau un silence embarrassant. Lien Rag n'était pas convaincu par le récit de R. Sans même qu'il s'en rende compte, l'imagination du romancier pouvait remplacer les manques de

sa documentation, et à la longue il tenait pour authentiques des faits qu'il avait dû inventer autrefois.

— Vous faisiez partie des Rénovateurs du Soleil ?

— Avant d'être arrêté et condamné à mort je faisais partie d'un groupe de Rénovateurs.

— Les sorciers ?

— Oui. Enfin ils croyaient à la magie, aux incantations, aux cérémonies secrètes pour faire revivre le Soleil. Ils manquaient de rigueur scientifique, bien sûr, et même de connaissances exactes. Pour la plupart le Soleil était quelque chose de symbolique. Ils avaient des livres, des films, des photographies, mais les considéraient surtout comme des objets sacrés, des objets de culte. Un livre sur la cosmologie devenait un grimoire, pour ces gens-là. Nous avons fini par être arrêtés parce qu'ils manquaient de la plus élémentaire prudence, comme tous les fanatiques. Ils faisaient du prosélytisme bien entendu, essayaient d'attirer le plus de monde possible dans leurs réunions. Celles-ci étaient de moins en moins secrètes. Il y avait aussi une certaine cupidité chez quelques membres... Nous avons besoin d'argent et dès que celui-ci a commencé

d'affluer, quelques Rénovateurs en ont largement profité. J'allais les quitter lorsque la police secrète de Lady Diana nous a arrêtés. Ils nous ont torturés pour nous faire avouer tout ce que nous savions.

— Vous avez pu vous évader ?

— Lors d'un transfert. Je me suis caché dans un train de ramassage d'ordures. Personne ne serait venu me chercher là. Pour y travailler, il faut vraiment un courage surhumain... Moi je voulais échapper à la mort. Je passe sur les détails, mais ensuite j'ai rencontré des Rénovateurs scientifiques, enfin qui se disaient tels parce que dans une grande serre ils essayaient de reconstituer en miniature le monde d'avant la Grande Panique. Avec des figurines d'hommes, des paysages idylliques... Des rêveurs, quoi. Qui pensaient qu'à partir de cette miniaturisation ils pourraient trouver le moyen de ressusciter le Soleil.

— Mais au sujet de ces gens de Nice, quel est votre sentiment ? Ils croyaient vraiment qu'on viendrait les sauver de l'envahissement des glaciers ?

— Ils le croyaient avec ferveur... Des radios émettaient d'un peu partout, signalaient le retour des hommes de l'espace.

— Une nouvelle religion, non ?

— Il faut faire la part des choses. Oui, on remplaçait un messie par une foule d'autres... Mais il y a toujours une vérité sous les légendes. Vous ne le croyez pas ?

— Peut-être.

R. regardait le fond de son verre avec une sorte de mélancolie que Lien crut dissiper en lui proposant d'aller prendre un autre drink.

— Non, merci, j'ai assez bu. Je suis désolé si je donne l'impression de ne pas être sûr de moi. J'ai souvent pensé que je refoule des monceaux d'informations en moi et qu'il me faudrait peut-être une bonne psychanalyse, ou parler sous l'effet de l'hypnose ou de drogues en présence d'un enregistreur. Vider mon sac une fois pour toutes et essayer de faire la part des choses. Il est à peu près certain que j'ai été intoxiqué, conditionné par ces sorciers qui se disent Rénovateurs. Et aussi par l'autre groupe, les miniaturistes qui reconstituaient dans une serre une Terre qui n'a jamais existé. C'était plein d'erreurs géographiques, historiques... On voyait par exemple un torrent de montagne alpin se jeter dans un lagon des mers du Sud... J'aimerais démêler le vrai de l'imaginaire.

Pour la première fois Lien Rag était touché par la sincérité de R.

— Ce sera un travail de longue haleine... Des séances pénibles si vous utilisez une drogue. Vous risquez d'en ressortir avec des troubles psychiques.

— J'ai projeté ces microfiches, j'ai lu ce journal quotidien qui s'étalait sur des années. Cette famille de Nice avait rempli des dizaines de cahiers... Tout cela se mélange. Je me suis goinfré en pensant que je vivais en sursis, que je n'aurais pas le temps de classer mes documents ni de les étudier dans le détail. J'ai toujours cru qu'une simple lecture suffisait pour emmagasiner dans une mémoire profonde. Nous n'utilisons qu'une faible part de nos souvenirs, alors que quelque part en nous gisent des données par milliards très certainement.

La soirée tirait à sa fin. C'était toujours ainsi chez les Aiguilleurs. On ne veillait pas trop tard, on ne confondait pas réception et bringue illimitée.

— Nous nous reverrons, dit Lien. J'aurai besoin de vous poser des questions plus précises lorsque je mettrai au clair mes propres notes. À propos, il n'y avait rien sur les Roux dans vos

G.I.D. et dans ces cahiers privés ?

— Non, dit R., absolument rien.

CHAPITRE VII

Greog se tapait la tête avec ses deux poings. Comment n’y avaient-ils pas pensé plus tôt. Ils étaient des physiciens, pas des biotechniciens, mais enfin ils détenaient sous la main une arme capable de repousser Jelly et même de la mettre en déroute.

Ma Ker avait parlé dans son demi-coma, sans même se rendre compte que son mari la questionnait. Ma avait des connaissances meilleures en biologie et en biotechnique. Elle était responsable des colonies de bactéries qui fabriquaient pour eux cette matière imperméable avec laquelle ils avaient pu confectionner leur dirigeable.

— J’avais mis les bactéries sur ma liste, mais je ne voyais pas comment...

— Il faut les obliger à fabriquer une diastase qui ne sera pas supportée par Jelly. Telles quelles ces bactéries ne feront aucun mal à notre fantastique amibe. Même si elles se mettaient à fabriquer leur tissu une fois injectées dans le cytoplasme. Une amibe supporte des inclusions de toute nature sans trop en souffrir.

Ce fut Ann qui pensa aux antibiotiques.

— On peut travailler sur nos colonies de bactéries avec cette tétracycline obtenue par synthèse. Si on modifie les gènes, elles rejettent cet antibiotique que leur organisme va se mettre à fabriquer en surplus.

— Mais il faudra des jours et des jours, dit Julius.

— Je ne pense pas.

Ann fouilla dans une trousse, y préleva un scalpel :

— Je vais introduire le renard dans le poulailler... Si vous préférez, je vais découper un pseudopode que je placerai dans une des colonies. Le pseudopode va commencer par phagocyter nos bactéries saprophytes, c'est-à-dire non pathogènes ou inoffensives pour la matière vivante si vous préférez.

— Cette saleté va toutes les bouffer avant

qu'elles n'aient le temps de construire une riposte.

— C'est certain.

— Tu vas sacrifier toutes les colonies en vain.

— Nous n'avons plus rien à perdre. Pendant ce temps je tâcherai de modifier une autre partie des bactéries grâce à la tétracycline. Juste une partie qui obligera le pseudopode à prendre des précautions, c'est-à-dire à attaquer dans une autre zone. J'espère qu'à partir de cet instant nos bactéries se mettront en état d'autodéfense et produiront d'elles-mêmes les enzymes qui sont à la base de la synthèse de l'antibiotique en question.

— C'est un pari incroyable, murmura Julius. Comme attendre d'une crevette qu'elle se mette à compter jusqu'à trois.

— Nos bactéries deviendront très vite pathogènes.

— En combien de temps ?

— Je l'ignore totalement.

— Ça peut demander des jours, des semaines. Nous serons morts depuis longtemps.

— On peut toujours essayer, dit Ann. Pourquoi Ma aurait-elle été obsédée par les colonies de bactéries, sinon ? Elle continue dans sa

demi-inconscience à chercher le moyen de mieux respirer. C'est une scientifique étonnante, nous le savons tous. Son cerveau persiste à fonctionner sur cette obsession...

— Un cerveau privé d'oxygène, dit Greog dans un murmure.

Mais Julius entendit, regarda le visage de sa femme. Greog avait raison. Privé d'oxygène, le cerveau pouvait avoir certaines faiblesses, à moins qu'une seule direction de pensée ne le hante et n'utilise qu'une infime part d'énergie.

— De toute façon nous ne risquons rien, dit la jeune femme.

Elle se planta au milieu du compartiment, réfléchit.

— Il faut un pseudopode filiforme. Je ne peux pas découper dans la masse. On va creuser une brèche et attendre que l'amibe envoie un de ses filaments.

— Tu penses qu'il survivrait plus longtemps s'il était long ?

— Simple impression.

— Elle peut aussi se diviser.

— Pas Jelly qui forme un tout. Sinon depuis longtemps elle nous aurait envoyé des petites

Jelly.

— Donc ton pseudopode tranché va mourir très vite.

Elle regarda son mari, puis hocha la tête :

— C'est exact. Dans ce cas nous allons laisser entrer un filament qui trouvera tout de suite à se goinfrer de bactéries saprophytes, le temps que le reste comprenne que grâce à la tétracycline elles peuvent se défendre. Il faut installer une colonie à l'endroit où nous percerons un trou.

Greog commença d'entailler la cloison avec un couteau. Il travaillait doucement. Pas question de blesser l'amibe et de la rendre méfiante.

Le trou était du diamètre d'un doigt. Ils crurent que le monstre n'allait pas réagir sur-le-champ, mais dans la seconde qui suivit la perforation une bulle blanchâtre se forma. Puis elle glissa, transformée en une sorte de liane caoutchouteuse.

— C'est dégoûtant, dit Ann. Obscène. On dirait qu'un exhibitionniste est en train d'enfiler son sexe dans ce trou.

Ils eurent un rire nerveux. Le pseudopode atteignait la colonie des bactéries, sorte de boîte longue en plastique conçue pour la fabrication d'une membrane non tissée, transparente,

élastique et imperméable.

— Ça y est, il se met à table, dit Ann.

Elle se mit au travail sur la partie isolée de l'appareil. Il lui fallait obtenir une solution très atténuée d'antibiotique qui ne puisse détruire les bactéries mais qui les protège au contraire.

Son mari installait le microscope électronique.

— Nous disposerons d'un minimum d'électricité, dit-il. Pendant que tu agiras sur les gènes, nous devons éteindre dans le compartiment.

— Je n'en suis pas encore là.

Apparemment il n'y avait rien de changé. Le spode ressemblait maintenant à un gros fil électrique qui serait sorti de la cloison pour alimenter cette curieuse boîte en plastique.

Julius se penchait sur sa femme, lui expliquait à l'oreille ce qui se passait. Il ignorait si elle entendait seulement sa voix, et à plus forte raison si elle comprenait le sens de ses paroles. Elle respirait très mal à nouveau et allait chercher son souffle très loin, avec un bruit intolérable. Elle portait ses mains à son cou qui gardait des traces sanglantes des ongles qu'elle enfonçait dans sa peau.

La lumière s'éteignit une heure plus tard, et la jeune femme essaya d'injecter sa solution dans les bactéries uniquement visibles au microscope électronique. Un petit modèle très perfectionné mais peut-être insuffisant, pensait Julius Ker. La pointe de l'aiguille était peut-être dix fois plus grosse qu'une seule de ces bactéries. Mais elle trouverait le moyen de réussir. Il lui faisait confiance. Il ne doutait pas de ses capacités mais seulement de la réaction des bactéries. Comprendraient-elles rapidement, si l'on pouvait parler de compréhension dans ce cas-là, que cette substance les protégeait de la phagocytose ? Pouvait-on transformer des bactéries neutres en germes pathogènes ? Il n'avait pas assez de connaissances pour le croire.

Le seul espoir était que ces couches bactériennes avaient déjà subi des mutations. Elles étaient au bout d'une chaîne sélectionnée pour leurs rapides évolution et mutations. On les avait domestiquées depuis plus d'un siècle en reprenant les travaux d'avant la glaciation. On avait fait du bon travail avec ces micro-organismes qui pouvaient fournir des produits indispensables à l'homme. Des sucres, des alcools, des rétines, des remèdes capables de dévorer des déchets encombrants, d'améliorer les sources d'énergie,

etc.

Ann et Greog travaillèrent pendant plus de trois heures, penchés à tour de rôle sur le microscope. Le courant fourni par les piles faiblissait mais il y en avait suffisamment pour l'appareil.

Julius sommeillait lorsque la lumière revint. Enfin exactement une lueur.

— Nous n'avons plus qu'à attendre. Face à cette boulimie incroyable, nos saprophytes vont peut-être avoir l'idée de réagir comme nous le souhaitons. Dès qu'ils auront fabriqué une quantité suffisante de tétra-cycline, nous l'injecterons telle quelle dans Jelly.

CHAPITRE VIII

Ils étaient seuls tous les deux dans ce lococar rapide et confortable qui roulait sur le futur plus grand viaduc du monde. Le Kid pilotait le véhicule, s'immobilisait lorsque la construction formait un arc de cercle. Silencieux, ils contemplaient les arches de deux cents mètres de portée qui, parfois, s'élevaient à plus de quarante mètres au-dessus de la banquise.

— Il y a des différences de niveau, disait le Kid.

— J'ai remarqué que tous les dix kilomètres les arches étaient doubles, triples même.

— Les carrefours, expliqua le Kid d'une voix extasiée. Le Viaduc ne sera pas seulement une grande artère en direction de la Panaméricaine, mais une colonne vertébrale qui dispersera

d'autres réseaux à droite et à gauche, vers le sud, vers le nord. Nous créerons plus tard tout un ensemble de viaducs qui quadrilleront la banquise. Ce ne sera pas un réseau comme les autres. Des gens, des centaines de milliers de gens, voire des millions, vivront sur ces viaducs. Vous avez vu des arches doubles, triples, il y aura des arches encore plus résistantes pour des stations de cinquante mille personnes. Nous drainerons vers nous les populations opprimées partout ailleurs. Nous leur offrirons ces installations. Tout viendra de la banquise, de l'océan en dessous. Nous ferons des élevages de phoques et de baleines, au lieu de les chasser au risque de les faire disparaître. Mais il y aura aussi le commerce entre les Compagnies et ici s'écoulera quarante pour cent du trafic mondial.

— Mais qui de nous deux pourra le voir, Kid ? Il faudra un demi-siècle pour réaliser le quart de ce que vous annoncez. Il a fallu trois siècles pour couvrir la planète d'un nombre incalculable de réseaux dont les deux tiers sont abandonnés ou perdus à l'heure actuelle...

— L'argent afflue, Lien Rag. Nous prospérons chaque jour un peu plus. Il ne faut plus que quatre cent cinquante calories pour un dollar, Lien. Nous exportons de tout et nous créons sans arrêt. Nous nous relevons de cette guerre effroyable à toute

vitesse.

— Sauf Kaménépolis.

— Laissons cette cité pour l’instant.

— Elle est exclue du boom économique. Ses habitants sont malheureux, à bout de patience. Ils se révolteront un jour.

— Ils seront les heureux élus d’un centre intellectuel comme jamais on n’en a conçu. De quoi se plaindraient-ils ?

— Il faut les laisser libres de sortir de ces ruines, Kid.

— Pour aller répandre ailleurs leur immoralité ? C’était une ville cupide, débauchée. Ils méritaient une punition.

Le loco repartait lentement. Bientôt ils atteindraient le chantier de tête.

— Kid, vous n’êtes pas un dieu.

— Je sais. Mais Kaménépolis a toujours été à l’origine des différents conflits. Le putsch de la Guilde des Harponneurs par exemple. Ils ont collaboré avec les Panaméricains au lieu de résister comme les autres stations. Je n’oublie rien, Lien Rag. Je voulais même partager cette station en quatre, atteler chaque morceau à de puissantes locos qui auraient roulé vers les quatre

points de l'horizon.

— Une déportation de ville, comme dans les autres Compagnies.

— Et alors ? Si c'est pour sauver le reste ?

Devant leurs yeux, le Viaduc s'étalait à perte de vue, si rectiligne qu'on ne voyait plus les arches mais le tablier sur lequel on établirait au moins trente lignes au début. Là-bas vers l'horizon sinistre, il ne formait plus qu'un avec la banquise.

— Cent kilomètres de ligne droite sans un accroc. Nous avons une équipe fantastique qui travaille merveilleusement bien.

— La banquise bouge, le Kid. Il ne tiendra pas longtemps ce bel alignement.

— Pourquoi pas ?

— La température moyenne remonte... On annonce moins 44 depuis quelques jours.

— Au début je croyais que Lady Diana essayait de nous intoxiquer, de nous lancer sur la piste des Rénovateurs du Soleil. Mais depuis nos propres relevés ont confirmé. Environ tous les six, huit mois, la température remonte d'un degré. Si bien que dans moins de vingt-cinq ans nous vivrions par un zéro Celsius. Je sais que la banquise disparaîtrait et que pour maintenir ce Viaduc il faudrait d'énormes dépenses d'énergie

pour continuer à réfrigérer les piles.

Dans chaque pile un réseau de capillaires où circulait un gaz réfrigérant permettait à l'ensemble de conserver sa rigidité.

— D'ailleurs le procédé est très apprécié un peu partout et notre usine qui fabrique des écheveaux de capillaires tourne bien. Vous avez des royalties à toucher. Plusieurs millions de calories, je crois.

— Ces Rénovateurs... Ce sont les mêmes qui ont été vus s'envoler en dirigeables ?

Le Kid plaçait le loco-car en pilotage automatique. Lien Rag jeta un coup d'œil au compteur qui indiquait plus de deux cents à l'heure. Des années auparavant le Kid avait eu le courage phénoménal d'explorer seul ce vieux réseau abandonné depuis un siècle, avait failli y laisser sa vie à bord d'un vieux remorqueur à vapeur.

— Vous avez vu les photographies ? Des fous.

— Non, dit Lien Rag. Des précurseurs.

— Ne blasphémez pas contre la société ferroviaire, dit le Kid avec un curieux sourire qui laissait Lien Rag perplexe. Il n'y a pas d'autre voie de salut. Un réchauffement brutal ferait disparaître quatre-vingt-dix pour cent de la

population.

— De toute façon ce réchauffement se produit et son rythme risque de s'accélérer dans les prochains mois.

— Il est possible que les Rénovateurs y soient pour quelque chose. Ce qui expliquerait le dirigeable... Mais comment feront-ils pour renouveler leur carburant?... De l'huile de manchot. Ils étaient installés près d'une rookerie... Ils ont fait route vers le nord... Depuis plus de trace...

En une demi-heure la longue ligne droite fut franchie et ils aperçurent le chantier. Fantastique dans cette solitude dangereuse.

— Regardez.

Des baleines naviguaient entre deux arches en dessous d'eux. Un troupeau énorme. La vapeur d'eau s'élevait presque jusqu'au tablier.

— Il en passe des millions par an. Il y a un chenal.

Un réchauffement de la banquise.

Un très long chenal à perte de vue, vers le sud comme vers le nord.

— Il mesure mille kilomètres, paraît-il. Il a fallu en tenir compte. Les piles reposent sur des

îles de glace. Réfrigérée bien sûr. Nous avons dû inventer des joints pour le tablier car il y a parfois de fortes oscillations. Tenez, le passage de ce troupeau en bas provoque des écarts de plusieurs dizaines de centimètres, mais ça peut aller jusqu'à deux mètres. Nous allons mettre au point un système qui maintiendra les rails à niveau. Un système pneumatique. Je vous ferai voir les plans.

Le chantier était tout proche, avec ses grues flottantes, ses berceaux, ses ponts transbordeurs.

— Un jour nous utiliserons la différence de température entre la surface et le fond de l'océan pour faire fonctionner nos pompes réfrigérantes. Pour l'instant il y a des centrales à l'huile de baleine.

— Combien ce viaduc pourrait absorber en tonnes d'huile ? Des millions ? La production de la Compagnie ? Vous allez vers l'extinction de la race des cétacés et des phoques.

— D'ici vingt ans nous trouverons la solution. Nous ne pouvons pas nous arrêter en si bon chemin.

Il ralentit encore la vitesse de son loco-car.

— On roulera là-dessus à cinq cents kilomètres heure. On traversera en moins d'une journée.

Il se tourna vers Lien Rag :

— Votre ami Harl Mern, qui avait disparu depuis deux ans dans Amertume Station... Je crois savoir où il se trouve. J'ai fait faire une enquête. C'est bien un ethnologue spécialiste des Roux ?

CHAPITRE IX

Jaël n'avait de sa vie connu une telle solitude. Là-bas dans le Clan des Ferrailleurs, les réseaux s'entrecroisaient un peu partout avec de nombreux trains-habitations ou des trains-stations. Il y avait toujours foule, toujours de l'animation même si les mœurs étaient rudes.

Ici c'était le silence oppressant de la banquise. Elle détestait la banquise. Le Clan des Ferrailleurs était installé sur un inlandsis de l'ancienne bordure de l'Est asiatique. Ici on savait qu'en dessous c'était le plus terrifiant des océans. On racontait de sinistres histoires un peu partout, des réseaux qui s'enfonçaient brusquement avec des convois, des milliers de gens engloutis dans les fosses marines.

Il y avait les cris de ces maudits goélands qui ne redoutaient pas le froid, et aussi les rats. Il y avait toujours des rats de toute façon, mais pas comme dans ce coin. Elle les traquait à coups de barre de fer pour les empêcher de pénétrer dans la cuisine. Elle craignait pour son demi-frère. Elle n'aimait pas quand il jouait sur la banquise à côté du train.

La bande des six reconstruisait un long tronçon de voie. Ils ne s'attendaient pas à de si gros dégâts et faisaient une sale tête chaque soir. Les plates-formes chargées de rails que la loco poussait devant elle commençaient de se vider, et ils n'avaient même pas parcouru le quart de cette petite voie unique.

— Liensun, remonte !

Le voir marcher ainsi sur la glace bleutée lui donnait le vertige. Elle préférait rester sur le plancher en bois du train. On lui avait affirmé qu'en certains endroits la glace était si transparente qu'on pouvait voir la surface de l'océan et même les grands poissons, les baleines. Que ces baleines descendaient tout au fond de l'eau et se laissaient remonter d'un coup pour pulvériser la croûte de la banquise et venir respirer. Elle s'attendait à tout moment à ce que

l'une d'elles surgisse ainsi sous le train ou sous les pieds de son frère.

Elle lui donna un gâteau et du lait chaud.

— Reste avec moi.

— Il y a des gens.

— Où ça, des gens ? Tu rêves. Il n'y a que les six bonshommes qui placent les rails.

— Là-bas, il y a des gens qui pensent qu'ils vont mourir.

Il racontait des histoires comme ça. Elle ne s'y habituaît pas. Comme lorsqu'il fouillait dans sa tête pour lui voler ses pensées les plus secrètes. Ainsi il savait comment elle s'était comportée pour que Sunny, leur mère, puisse se faire féconder par Lien Rag. Elle en rougissait encore.

— Ils sont comme ça.

Il montra quatre doigts. Il ne savait compter que de cette façon.

— Tais-toi, les voilà.

Ils rentraient pour boire quelque chose de chaud et elle se hâta de préparer du thé et des sandwiches. Elle faisait elle-même du pain et ils en étaient surpris.

— Il va falloir retourner à Task Station voir si les autres rails sont arrivés, dit Kroual. Avec le

wagon automoteur. Il peut traîner quatre plates-formes bien chargées. Il faut tirer au sort. Trois ici, trois là-bas. Ce ne sera une partie de plaisir ni pour les uns ni pour les autres.

Ils burent leur thé en mangeant leurs sandwiches et retournèrent au travail malgré la nuit. Ils s'éclairaient avec des projecteurs. Jaël savait qu'ils ne reviendraient que vers dix heures. Le matin ils commençaient à cinq heures. Ils étaient si fatigués que depuis huit jours aucun ne l'avait touchée. Elle aurait aimé que ce travail dure tout le temps.

Mais ce soir-là il se produisit un événement grave qui la terrorisa. Un des chasseurs qui s'étaient écartés du réseau avait été assailli par les tentacules de Jelly et quand ses camarades l'avaient retrouvé il était déjà mort, en partie vidé de sa chair. Ils avaient dû pulvériser de l'huile minérale sur les pseudopodes pour qu'ils se rétractent et disparaissent dans la nuit.

Ils enfouirent les restes dans la banquise, et à la pensée que cet homme resterait là pour l'éternité, Jaël fut prise de vomissements.

Ils rentrèrent plus tôt et touchèrent à peine à la nourriture préparée. Par contre ils ouvrirent des cruchons de vodka et de bière.

— Elle nous guette... Il faudrait tracer une ligne à l'huile pour l'empêcher de passer.

— À six c'était déjà dur, mais à cinq ! Et pour embaucher quelqu'un dans le coin..., disait le chef.

Jaël claquait des dents en les écoutant et elle se hâta de coucher Liensun qui ne cessait de parler des gens qui allaient mourir.

— Mais où ?

Il indiquait le sud. Elle ne voulait pas écouter cette histoire qui, ajoutée à l'autre, la rendrait folle. Il suffisait qu'un homme soit mort dans des conditions atroces.

— Tais-toi.

— C'est Jelly qui va les tuer.

Elle retourna servir à boire aux cinq hommes et les écouta parler de la petite station qui devait se trouver sur la ligne, l'ancienne station de chasse.

— On pourrait s'en servir comme entrepôt. Faire la navette pour les rails et le ravitaillement.

— Ce chef de station à Tusk est trop gourmand. Il faudra essayer de faire baisser ses prix.

— Il faut aller pulvériser de l'huile avant de se coucher.

Alors qu'elle croyait dormir en paix ils frappèrent successivement à la porte. Quatre sur cinq. Très énervés par la mort de leur compagnon et tous à peu près soûls. Elle savait que l'enfant n'ignorait rien de ce qui se passait dans la couchette inférieure, mais elle ne voulait pas qu'il dorme dans un autre compartiment. Ces brutes toléraient Liensun mais c'était tout. Elle se méfiait d'eux. Ils étaient capables, un jour d'ivresse, de le jeter en bas du train ou de lui faire du mal.

Ils finirent par s'en aller et elle écouta la respiration de l'enfant. Un jour elle retrouverait Lien Rag et lui donnerait son fils. Est-ce qu'il en serait heureux ? Et que dirait-il en la voyant ? Peut-être lui en voulait-il encore. Elle s'était montrée si joliment amoureuse, tendre alors qu'il était attaché sur le lit les membres en croix. Elle l'avait en partie dénudé, tout en l'embrassant sur la bouche, comme si vraiment ils allaient faire l'amour ensemble. Elle avait ouvert sa tunique pour qu'il puisse sucer les pointes gonflées de ses seins. Elle lui caressait la poitrine puis sa petite main avait défait la ceinture, ouvert le pantalon, dénudé son ventre musclé. Il tirait sur ses liens, grondait comme un animal. Elle avait bien failli le prendre en elle, ce sexe démesuré. Mais comme elle était une fille obéissante, elle avait simplement

crié :

« — Mère, tu peux venir, il est prêt ! »

Elle sursauta sur sa couchette, se rendit compte qu'elle avait réellement crié ces mots. Audessus d'elle l'enfant réveillé la questionnait mentalement. Elle se montra rassurante, dit qu'elle avait fait un cauchemar et il accepta de se rendormir.

Confuse, mais sans trop, elle poursuivait parfois ce souvenir. Elle devenait la femme de cet homme qui la fécondait. Liensun était son fils et elle pouvait espérer le retour du père.

Jamais Lien Rag ne serait revenu pour revoir la grosse Sunny. Sa mère était morte, mais elle ne commettait pas de sacrilège en l'estimant trop grosse pour retenir un homme auprès d'elle, ou même le poursuivre de son souvenir. Elle lui avait fait savoir par un de ses garçons, Zeth, qu'il avait un fils, lui avait même envoyé des photographies.

Si seulement elle avait été vendue à des gens qui l'auraient emmenée un jour dans le sud, pensa-t-elle dans son demi-sommeil.

CHAPITRE X

La Délégation Rousse était installée en dehors de Titanpolis, la nouvelle capitale de la Compagnie, la ville aux quinze coupoles cristallines, en verre de silicium doté de vertu isolante. Cinq autres coupoles étaient en cours de construction. C'était la ville idéale, le rêve du Kid. Une ville qu'il voulait élégante, raffinée, pure. En fait on s'y ennuyait mortellement, car elle n'était peuplée que d'ingénieurs et de techniciens, à l'exclusion de tout autre intellectuel qui préférerait les ruines de Kaménépolis.

Les Roux habitaient dans leur propre train et travaillaient avec la forte colonie des Hommes du Froid installée à proximité. En arrière-plan l'énorme volcan rougeoyait dans le jour blême de cet après-midi languissant.

— Harl Mern a toujours eu des ennuis avec les autorités transeuropéennes. Il a toujours été guidé par son obsession, découvrir l'origine de votre peuple, disait Lien Rag à Leouan et aux autres Roux de la délégation. Dernièrement il a réussi à quitter la Transeuropéenne pour nous rejoindre. Quand je dis dernièrement, c'est deux ans en fait qui se sont écoulés. Il était bloqué à la frontière à Amertume Station. Il semble avoir été enlevé.

Lien Rag déploya une carte de la Fédération Australasienne. Sous ce nom se regroupaient une myriade de Compagnies plus ou moins grandes, plus ou moins organisées. On trouvait aussi bien des Compagnies structurées en coopératives ouvrières que de petites dictatures féroces, une Compagnie uniquement administrée par des végétariens et d'autres qui se livraient à la piraterie jusqu'à l'autre bout du monde.

— D'après les services de renseignements du Kid, mon vieil ami se trouverait ici.

Lien Rag pointait son doigt sur une tache minuscule colorée en rouge :

— La Compagnie de la Sainte-Croix. Une Compagnie autonome mais qui en fait appartiendrait aux Néo-Catholiques. Ce sont des missionnaires de Vatican II qui ont jugé bon

d'avoir une base stable pour leur travail de propagation de la foi. Ils sont souvent refoulés aux frontières, plus ou moins persécutés. Il y a quelques années, ils ont lancé une grande opération pour récolter de l'argent et racheter une petite Compagnie en faillite.

— Elle n'est pas grande, fit remarquer un des Roux, cadreur de l'équipe.

— Non. C'est une enclave. Cent kilomètres carrés environ, mais très bien placée. À un croisement important de plusieurs réseaux. La station s'appelait Big Cross mais a été rebaptisée en Jésus-Christ Station.

— C'est la première d'un quelconque calvaire ? demanda Leouan.

Même Lien Rag ne comprenait pas et elle haussa les épaules :

— Sans importance. J'ai appris que dans la liturgie il y avait un chemin de croix avec des stations. Peut-être espèrent-ils racheter d'autres Compagnies pour jalonner une nouvelle montée au calvaire ?

— Pourquoi pas, dit Lien. Harl Mern serait retenu dans cette Compagnie depuis deux ans, dans un train-monastère où l'on forme les futurs missionnaires. Il aurait accepté de donner des

cours.

— Des cours de quoi ? Puisque les Néos récusent aux Roux le droit d'avoir une âme. Votre ami ne peut donc parler de son sujet favori.

— Il enseignerait la psychologie politique. C'est-à-dire l'art de ne pas faire de gaffe dans les différentes Compagnies où l'on envoie des missionnaires néos. Pendant un an il aurait refusé de collaborer. Puis malgré tout il a dû brûler d'envie d'étudier, d'avoir une occupation intellectuelle et il a accepté ça. Il a passé la première année dans une cellule de moine, c'est-à-dire un compartiment étroit avec des vitres martelées. Dans ce monastère la vie est assez dure. On ne chauffe qu'à quatorze degrés et on n'accorde que quinze cents calories par jour. Il a été assez malade et on a dû le nourrir davantage.

— Pourquoi le garde-t-on prisonnier ?

— Là-bas nul ne le sait. Il devait être transféré au Vatican mais la chose a été chaque fois remise.

Leouan se pencha sur la carte pour regarder la minuscule Compagnie :

— Qui a renseigné le Kid ?

— Un missionnaire défroqué. Un Néo venu dans la Compagnie voici six mois et qui a décidé de se marier. Comme on lui refusait son passeport

il a fait cette proposition.

— Comment savait-il qu'elle intéresserait le Kid ?

— Il paraît que Harl Mern ne se gêne pas pour expliquer à son auditoire qu'il est retenu dans le train-monastère par la force, et que son plus cher désir est de rejoindre cette Compagnie pour y étudier la vie et l'origine des Roux. Il a cité le professeur Ikar qui, lui aussi, a le même objectif et s'occupe du centre universitaire réservé à la roussitude.

— Et si c'était un piège ?

— C'est peut-être un piège, dit Lien Rag.

La jeune métisse tourna la tête vers Lien Rag, le contempla longuement avant de sourire :

— Et tu as envie de tomber dans le panneau ?

— J'ai surtout envie de libérer Harl Mern. Il venait de faire une découverte fondamentale sur les Roux, d'après ce que nous savons. Et on l'a fait disparaître. En fait on pense que c'est d'abord Lady Diana avec les Tarphys, une famille de tueurs d'Australasienne, qui voulaient faire disparaître l'ethnologue. Mais en cours d'exécution il y aurait eu des trahisons, des augmentations de primes. Finalement Harl Mern a été retiré du monde par les Néo-Catholiques qui ont peut-être de bonnes

raisons de craindre ses révélations sur votre peuple.

— C'est la banquise de l'ancien océan Indien, cet endroit-là ?

— Oui. Il y a un réseau important entre l'Africana et l'Australasienne, un autre qui descend du nord en direction de l'Antarctique, un autre qui arrive du nord-est pour rejoindre le sud de l'Africana. Sans oublier un nombre incalculable de petites lignes.

Du doigt il traça des cercles véhéments sur la carte.

— Ici c'est un no man's land de voies très peu fréquentées. On y trouve des pirates, des trafiquants, des chasseurs de phoques, bien sûr. Et surtout des voiliers du rail. De superbes voiliers comme d'infâmes rafiots. Pour se ravitailler en huile, ce serait difficile. Et comme les vents soufflent en permanence...

Leouan s'assit dans son fauteuil, les yeux mi-clos fixés sur son ami. Lien Rag devait déjà s'y voir, à bord d'un de ces navires du rail qui filaient silencieusement comme l'éclair.

— Tu vas y aller ?

Le glaciologue sursauta :

— Je vais essayer de monter une expédition.

— Et ton Gouffre aux Garous, là-haut en Transeuropéenne, ton abîme aux secrets perdus ?

— Plus tard.

Il s'approcha d'elle :

— J'ai quelques millions à dépenser. Les royalties d'un procédé...

— Et tu vas faire construire un beau voilier des rails ?

Il hocha la tête. Les autres Roux gardaient le silence.

— Une jonque, peut-être ?

— Non, pas de jonque.

— Dommage.

Ensemble ils avaient parcouru des distances énormes à bord de la jonque d'un trafiquant d'alcool. Une jonque pourrie qui roulait à peine sur les rails et dont la voilure se défaisait dans chaque coup de vent.

— Et Lady Diana sait où se trouve ton ami Mern ?

— Ce serait lui faire injure.

— Et elle le laisse en vie ?

— Il paraît que les moines de ce monastère sont de rudes gaillards. Il y a eu d'autres tentatives. On a même essayé d'empoisonner le

cher professeur.

— Et tu vas affronter ces moines-soldats ? À toi tout seul ?

— Certainement pas seul, dit Lien.

CHAPITRE XI

Brusquement Julius abandonna sa femme, descendit vers le sol et tâtonna dans la demi-obscurité. Les batteries ne donnaient presque plus d'électricité. Il chercha longuement. À cause du gaz carbonique trop abondant, Ann sommeillait dans un coin, assise sur une couchette, essayant de garder le regard fixé sur le pseudopode qui s'enfonçait toujours dans la colonie de bactéries.

Avec des gestes ralentis, Greog Suba examinait son filtre à hélium, se disait qu'il l'avait peut-être endommagé et qu'il ne servirait plus jamais.

Julius trouva enfin cette hache dont ils s'étaient servis auparavant.

— Attention, dit Ann. Ne faites pas ça...

Attendez la fin de l'expérience.

— Ma ne respire plus. Il faut de l'air.

— Vous n'en aurez pas ainsi.

— Je peux creuser dans l'amibe. Jusqu'à ce que j'émerge à l'air libre.

— Vous savez bien qu'elle vous phagocyttera avant d'y être parvenu.

Greog essayait de lui arracher sa hache mais le vieux savant résistait avec énergie :

— Je pense y arriver.

— Elle vous videra de votre chair, de votre eau, de tous les éléments qui constituent votre corps. Elle ne laissera que des os sans moelle, des cheveux, des ongles...

— Je peux perdre un bras mais j'y parviendrai.

— Non. Elle vous pompera de partout à la fois, vous engluera dans votre propre faiblesse, et vous disparaîtrez à jamais.

Ann alla voir Ma. Elle respirait faiblement mais elle respirait. Était-ce la fin, l'agonie ? Malgré tout un peu d'air devait parvenir à s'infiltrer dans le wagon, sinon ils seraient morts depuis longtemps.

Julius finit par se calmer et se mit à pleurer

de lassitude.

— Toute une vie consacrée à un rêve impossible, dit-il. Nous aurions pu devenir des sommités scientifiques dans la Panaméricaine, recevoir des honneurs, des actions de la Compagnie. Nous serions dans un train luxueux avec des domestiques... Et nous avons poursuivi ce maudit Soleil. Quarante ans de ma vie, et quand je l'ai aperçu en une seconde il m'a rendu aveugle.

Une imprudence. Il avait voulu braquer sur l'astre un appareil optique non adapté.

— N'empêche, j'ai continué. Si seulement nous avions pu aller plus loin avec le dirigeable, trouver une rookerie où cette saleté d'amibe ne soit pas installée.

Il alla s'asseoir à côté d'Ann Suba :

— Vous allez aussi poursuivre durant quarante ans cette folie, gaspiller une vie déjà difficile, austère...

— Justement, murmura-t-elle. On ne perd pas grand-chose, un peu de confort, un peu de chaleur, de nourriture, quelques honneurs minables... Sous un ciel croûteux, dans un froid de fin du monde... Je ne sacrifierais pas une vie qui se déroulerait au Soleil avec des arbres, des fleurs, des oiseaux, mais celle-là..., je la trouve mesquine, dégradante.

Il hocha la tête :

— C'est quand même la vie.

— Avec Ma on s'était juré de ne jamais se laisser enfouir dans la glace mais de se faire brûler. Avoir vraiment chaud une fois dans sa vie, disions-nous pour rire... Mais je voudrais...

— Nous ne mourrons pas ici, professeur. Je m'y refuse. Pas dans ce wagon crasseux, vieux, ignoble...

— Je crains que si.

Il essaya de se lever mais ses jambes étaient faibles. Au cours de cette crise de rage il avait gaspillé ses forces et il manquait d'oxygène.

— Personne ne saura que nous avons déserté le rail pour les airs... Ces chasseurs de manchots n'ont peut-être rien dit pour ne pas avoir d'ennuis... J'étais réticent. J'avais très peur mais quand nous avons quitté le sol j'ai été pris d'une grande ivresse. Je retrouvais enfin ma liberté. Je coupais net ce fil qui me tenait par la patte...

— Nous avons tous aimé, dit Ann.

— Nous survolions le rail, nous le narguions. Ce devait être superbe.

— Il ne manquait que le Soleil.

Il rit doucement :

— C'est bien ça. Il ne manquait que le Soleil.

Il ne vit pas les yeux d'Ann Suba s'agrandir. Elle essaya de crier mais ne put que couiner, la gorge serrée :

— Le pseudopode... Le pseudopode a disparu.

CHAPITRE XII

Le professeur Lerys passait la plupart de ses journées dans les installations baleinières de la Guilde des Harponneurs. Depuis le putsch de celle-ci la société avait été entièrement réorganisée en coopérative, avec un droit de regard de la Compagnie ferroviaire.

Lien Rag retrouva le savant dans le dépeçoir. Sur ses conseils on avait ouvert une baleine de quatre-vingts tonnes avec d'infinies précautions. On était en train de la tronçonner en morceaux avec de grosses scies portatives. Lerys portait une combinaison de dépeceur, ruisselante de sang et de viscères. Il tripotait dans un magma rosâtre lorsque le glaciologue le rejoignit. Lien Rag avait également enfilé cette combinaison spéciale.

— Oh ! très heureux de vous revoir. J'ai appris

votre retour.

— Vous avez réactivé l’Institut ?

— La première chose que j’ai faite, malgré l’absence de locaux et la dispersion de mes collaborateurs et du personnel. Mais tout redevient normal.

L’Institut scientifique de la Baleine existait depuis la création de la Compagnie de la Banquise. Le Kid avait veillé à ce que les subventions soient importantes. Les recherches du professeur Lerys avaient permis d’organiser au mieux la chasse et l’exploitation de ces montagnes animales de viande et d’huile.

— Le Kid m’a expliqué ce que vous recherchiez. Une sorte de système qui récupérerait l’hélium de l’air lorsque les baleines rampent sur la banquise ? Venez voir.

On avait mis de côté une douzaine de grosses vessies transparentes, dont la plus grande avait un mètre de diamètre, mais il y en avait surtout de plus petites.

— Elles sont pleines d’hélium. Si vous les sortez de ces étagères elles montent lentement vers le plafond. Regardez.

Il pinça l’une d’elles entre pouce et index et la libéra. Lentement, en tournant sur elle-même, elle

commença de s'élever. Il la rattrapa pour la remettre avec les autres.

— Il y a de l'hélium ailleurs, bien sûr. C'est ainsi que les nouvelles baleines se sont adaptées à la banquise grâce à cet hélium.

Lien Rag aurait pu témoigner sur le sujet. Il aurait pu parler des Hommes-Jonas qui vivaient, voyageaient dans le corps des baleines, en symbiose totale avec ces animaux gigantesques. Mais il avait promis le secret à ces étranges amis.

— Lorsque j'ai vu les photographies de cet aérostat, je me suis rendu sur place dans la rookerie qu'ils venaient d'abandonner. J'ai compris qu'ils utilisaient l'hélium grâce à une sorte de filtre copié sur celui des baleines.

— Vous avez trouvé ?

— J'ai trouvé des organes en mauvais état. Il a fallu que j'achète des baleines pour les autopsier à ma façon. J'ai trouvé cette masse violacée là-bas. Mais j'ai émis l'hypothèse qu'une baleine peut posséder plusieurs filtres.

— Vous voulez fabriquer de l'hélium ?

Lerys fit signe à ses adjoints de prendre sa place et alla se mettre sous une douche qui ruissela sur sa combinaison de dépeceur. Lien Rag en fit autant. Ils passèrent un sas et ôtèrent ce vêtement

de protection.

— Que ferez-vous de ce gaz ?

— Nous allégerons les convois trop lourds.

— Et les Accords de NY Station ?

— Ça regarde le P.D.G. de cette Compagnie.

C'est de la politique.

Il alluma un cigare et regarda Lien Rag avec amitié :

— Vous êtes un esprit libre et à vous seul je peux dire ceci : des hommes ont volé pour la première fois depuis trois siècles. Je ne suis pas un ennemi de cette société ferroviaire, mais il sera temps de se libérer de certaines contraintes. Ils ont volé. Vous avez vu les photographies ? Un aérostat énorme avec des hélices, une nacelle importante. Ils peuvent emporter trois tonnes environ. Et ils ont imaginé des ancres chauffantes. Elles fondent la glace, s'enfoncent profondément. On arrête le courant et la glace se referme sur l'ancre. On peut alors enrrouler le câble et se poser sur le sol sans dégonfler l'appareil. Pour se libérer, il suffit de renvoyer du courant dans les ancres.

— Vous feriez mieux de modérer votre enthousiasme, dit Lien Rag en regardant autour de lui. On vous accusera d'être un Rénovateur du Soleil sinon.

— Un jour on utilisera communément ce genre d'appareil et même des plus lourds que l'air, vous verrez... Vous vouliez me voir pour une autre raison, je suppose ?

— C'est exact. Vous employez ce missionnaire défroqué, Kantus, n'est-ce pas ?

— Il a de bonnes notions en biologie animale, il connaît très bien la faune de ces régions, le biotope également. Lorsque le Kid m'a demandé de le prendre dans mon service, je lui ai fait passer un petit examen, bien sûr... Il est très bien. Il s'occupe de la bibliothèque de l'Institut. Il classe tous les rapports récents.

— Vous lui faites confiance ?

— Il n'a rien d'un fanatique. D'ailleurs il l'a prouvé en abandonnant sa mission. Il a trouvé une jolie fille et c'est ce qui a déterminé son reniement...

— Vous le jugez comment ?

— C'est un garçon assez naïf, je pense... Il s'est laissé influencer par des amis pour rentrer dans ce monastère de la Compagnie de la Sainte-Croix, mais sa foi était assez tiède.

— Comment a-t-il pu être nommé ici, sur la banquise ?

— Parce qu'il a toujours vécu sur une

banquise. Sa famille péchait quelque part vers l'Africana. Ses supérieurs néos ont pensé qu'il serait adapté pour visiter les petites stations perdues de notre Compagnie. Mais il a craqué au bout de quelques mois.

— On a quand même dû lui faire passer des tests sévères avant de nous l'envoyer ?

— Oui. fit le professeur Lerys... Mais que cherchez-vous à prouver ?

— Vous savez ce que Kantus a révélé au professeur Ikar, puis au Kid ?

Lerys lui prit familièrement le bras, l'entraîna vers la cafétéria des Harponneurs. Il commanda deux thés complets, désigna une table isolée. Depuis ce wagon-restaurant on apercevait des dizaines de baleines congelées qui attendaient d'être dépecées. Certaines débordaient des plates-formes où on les avait hissées.

— Vous trouvez que c'est beaucoup de coïncidences ? Ce Kantus est vraiment sans détours. Je ne pense pas qu'il ait une mission d'espionnage ou d'intoxication...

Lien Rag restait silencieux. Là-bas on hissait les baleines dans l'usine de traitement ultra-moderne. En quelques jours elles seraient dépecées et l'huile bouillante coulerait dans les

wagons-citernes.

— On aurait pu nous envoyer un naïf ?

— C'est bien ce que je pense, dit Lien Rag.

— Vous allez essayer de libérer le professeur Mern ? C'est curieux mais j'ai un doute sur lui. J'ai lu ses ouvrages sur les Roux, sur ses anciennes recherches. Je ne peux m'empêcher de penser qu'il était vraiment naïf, à l'époque, de croire à cette origine artificielle des Roux, aux manipulations génétiques d'un savant détraqué... C'était de la télévision... De la fiction...

— Nous avons quand même marché, dit Lien Rag. Moi le premier. Depuis, le professeur Harl Mern a reconnu publiquement son erreur. Il lui a fallu un certain courage pour avouer qu'il s'était laissé duper.

— Et l'on dit qu'il a une autre théorie sur l'origine des Roux.

Lien Rag attaqua son plat de poisson fumé et ses œufs frits. Il était encore tôt et il n'avait pas pris le temps de déjeuner en se levant. Le professeur Lerys commençait tôt sa journée. Il ne voulait que des baleines fraîches pour ses recherches et utilisait les pêches de la nuit.

— Je vais aller le trouver pour lui demander un supplément d'information.

— Toujours passionné par les Roux ?

Il y avait une réticence chez Lerys et Lien Rag savait qu'elle concernait Jdrien. Le professeur n'admettait pas cette histoire de petit messie venu pour réconcilier les Hommes du Chaud et les Hommes du Froid. C'était tout à fait dans la logique de ce rationaliste.

— Et vous, professeur ?

— Je m'occupe surtout des baleines pour le moment. Nous avons besoin d'en savoir plus sur elles, d'éviter qu'on ne gaspille cette source prodigieuse de protéines et d'énergie. J'ai obtenu qu'on ne traque plus les femelles pleines, les baleineaux. Il va falloir réduire aussi les quantités et intensifier la chasse dans les régions orientales.

— Il y en a des millions qui peuplent les chenaux et les lacs de la banquise, là où l'on construit le Viaduc.

— Des millions, je ne sais pas. Il faudrait commencer à les compter sinon nous allons vers une catastrophe écologique. Ce viaduc va absorber trop d'énergie. Votre procédé de refroidissement capillaire nécessite une grande dépense calorique.

— Nous l'améliorons sans cesse, dit Lien Rag.

— Pour en revenir aux Roux, quelles sont les positions de ceux de la Zone Occidentale sur leur

propre origine ? Ce sont des êtres évolués qui doivent se poser des questions ?

— Ils n'ont aucune hypothèse a priori, mais ont créé un laboratoire de la mémoire collective. Ils enregistrent des récits, des souvenirs, des légendes, tout ce qui peut ressembler à une forme de culture. Ils commencent de posséder des centaines de milliers de documents. Dès qu'ils entreprendront de les étudier, les hypothèses apparaîtront.

— Ils agissent sagement, approuva Lerys. Je voudrais que vous n'emportiez pas une image trop agacée de mon attitude. Sachez que je serai heureux de voir Harl Mern parmi nous. Il sera le bienvenu dans notre Université.

— J'espère l'y voir un jour, fit Lien songeur.

CHAPITRE XIII

Le pseudopode avait vraiment disparu et le trou par lequel il s'était insinué paraissait libre. Greog prit une tige de fer et l'enfonça dans la cloison.

— Je ne trouve rien.

— Pourtant l'amibe est toujours là, dit Ann en désignant un autre endroit.

— Il faut examiner ce qui se passe dans la colonie de bactéries.

Julius se pencha vers sa femme pour lui dire la bonne nouvelle, mais elle ne l'entendit pas.

— Faites vite, mes amis... J'ai peur que Ma ne puisse être ranimée si nous n'avons pas d'air frais rapidement.

Les bactéries avaient produit une substance mousseuse de couleur plutôt verdâtre qui formait

un rempart en plusieurs endroits.

À l'aide d'une coupelle Ann essaya d'analyser le produit semblable à de l'écume d'eau savonneuse, mais elle ne put se prononcer.

— Je ne pense pas que ce soit un antibiotique... Je me demande même si c'est ce qui a fait fuir le pseudopode de Jelly.

— On essaye tout de suite, dit Greog en préparant une seringue. On verra bien.

La jeune femme continuait ses observations, prenait des notes. Greog, une fois sa seringue bien remplie, alla l'enfoncer dans la masse blanchâtre qui obstruait l'une des fentes du plafond. Il eut du mal à percer la membrane élastique mais injecta tout le contenu une fois que ce fut fait.

Julius ne quitta plus cette masse blanche de son regard aveugle. Si tout allait bien elle disparaîtrait et l'air pourrait alors se renouveler peu à peu. Il n'espérait pas que l'amibe lâcherait prise rapidement. Il faudrait certainement la forcer à se retirer à coups de piqûres multiples.

— J'ai l'impression que c'est une sorte de déchet..., une bave, dit Ann.

— Je vais refaire une injection.

Ann releva la tête :

— Ce sont des bactéries mortes.

Julius sursauta :

— Mortes ?

— Oui. C'est la tétracycline qui les a détruites, et je pense que le pseudopode a flairé le danger de ces bactéries attaquées par l'antibiotique et a préféré se retirer.

— Il serait simplement sorti de la colonie pour essayer de trouver à bouffer ailleurs ? Il y avait ce bonnet en laine à sa portée, il n'y a pas touché.

Greog remplit à nouveau sa seringue et alla l'enfoncer dans la matière blanchâtre. Ann retourna vers la batterie où séjournèrent les bactéries géantes produisant cette toile imperméable, et préleva des échantillons sur plusieurs coupelles pour les examiner. Elle avait besoin de toute l'électricité des accus, et le faible rayonnement de la lampe du microscope ne permettait pas à Greog de repérer l'endroit où il devait enfoncer l'aiguille.

— Éclaire-moi.

— Ça ne sert à rien, dit Ann. Cette mousse est à peine toxique pour Jelly. Elle ne bronchera pas.

Dans sa pensée, Julius croyait voir cette tache blanche où Greog voulait enfoncer l'aiguille de la seringue. Lorsqu'il sentirait le souffle frais sur son

visage il saurait que ses amis avaient enfin réussi. Mais les paroles d'Ann l'inquiétaient. Greog paraissait agir à la légère, peut-être à bout de force lui aussi.

— Laisse-moi un quart d'heure pour examiner mes coupelles et ensuite, d'accord, je te donnerai la lumière. Juste un quart d'heure.

— Dans un quart d'heure les accus ne donneront plus un volt. Il faut en finir.

— Cette mousse ne sert à rien. Mais je crois comprendre ce qui se passe... Je t'en prie, encore quelques minutes.

Greog hocha la tête et s'assit sur une couchette, la tête entre ses mains. Le silence qui suivit parut insupportable à Julius qui n'entendait même plus sa femme respirer.

— Vous ne voulez pas voir, Greog... J'ai peur de constater qu'elle a cessé de vivre.

— Bien, je vais voir. Il faudrait éviter de trop bouger. Nous gaspillons l'air.

Il se leva lentement, glissa vers Julius. Il se hissa à sa hauteur et colla son oreille sur la poitrine de Ma Ker.

— Le cœur bat encore.

— Merci... Je vous remercie.

Ann fiévreusement examinait toutes les coupelles à son microscope sans dire un seul mot. Elle paraissait très excitée.

— Tu vois quelque chose ?

Elle ne répondit pas et Greog retourna s'asseoir, la tête entre ses mains. Il avait du mal à respirer à fond, avait l'impression d'emplir ses poumons de gaz carbonique surtout, avec quelques centimètres cubes d'oxygène.

— Nous n'aurions pas dû..., commença Ann.

Ils la regardèrent. Julius essayait de se souvenir du visage de la jeune femme. Elle était assez jolie, avec un menton volontaire, des yeux graves. C'était elle qui la première s'était révoltée contre cette fabuleuse expérience au cours de laquelle ils avaient dévoilé le Soleil. Elle avait pensé à toutes les victimes de ce réchauffement. Dans leur folie de chercheurs fanatiques, ils avaient failli la lyncher avant de se calmer. C'était une fille extraordinaire, et si quelqu'un dans ce wagon pouvait les sauver, c'était bien elle.

— Nous avons eu tort d'injecter l'antibiotique en solution atténuée. Elles se sont défendues, bien sûr... Et pour disperser l'effet nocif se sont multipliées rapidement jusqu'à ce que la tétracycline soit complètement diluée et

inoffensive. C'est alors que le pseudopode a attaqué et a commencé à phagocyter la colonie qui n'a cessé de se reproduire pour compenser les pertes.

— Mais pourquoi le pseudopode s'est-il rétracté ?

— Parce que les bactéries ont commencé à sécréter un enzyme toxique qui n'avait rien à voir avec l'antibiotique que je leur avais inoculé.

— Et la mousse ?

— Un rejet du pseudopode... des bactéries empoisonnées.

— Mais alors...

— Jelly va à nouveau les rejeter... Je parle de ce que tu lui as injecté. Ce qu'il faut, c'est envoyer le maximum de bactéries dans le cytoplasme et les laisser réagir. Elles fabriqueront à nouveau des enzymes toxiques.

Julius comprenait que ce ne serait qu'une très petite chance de réussir. Jelly s'écarterait peut-être, mais elle pouvait bien vivre avec une colonie de bactéries saprophytes en inclusion dans sa masse. Il devait y avoir des tas d'autres inclusions dans son cytoplasme, avec lesquelles elle vivait sans gêne. Mais dès qu'elle essaierait d'ingérer les bactéries, celles-ci sécrèteraient leur enzyme

empoisonné.

Ils sacrifièrent toute la colonie, remplirent au maximum les seringues avec la solution où vivaient les bactéries. Ils pratiquèrent une trentaine d'injections.

— Cette fois il n'y a plus rien d'autre à faire, dit Ann en se laissant tomber sur le plancher, dans l'angle du compartiment. Si ça ne marche pas, on n'aura plus qu'à mourir.

— Vous pensez qu'elles vont se nourrir aux dépens de Jelly ?

— Je l'espère. Mais ça risque d'être long. Jelly peut faire la part des choses, leur abandonner de sa substance. Elle ne pourra pas les rejeter indéfiniment. Elle peut alors décider de quitter cet endroit malsain. Mais je me hasarde dans des hypothèses farfelues, comme si cette chose possédait une mémoire, donc une intelligence.

Elle pencha la tête sur sa poitrine et ferma les yeux. Greog alla rebrancher la petite veilleuse et surveilla la tache blanche dans le plafond. Il y avait d'autres boursofflures de cette matière spongieuse dans le wagon, mais c'était celle-là qui, en disparaissant, prouverait qu'ils allaient pouvoir enfin respirer librement.

Julius le premier sentit un filet d'air frais sur

sa joue droite. Il n'osa pas bouger tout de suite. Puis sa main suivit cette source vivifiante et découvrit une fente dans le bois du wagon.

— Je me demande..., dit-il avec crainte. Je me demande si nous n'avons pas enfin réussi.

CHAPITRE XIV

Harl Mern tournait en rond dans sa cellule glacée en essayant de se réchauffer. Il s'était réveillé de bonne heure et n'avait pas le droit de quitter cet étroit compartiment où il dormait. Le train-monastère roulait à petite vitesse sur un circuit déterminé, toujours le même, à égale distance de Jésus-Christ Station. La discipline était stricte et les distractions rares. Les futurs missionnaires n'obtenaient presque jamais la permission de se rendre dans la station, où d'ailleurs n'existaient que des distractions sérieuses comme des bibliothèques, des conférences religieuses et des musées d'œuvres sacrées.

L'ethnologue se demandait bien pourquoi on lui avait supprimé ses cours de psychologie

politique. Il avait peut-être commis quelques imprudences mais il n'avait jamais outrepassé les droits qui lui étaient accordés par le supérieur. S'il devait à nouveau vivre dans la solitude, il ne le supporterait pas. Un an durant, il avait refusé toute collaboration avec ses geôliers, fait la grève de la faim pendant quelques semaines avant qu'on ne le nourrisse artificiellement. Certains Néos avaient de bonnes connaissances médicales. Il y avait un hôpital dans le monastère et plusieurs dans la capitale de la Compagnie.

On lui apporta son premier repas peu après. Un repas assez copieux malgré sa disgrâce. Il avait obtenu qu'on le nourrisse mieux que les pensionnaires du train qui n'avaient droit qu'à quinze cents calories les jours fastes, sinon le régime était de douze cents. Il n'avait jamais obtenu une augmentation du chauffage et avait toujours froid. Quand il faisait ses cours dans un amphithéâtre glacé, il portait une grosse couverture sur ses épaules et une sorte de bonnet en laine qui faisait sourire ses étudiants, au début.

— Je veux voir le supérieur, dit-il au moine qui lui apporta son plateau.

Mais l'autre ne répondit rien. Il avait fait vœu de silence, comme la plupart de ceux qui se

livraient à d'humbles tâches dans ce train-monastère qui ne s'arrêtait pratiquement jamais.

On lui avait quand même remplacé les vitres martelées du début par des transparentes, et il pouvait voir le paysage. Enfin, la banquise, avec parfois une ferme d'élevage ou de chasse. De temps en temps ils croisaient un autre train ou, plus rarement, s'immobilisaient pour laisser le réseau libre au trafic. À perte de vue c'était la banquise de l'océan Indien. Il allait devenir fou si on le tenait ainsi enfermé des jours et des jours.

Pourtant il avait donné de judicieux conseils aux futurs missionnaires sur les Compagnies vers lesquelles ils seraient dirigés. Bien entendu, il ne les connaissait pas toutes, mais on lui avait fourni une abondante littérature sur le sujet, qui allait des recueils de journaux aux *Instructions Ferroviaires*. Très utiles, les *Instructions Ferroviaires*. À la qualité des réseaux on pouvait juger une économie, à l'abondance des signaux, des voies prioritaires ou des aiguillages informatisés on pouvait trancher sur l'idéologie politique du coin.

Il s'assit à sa petite table de travail et soupira. Les Néos ne le laisseraient jamais s'en aller rejoindre Lien Rag là-bas, dans la Compagnie de la

Banquise, et reprendre ses recherches sur les Roux... Les Roux... Sa nouvelle théorie lui valait ce traitement. Et encore devait-il s'estimer heureux d'être en vie. Le supérieur ne lui avait pas caché qu'il aurait pu mourir si les Néos ne l'avaient racheté in extremis. C'était le cardinal gouverneur de la Compagnie de la Sainte-Croix qui avait payé sa rançon.

Il s'était comporté comme un imbécile, mais à cette époque il ne supportait plus d'être bloqué dans cette ville immonde d'Amertume Station, à la frontière de la Compagnie de la Banquise, avec des milliers de déracinés, de voyous, de prostitués des deux sexes. Il avait cru le premier venu, avec sa naïveté de scientifique mal à l'aise dans son milieu. Il pensait que son nom seul pouvait lui ouvrir les portes d'un monde meilleur.

À plusieurs reprises il avait écrit au cardinal-gouverneur pour lui demander les raisons de son incarcération. Le vicariat lui avait répondu qu'il n'était pas prisonnier, mais que les lois internes ne permettaient pas de l'expulser vers les Compagnies voisines qui, d'ailleurs, auraient refusé son entrée sur leur territoire.

« — La Compagnie de la Banquise me recevra. »

Mais à cette époque c'était la guerre, l'effroyable guerre contre les Panaméricains. On lui avait affirmé que le Kid, Lien Rag et le professeur Ikar dont il se prévalait, ne donnaient plus de leurs nouvelles depuis longtemps.

Par hasard il avait appris le retrait des Panaméricains et renouvelé sa demande, mais cette fois il n'avait pas obtenu de réponse.

Il avait accepté de donner ses cours, une heure par jour. Il avait lu des centaines de documents pour connaître toutes ces petites Compagnies de l'Australienne. Comme beaucoup de Transeuropéens, il pensait que la Fédération ne comprenait que douze concessions, alors que le chiffre était quatre ou cinq fois plus élevé. On ne savait exactement combien de Compagnies se réclamaient de la Fédération. Certaines se regroupaient puis au moindre incident éclataient à nouveau, mais sans revenir forcément au nombre primitif. D'autres se créaient en toute illégitimité sur un territoire trop longtemps négligé par la véritable propriétaire. Il y avait des petites guerres locales, des attentats. Petit à petit, la nouvelle venue se taillait sa Concession par la violence.

Les Accords de NY Station n'étaient que rarement respectés, mais comme le rail fournissait

ce qui était nécessaire à la survie, on devait forcément l'utiliser. Et le péage sur les grands axes ferroviaires rapportait de grosses sommes. C'était simplement et purement de la piraterie dans certains endroits, mais les armateurs devaient en passer par là pour acheminer leurs convois bourrés de marchandises ou de voyageurs. Et dans ces Concessions, dangereuses le cardinal-gouverneur envoyait ses missionnaires pour créer une église locale, convertir ces païens. Les missionnaires y rencontraient d'autres pasteurs de différentes religions et se colletaient féroce­ment avec eux. D'ailleurs, dans ce train monastère, on apprenait le combat sous toutes ses formes, et le stand de tir était très bien équipé. Un missionnaire s'en allait souvent avec un sac bourré d'armes automatiques et de munitions sous la pile des ouvrages de catéchèse.

Vers midi on l'autorisa à faire quelques pas dans la cursive et à se rendre ensuite dans le réfectoire. Mais il déjeuna seul à sa table. D'ailleurs le silence était de règle au cours du repas. Quand il n'y avait pas une lecture de l'Évangile ou d'un texte sacré.

Un jeune moine, qui n'avait pas fait vœu de silence, vint le chercher à la fin du repas pour le conduire au vicariat et le pria de s'asseoir.

C'était un beau wagon tendu de velours rouge et vert, confortable et agréablement chauffé. Le vicaire apostolique était un petit homme gras qui se dandinait en marchant vers son bureau.

— Monsieur le professeur, j'ai une bonne nouvelle pour vous. Vous allez nous quitter.

Méfiant, Harl Mern ne montra aucune surprise. Le vicaire apostolique sourit :

— Vous allez être envoyé à J.-C.S. Vous êtes un spécialiste des Roux, n'est-ce pas ? Il y en a plusieurs tribus qui vont travailler pour la Compagnie de la Sainte-Croix. Sur la verrière et aussi pour le traitement des déchets de la station. Nous avons besoin de quelqu'un qui puisse se faire comprendre et leur expliquer ce que nous attendons d'eux. Vous pourrez ainsi poursuivre vos chères études.

C'était si inattendu que tout de suite il flaira un piège.

— Vous jouirez là-bas d'une certaine liberté, bien sûr. On vous accordera un compartiment double, confortable, plus un salaire convenable. Vous verrez, il y a de très bons restaurants dans la station. Nos religieuses sont d'excellentes cuisinières.

Quelque chose se préparait autour de lui mais

l'ethnologue ne savait trop quoi.

CHAPITRE XV

Lorsqu'il pénétra dans la bibliothèque de l'Institut scientifique de la Baleine, Kantus se fit tout petit derrière la longue table où il était en train de trier des livres. On avait récupéré pas mal d'ouvrages, dans les ruines de Kaménépolis, ayant trait aux cétacés.

— Alors, dit Lien Rag avec un sourire goguenard, ce plan de Jésus-Christ Station, ça avance ?

— J'ai été très occupé, monsieur... Mais je vais rattraper le retard.

C'était un garçon de vingt-six ans, très robuste, l'air d'un chasseur de phoques, et pourtant il donnait toujours l'impression de trembler devant le premier venu. Lien Rag le terrorisait depuis qu'on lui avait donné des détails

sur la vie du glaciologue.

— Vous cherchez l'expulsion, Kantus ? Un seul mot au Kid et vous savez que vous ne moisirez pas ici vingt-quatre heures. Votre mariage ne vous accorde qu'une autorisation de séjour temporaire, fragile.

— Je sais, monsieur Lien, mais je suis débordé avec l'arrivée de ces vieux livres. Hier soir je suis rentré chez moi à minuit et j'étais très fatigué.

Lien Rag venait souvent le voir, moins pour le persécuter que pour essayer de se faire une idée sur l'ex-missionnaire.

— Vous avez toujours voulu venir ici, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, c'était mon rêve. Tout le monde parlait de Kaménépolis chez moi, dans la petite station de chasse à l'otarie. On nous racontait qu'ici c'était fantastique. La plus belle station sur la banquise. C'était avant la guerre, bien sûr.

Lien Rag s'assit sur l'espèce de banque et prit un des ouvrages particulièrement abîmé. Un très vieux roman sur une baleine nommée Jocko. Lerys prenait tout. Tout ce qu'on avait écrit sur son animal fétiche.

— Vous n'aviez pas tellement la foi en arrivant à Jésus-Christ Station ?

— Non, monsieur, mais nous étions néos dans la famille, depuis longtemps. Ma mère voulait que je devienne « padre » et je lui ai obéi.

— Comment ça se passe au début, je veux dire pour entrer au séminaire ?

— On passe des tests. Très souvent on entre aussi en analyse avec un père psychanalyste.

— Ils veulent connaître vos motivations profondes ?

— Voilà, monsieur. C'est exactement ça. Ils ne m'ont pas accepté tout de suite comme séminariste, mais j'ai pu faire mes études sur place. Ma mère était furieuse.

Lien Rag hocha la tête. Il commençait d'avoir une petite idée sur le rôle exact de Kantus.

— Quand sont-ils venus vous chercher ?

— Il y a un an, monsieur.

— Un an ?

— J'ai eu droit à la formation accélérée...

— Une formation accélérée, fit Lien Rag ahuri. Pour la prêtrise ?

— Non, monsieur... Pour le missionnariat. Juste pour propager la foi, préparer le terrain en

attendant qu'un prêtre vienne me remplacer. C'est une nouvelle formule pour les régions les plus difficiles.

Il ne se moquait pas de lui, il racontait simplement comment les choses s'étaient passées. Il ne paraissait pas trouver bizarre, qu'après avoir été refusé pour la prêtrise et le missionnariat, on le repêche pour le former en quelques mois et l'envoyer dans la Compagnie de la Banquise.

— Vous vous sentiez capable, une fois sorti de cette formation ?

— Capable d'assumer une mission ? Non, monsieur. Mais je m'en moquais puisque je savais que je devais partir pour cette Compagnie.

— Vous le saviez depuis longtemps ?

— Depuis le début, et c'est ainsi que j'ai pu questionner le professeur Harl Mern sur la Banquise, sur Kaménépolis. Il n'y avait jamais mis les pieds mais il savait quantité de choses.

— Vous aviez l'idée préconçue de vous défroquer une fois ici ?

— Pas exactement, monsieur. Mais très vite je me suis senti incapable de convertir les gens, de préparer la mission pour l'arrivée du véritable titulaire. Il m'aurait fallu trouver au moins une centaine de personnes prêtes à embrasser la foi

néo, trouver un emplacement sur un quai dans une station assez importante, acheter un train qui puisse devenir une église. C'était vraiment au-dessus de mes forces. Et puis là où j'étais il n'y avait que des serres de légumes, et moi je voulais voir des baleines... Le professeur m'avait dit de rencontrer le professeur Ikar, et voilà... Ce dernier m'a écouté et m'a envoyé au professeur Lerys. Je vous ai déjà raconté ma vie... Vous avez l'air de ne pas me croire, ajouta-t-il craintivement.

Lien Rag le regarda en coin :

— Ou vous êtes un type habile, ou alors on vous a pris pour un imbécile. Vous n'avez pas l'impression d'avoir été conditionné pour cette mission ?

Sans lui laisser le temps de répondre, il quitta cette bibliothèque, se rendit au siège de la police ferroviaire. On le connaissait désormais et on le recevait avec empressement.

— Les *Instructions Ferroviaires* de cette petite Compagnie sont-elles disponibles ?

Il écrivit le nom de la Compagnie de la Sainte-Croix.

— Je vais voir, monsieur, dit l'Aiguilleur qui le recevait.

Il téléphona en plusieurs endroits, parut

navré.

— Il faudrait aller au nouveau dispatching, à Hot Station. Tout est maintenant centralisé là-bas.

C'était désormais la plus importante station de la Compagnie. Le réseau du 160^e y croisait celui du 5^e parallèle et la ligne directe pour Titanpolis. Kaménépolis allait se trouver reléguée au quatrième rang si jamais on la reconstruisait.

— Je peux vous le commander si vous voulez.

— Non, je vais me rendre là-bas.

Il y fut dans l'après-midi et obtint toutes les *Instructions* de cette Compagnie, des cinq dernières années. Mais pas au-delà.

— Non, je ne trouve pas, dit le responsable. Il faut que je me renseigne.

— Cette Compagnie est récente et a été débaptisée... Je ne sais plus à qui elle appartenait.

— L'ordinateur va nous dire rapidement.

Il cafouilla un peu mais finit par dégorger ses informations. La Compagnie de la Sainte-Croix avait été taillée dans la partie occidentale d'une autre Compagnie plus importante, la Harrisson Compagnie, une affaire de famille qui partait en déconfiture.

— Nous sommes heureusement reliés aux

archives de l'Australasienne et à sa banque de données, sans quoi vous ne pourriez avoir ces renseignements. C'est-à-dire qu'il faudrait des mois de recherches.

— C'est merveilleux, dit Lien Rag à peine sarcastique. Cette Harrison existe toujours ?

Nouvelle envolée sur le clavier et nouvelle attente. Non, la Harrison n'existait plus. Le bureau des Concessions de Stanley Station a dû nommer un syndic de faillite qui avait vendu l'actif pour régler le passif.

— Combien s'est vendue la Compagnie des Néos ?

Mais cette fois l'ordinateur resta muet. Lien Rag commençait à trouver que ça devenait passionnant.

— Vous êtes relié au bureau des Concessions ?

— La Compagnie de la Banquise est la plus grosse Concession de l'Australienne et nous participons pour quarante pour cent au budget de la Fédération.

— Vous en savez des choses.

— Je prépare un examen pour faire partie de notre représentation à Stanley Station.

C'était la capitale de l'Australienne, capitale

fédérale. On y trouvait aussi la Federal Bank qui réglait les grosses transactions, comme les ventes de parts par exemple.

Le bureau des Concessions donna les mêmes précisions, en expliquant comment la Harrisson avait été partagée en une demi-douzaine de morceaux. Mais quand le fonctionnaire du dispatching demanda qui avait été le syndic, aucune information ne tomba.

— C'est étrange, dit le fonctionnaire. Peut-être vous faudra-t-il aller à Titanpolis. Il y a éventuellement un code pour obtenir ce genre d'information... Mais pourquoi ? S'il s'agit d'une transaction régulière... Et je ne vois pas pourquoi les Néos auraient fait un achat irrégulier.

Lien le remercia, dit qu'il reviendrait et se rendit au siège du journal *Victory* qui, né durant la résistance, avait depuis décroché la première place dans la Compagnie. Après le retrait des Panaméricains, il avait reçu les archives des journaux collaborateurs. Le directeur était un ami personnel du Kid et il mobilisa une demi-douzaine de personnes pour aider Lien Rag dans ses recherches.

— Il s'agit de la vente d'une Compagnie sans importance, la Harrisson. Je veux le nom du

syndic. Autre chose, il y a eu à la même époque une souscription organisée par les Néos pour acheter une parcelle de cette Compagnie. Trouvez-moi des renseignements là-dessus.

— Je me souviens, dit une jeune fille rousse aux taches de son amusantes. Mes parents ont collecté des fonds... Je peux leur téléphoner.

— Mais bien sûr... Essayer de savoir s'ils se souviennent du montant total de la souscription.

La première chose que l'on trouva dans ces archives non informatisées fut le prix de cession des parcelles de la Harrisson. Celle qui devait devenir la Compagnie des Néos était proposée pour un million et demi de dollars.

Peu après la jeune fille rousse apporta une autre précision :

— La souscription a très mal marché... Mes parents se demandent comment les Néos ont pu faire pour devenir propriétaires.

CHAPITRE XVI

Jaël avait fini par servir le dîner aux trois hommes installés dans leur compartiment. Ils étaient inquiets, silencieux. Ils attendaient le retour des deux autres, partis en éclaireurs vers le sud avec une petite draisine.

— Ils devraient être de retour, même s'il manquait des rails, dit Kroual en commençant de manger sa soupe épaisse au gruau et au lard.

Ils tendaient souvent l'oreille et Jaël était impressionnée par leur angoisse. Depuis la mort du sixième, ils n'étaient plus les mêmes. Jelly, enfin cette monstruosité spongieuse, avait fini par disparaître. Tusk Radio affirmait qu'elle s'était brutalement contractée et qu'un territoire immense se trouvait débarrassé de sa présence, on ne savait comment expliquer cette fuite.

— J’entends la draisine.

— Ouais, ce sont eux.

Le sas grinçait toujours et ils arrivèrent avec leur combinaison étanche et leur cagoule. Ils se hâtèrent de se déshabiller.

— Des ennuis ?

— Possible, dit le plus grand qui se nommait Phil.

— Les rails ?

— Non.

L’autre vint prendre la cruche de bière et but une longue rasade. Il se nommait Lowitz et Jaël en avait peur. C’était le plus exigeant des cinq.

— Il y a du monde dans la station de la rookerie.

— Impossible, hurla le chef.

Un cri de bête dépouillée. La loi était toujours au service du premier occupant.

— Ils n’ont pu venir que du sud.

— Non, hurla Kroual, elle n’est pas reliée et il manque des rails. C’est impossible.

— Il y a du monde, vint confirmer Phil. Ils sont trois, peut-être quatre. Nous les avons observés à la jumelle. À la nuit ils ont allumé des lampes.

— Vous avez vu une loco, une draisine ?

— On n'a pas eu le temps. On devait se planquer derrière des congères. Ils ne nous ont pas vus.

— Des chasseurs ?

— Non, dit Lowitz. L'air ne sent pas l'huile de phoque ni de manchot. Ils ne font pas fondre du lard. Il n'y a pas longtemps qu'ils sont là.

— Pourquoi ?

— La glace sur la verrière n'est pas encore épaisse, juste une pellicule. S'ils chauffaient, il y en aurait une belle couche.

— C'est juste.

Les deux nouveaux s'assirent et Jaël retourna dans la cuisine. Liensun était en train de dessiner sur la table.

— Tu as vu juste, dit-elle, il y avait des gens au sud mais ils ne sont pas morts.

— Je sais, fit-il dédaigneux. Depuis avant-hier ils respirent librement. Ce sont eux qui ont fait partir cette sale bête.

Jaël haussa les épaules :

— Tu as trop d'imagination, tiens.

Elle emporta un autre plat en espérant apprendre du nouveau. Des gens venus du sud ?

Donc la liaison par le rail existait toujours. Peut-être qu'elle pourrait s'enfuir avec Liensun pour rejoindre Lien Rag, quelque part dans la Compagnie de la Banquise.

— Ils occupent la station mais le reste est toujours à nous. On doit trouver un trou à phoques à plus de cent kilomètres de là. On leur demande simplement le droit de passer et un peu de place.

— Doucement, dit Kroual en cessant de manger.

Elle posa le ragoût sur la table, demanda si elle pouvait emporter la soupière.

— Ils n'ont pas pu venir du sud et ils n'ont pas pu venir du nord. Ça c'est certain. Et il n'y avait plus personne dans la station, d'après le chef de Tusk Station. Alors, je n'aime pas ça...

— On peut aller voir cette nuit.

— La draisine est bruyante.

— Ça dépend du vent.

Un des hommes sortit pour aller voir la direction dans laquelle il soufflait, revint s'asseoir en disant qu'à son avis il venait du sud-ouest.

— On a une chance, dit Phil. Juste une reconnaissance.

— Ouais, une reconnaissance..., murmura le

chef en se servant copieusement... Jaël, il n'y a plus de bière.

— Qu'est-ce qu'elle fout là, plantée ! Ça t'intéresse ce qu'on dit ?

Elle alla chercher la cruche, ressortit se cacher dans la cursive. Ils continuaient de parler de cette sortie nocturne mais plusieurs manquaient d'enthousiasme. Elle retourna coucher l'enfant qui protesta.

Il n'avait pas sommeil.

— Tu sais comment ils sont venus ces gens ? Par le sud ?

— Non. Ni par le nord. Par les airs.

— Tu es idiot, dit-elle, Par les airs ? Comme des goélands peut-être.

— Non, avec une machine énorme.

— Tu dis n'importe quoi.

— Bon, on verra.

Il finit par se coucher et elle apporta des gâteaux sur la table. Ils aimaient bien les gâteaux qu'elle faisait.

— On peut toujours aller faire un tour, il fait beau.

— Qui reste ?

— Moi, dit Lowitz.

Elle frissonna. Il allait venir l'ennuyer avec ses exigences. Il avait fréquenté des bordels de China Voksal et il voulait qu'elle se comporte comme les putains de là-bas. Elle n'aimait pas du tout ça.

— Non, dit le chef, pas toi. J'ai besoin de toi pour approcher de la station. Tu es le plus habile. Tu as servi dans ces commandos spéciaux.

Ils parlaient souvent de ces commandos et elle ignorait de quoi il s'agissait. Lowitz, flatté, dit qu'il acceptait et Jaël en fut toute heureuse.

Ils partirent peu après et elle se coucha en essayant de ne pas s'endormir. D'après les deux éclaireurs, la station n'était qu'à quelques kilomètres de là. Qui pouvaient bien être ces gens ? Ce sacripant de Liensun lui racontait des blagues. Il lui arrivait de lire dans la pensée des gens et de jouer des tours surprenants, mais il avait trop d'imagination. Une machine volant dans les airs ! Elle s'endormit.

CHAPITRE XVII

Ce fut quand Greog réussit à fabriquer de l'oxygène que Ma sortit de son semi-coma et commença à respirer plus facilement. Ils improvisèrent un masque pour le relier au tuyau branché sur l'installation bricolée par le jeune savant. Ils avaient retrouvé leur matériel intact mais Jelly avait phagocyté pas mal de leurs provisions.

Ils avaient beau regarder au loin, ils n'apercevaient pas la masse spongieuse de l'amibe.

— Ne triomphons pas, dit Ann, je ne crois pas que ma préparation y soit pour quelque chose... Il y a une autre raison qui a forcé cette chose à s'éloigner. Nous ne le saurons peut-être jamais.

— Tu es trop modeste, lui dit Greog.

Le lendemain ils se rendirent compte que la

rookerie était déserte. Des ossements nombreux rappelaient le carnage des nuits précédentes, mais une partie de la colonie de manchots avait dû fuir dans toutes les directions et principalement vers le sud.

— Ils reviendront, assura Greog. Je suis certain qu'ils reviendront. Il suffit d'un peu de patience.

— Combien ? demanda Ann.

— Une semaine, deux.

— Et s'ils ne reviennent pas ?

— Nous n'avons pas le choix.

Il installa l'antenne radar et l'avertisseur aux infrarouges qui signaleraient le retour des palmipèdes.

— Quel dommage ! dit-il. Ils étaient aussi grands que nous, une race superbe. Entre cinquante et soixante litres d'huile chacun. Certains pesaient au moins cent kilos.

— Nous ne tiendrons pas plus d'un ou deux jours, dit Ann. Je parle uniquement du chauffage car il n'est pas question de fournir du courant ou de réparer nos installations.

Le même soir le radar donna l'alerte mais en direction du nord. Greog essaya d'obtenir une

image mais l'écran restait flou.

— Il doit y avoir un ou deux manchots dans le coin.

— Des éclaireurs ?

— En quelque sorte.

Ann hocha la tête :

— Ils viendraient du nord ?

Greog réalisa sa sottise :

— Bien sûr. Jelly occupait surtout le nord. Ils ont fui vers le sud, peut-être vers l'est ou l'ouest, mais certainement pas vers le nord. Tu crois que ce sont des phoques ?

— Je pense, dit Julius, qu'il n'y a qu'une seule race capable d'échapper à cette Jelly. Parce qu'elle possède des abris et des moyens de riposte.

— Vous voulez dire des hommes ? Ce seraient des hommes ?

— Je le pense.

— Il y a une congère qui obstrue les rails vers le nord. Ils doivent être derrière, en train de nous surveiller, ce qui explique la mauvaise qualité de l'image.

Mais l'infrarouge confirma deux sources de chaleur rapprochées. Greog sortit avec un appareil qu'il colla avec un petit étau sur l'un des rails qui

arrivaient du nord.

— Il y a un enregistreur.

La petite bande de plastique sortit avec une ligne continue, mais peu de temps après elle indiqua qu'un engin roulait sur la ligne.

— Ils s'éloignent.

Ils mangèrent les quelques provisions qui leur restaient. Jelly s'était goinfrée et leur situation était vraiment catastrophique.

— Pourquoi cette méfiance ? demanda Julius. Ces deux hommes sont venus nous espionner ?

— Parce qu'il est impossible d'accéder à la station par le sud, et que s'ils viennent du nord ils ont dû également réparer la voie. Pour eux nous posons une énigme indéchiffrable. Pour peu qu'ils soient superstitieux, ils vont s'imaginer que nous sommes des êtres surnaturels ou des sorciers.

— Ils vont revenir, dit Ma depuis sa couchette.

Elle paraissait exténuée. Julius lui apporta un bol de thé et l'aida à l'avaler.

— Elle a raison, dit Ann, ils vont revenir.

— Dans quelques jours.

— Peut-être cette nuit et nous ferions bien de nous préparer à un affrontement.

— Pourquoi dramatiser ?

— Tu peux leur montrer ton train ? Ta loco, ta draisine ? Tes provisions ? Ils verront qu'on manque de tout et que pourtant on est dans cette station perdue en pleine banquise. Tu crois qu'ils vont faire ami-ami ? Dès qu'ils se rendront compte, ils nous abattront d'abord et essayeront de connaître notre secret ensuite.

Julius revint vers eux sans commettre d'erreur. Il avait fini par s'habituer à cet endroit.

— Ann voit juste. Il faut se préparer. Il n'y a que des aventuriers avides pour hanter ces solitudes, surtout avec la présence de Jelly.

— Tusk Station n'est qu'à cinquante kilomètres. C'est quand même un endroit où il n'y a pas que des bandits ? fit Greog.

— Lis les *Instructions Ferroviaires* qui sont dans nos caisses, dit Ma Ker de sa voix tenue. C'est un repaire de déclassés. Le Réseau des Disparus c'est déjà un programme, non ? On déconseille fortement de s'y aventurer. Toute cette région échappe aux contrôles des Compagnies. La Sibérienne au nord, la Banquise au sud.

— Nous avons déjà le laser... On pourrait faire disparaître cette congère pour distinguer la ligne.

— Ça va les alerter.

— Ils devront choisir tout de suite. Si la

congère est entre nous, ils s'y cacheront en faisant des plans pour nous exterminer.

— Attention, il y a un aiguillage et une courbe qui permet de contourner la station. Ils peuvent nous assiéger des deux côtés.

— Allons bousiller la congère et...

Ann s'arrêta, devint livide :

— Je suis stupide. Pour le laser il faut de l'électricité, c'est-à-dire de l'huile.

— Il reste des grenades. Nous avons aussi nos armes de chasse.

— On pourrait tenter de négocier en dehors de la station, afin qu'ils ne remarquent pas l'absence de train et notre dénuement. Si l'on fait sauter la voie à trois ou quatre cents mètres, ils devront bien s'arrêter.

Ils approuvèrent silencieusement la jeune femme.

CHAPITRE XVIII

Le rideau tomba sur la petite fille, Véda, qui enterrait sa poupée en même temps qu'une vieille orange ridée, son Soleil à elle.

Il y eut quelques secondes de stupeur. Hébétés, les spectateurs paraissaient sortir d'un vieux rêve, un rêve qui se serait échappé par hasard de leur mémoire profonde. Ils fixaient le rideau rouge et personne ne songeait à applaudir. Puis lentement ils regardèrent furtivement à droite et à gauche, se demandant qui oserait le premier déclencher les bravos ou la réprobation.

L'acclamation partit du clan des intellectuels avec à leur tête le professeur Ikar, le professeur Lerys et tous leurs amis.

Le Kid, assis à côté du grand maître Aiguilleur Lichten, eut un petit sourire crispé mais

commença à frapper des mains et dès lors la salle osa manifester son admiration émue.

Derrière le rideau la troupe attendait, angoissée. Les longues secondes de silence lui parurent fatales. Ils pensaient tous que c'était fini, qu'ils n'avaient pas réussi à faire passer la vision poétique de l'auteur. Déjà certains incriminaient le décor trop irréel avec ces rivières, ces arbres qui peu à peu se flétrissaient, mouraient à chaque tableau.

Et puis ce furent les premiers claquements de mains, les acclamations, le délire. Le rideau s'ouvrit et une partie de la salle se leva pour manifester son enthousiasme. Le reste suivit. Le Kid resta le dernier assis. Peut-être à cause de son nanisme. Mais il finit par sauter sur ses pieds et disparut entre Lichten et Yeuse qui venait de rejoindre sa place, après avoir eu vers la fin du spectacle l'envie de s'enfuir très loin. Elle s'était retrouvée dans le foyer où, prise de remords, elle avait fait demi-tour.

Elle se retourna pour regarder Lien Rag derrière elle. Il inclina la tête en souriant. C'était gagné, même si la plupart des officiels faisaient la tête.

— L'auteur, l'auteur, scandait le public.

Yeuse pleurait sans même s'en rendre compte. Les comédiens se tenaient par la main et saluaient. Derrière, la petite rivière « ne bougeait plus pour l'éternité ». Elle pensait que désormais la famille Laurent et la petite Véda feraient partie de l'imaginaire de chacun, y rejoindraient les vieux mythes populaires.

R. arriva furtivement, pataud dans un habit un peu trop démodé peut-être. Les comédiens rompirent leur chaîne et le placèrent au milieu. Il inclina sa tête un peu trop grosse, un peu trop chevelue, avec le front très dégarni. Il balbutiait des remerciements que personne ne pouvait entendre.

La ferveur des spectateurs s'amplifiait encore et prenait un caractère de manifestation. Lichten le perçut très vite et sa petite tête d'oiseau pivota à plusieurs reprises dans tous les sens, pour essayer de comprendre le phénomène. Il n'avait pas tellement apprécié le spectacle qu'il avait trouvé mièvre. Pour son compte, il aurait préféré une pièce sur la résistance des Banquisiens lors de l'invasion panaméricaine. Le peuple avait besoin de voir exalter ses vertus. Il ne se doutait pas qu'il faisait chorus avec le critique théâtral du journal *Victory*, qui se préparait à pondre un article assez venimeux contre cette œuvre décadente et

anachronique.

Mais les autres journaux effaceraient l'impression causée par cet article fielleux. Le succès de la pièce allait se répandre comme une traînée de poudre et les directeurs de théâtres des principales stations, présents dans la place, se préparaient déjà à harceler Yeuse de leurs demandes.

Ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure que le rideau rouge tomba définitivement sur la troupe. Les invités sortirent lentement pour se rendre au foyer où une réception était prévue. Yeuse avait fait agrandir l'ensemble par l'adjonction de wagons supplémentaires reliés par des tunnels translucides. On pouvait accueillir plusieurs centaines de personnes.

Le Kid se sentit très humilié de devoir marcher entre tous ces gens. Il n'y avait pas de service d'ordre et Lichten était obligé de crier : « Attention, je vous en prie. Je vous en prie, veuillez laisser le passage. Je vous en prie... »

Il aperçut Lien Rag qu'il avait à peine salué, juste avant la représentation. Le glaciologue avait l'impression que le P.D.G. de la Compagnie le battait froid. Il avait déjà un verre d'alcool à la main quand le Kid décida d'aller vers lui.

— C'est bon ce truc avec ces bandes multicolores ?

— Pas mauvais. Un peu sucré peut-être.

On fabriquait des boissons alcoolisées de couleurs et de densités différentes. Dans de grands verres de cinquante centimètres on s'ingéniait à battre les records de nuances. Le verre de Lien Rag devait en compter dix-sept, mais un barman habile pouvait aller plus loin.

— Belle soirée, dit le Kid.

Lien Rag, pour ne pas le ridiculiser, évitait de se pencher sur lui comme faisaient les autres, si bien que dans le brouhaha ils avaient du mal à se comprendre.

— Où en êtes-vous de vos préparatifs ?

— Je fais dresser les plans de ma goélette des rails...

— En quelle matière ?

— En fibre de verre...

Le Kid prit un verre énorme entre ses petites mains. Il essaya de rester digne avec cette chose ridicule qui faisait la moitié de sa taille. Pour boire, il devrait se contorsionner à cause de ses bras trop courts.

— Et vous avez d'autres précisions sur cette

Compagnie de la Sainte-Croix ?

— Ce n'est pas facile... Les banques de données paraissent avoir été vidées de tous renseignements sur la transaction. D'autre part ce Kantus a été spécialement envoyé pour me tendre un piège.

— On peut le faire arrêter.

— Non. Il est innocent. Il a servi d'homme de paille. Les Néos sont très forts pour ce genre de combinaison. Mais je ne pense pas qu'ils agissent de leur propre chef.

— Bien sûr, dit le Kid. Lady Diana serait derrière tout ça ?

Le ton paraissait sarcastique. Lien Rag eut l'impression que le Kid l'accusait de paranoïa au sujet du P.D.G. de la Panaméricaine. Il allait répondre lorsqu'un mouvement brutal secoua la foule. Le Kid fut en partie renversé et il dut l'aider à retrouver son équilibre.

La petite actrice qui interprétait Véda venait d'arriver dans la salle. Elle avait quitté son costume ancien pour revêtir une combinaison verte. On se pressait autour d'elle pour la complimenter et même l'embrasser. Le Kid déposa son verre sur le bar et consulta sa montre :

— Je dois rentrer ce soir à Titanpolis. Demain

j'ai une importante réunion. Il faut que j'aille féliciter cette gamine puis les acteurs et je rejoindrai mon train spécial. Vous comptez revenir à Titanpolis ?

— Il y a des renseignements sur la Sainte-Croix que je pense obtenir là-bas. Quelqu'un, ou un groupe ou une Compagnie a financé l'achat de cette concession pour les Néos. Je ne sais pas dans quel but exactement. Il y a cinq ans de cela.

— Pourquoi vous obstiner si vous êtes certain que la Panaméricaine est derrière tout ça ?

— Je ne vais pas aller délivrer Harl Mern comme un chevalier du temps jadis, avec mon épée enchantée et mon cheval fidèle. Je veux toutes les données. On essaye de m'attirer dans un piège, soit. À moi de l'éviter.

Le Kid lui tapota le bras et se dirigea vers les comédiens. Yeuse s'y trouvait déjà ainsi que l'auteur, l'écrivain R. Lien Rag avait trouvé la pièce émouvante, mais un peu trop chargée justement en scènes sensibles. Il aurait préféré que R. mette l'accent sur le drame collectif. On ne percevait pas vraiment la Grande Panique à travers les ennuis puis les malheurs de la famille Laurent. De temps en temps un réfugié faisait irruption dans le déroulement du récit, souvent plein de méchantes

intentions. Le père de la petite fille trouvait toujours une solution pour préserver sa famille. Il y avait des détails qui accrochaient et il se demandait si R. avait vraiment, comme il l'affirmait, disposé d'une documentation rigoureuse.

Plus tard Yeuse le rejoignit. Elle béait dans le bonheur absolu et il jugea inutile de lui faire de la peine avec ses remarques.

— Nous sommes partis pour des centaines de représentations ici et dans les autres stations. Certains directeurs veulent signer pour trente représentations, dans des stations de dix mille personnes. C'est de la folie. Il n'y en aura tout au plus que dix, mais ils sont d'un optimisme délirant. Tu as aimé ?

— C'est une bonne pièce, dit-il. Je crois qu'elle aura de l'avenir... Et pour Kaménépolis c'est quand même une bonne affaire. Tu avais raison. La résurrection culturelle devrait entraîner la reprise économique...

— Il faut que le Kid lève toutes les interdictions, toutes les restrictions. Jusqu'au bout j'ai craint qu'il ne vienne pas... Lichten fait la gueule...

— Il a cru que l'émeute couvait, que les gens

allaient d'un seul coup approuver l'action des Rénovateurs du Soleil.

— Tu crois que la pièce pourrait avoir des influences néfastes sur des esprits sensibilisés ?

— Je pense qu'il faut que chacun connaisse l'histoire de notre planète... Il n'y avait pas partout des rivières aussi charmantes, des petits oiseaux étourdissants et des mimosas en fleurs. Il existait des campagnes boueuses et tristes, des villes noires de fumées lugubres.

— Tu trouves que R. fait trop dans le joli joli ?

— Peut-être, mais de toute façon la pièce est courageuse et cette gosse formidable.

Ils se dirigèrent vers les acteurs. Le Kid avait disparu ainsi que le grand maître Aiguilleur et l'état-major. Lien Rag se rendit compte qu'il ne restait que des intellectuels, des gens du spectacle, à l'exclusion de toutes les personnalités.

— Ils ont la trouille, souffla-t-il à l'oreille de Yeuse.

— N'oublie pas, répondit-elle gaiement, la remontée continue du thermomètre.

Il était certain que dans quelques années le problème deviendrait ardu. Si les Rénovateurs du Soleil s'en mêlaient aussi, la panique serait terrible sur la banquise. Le Kid ne pouvait totalement

approuver une œuvre capable de rendre les gens nostalgiques d'un passé révolu et de leur ôter leur dynamisme actuel. La pièce pouvait passer pour une tentative de démobilisation. Les Banquisiens, célèbres pour leur volonté de réussite, allaient-ils pleurnicher sur les petites fleurs et l'herbe tendre disparues ? Voilà ce que pouvaient craindre le Kid et son état-major.

— Vous paraissez morose, lui dit R. surgissant à côté de lui. Je suis certain que vous n'aimez pas ma pièce. Votre rigueur scientifique doit y trouver des défauts très graves.

Il avait dû boire et pas seulement après. L'épreuve l'avait marqué. Ses yeux tombaient encore plus de chaque côté de son visage, où la couperose apparaissait sous la peau d'ordinaire hâlée. Il titubait et dans son verre géant, les alcools bariolés avaient fini par se mélanger.

— Vous n'aimez pas, hein ?

— Vous vous trompez, je trouve ça merveilleux. Vous allez devenir l'homme le plus célèbre de cette Compagnie, et je suis certain qu'on va la monter ailleurs.

— Pas dans la Panaméricaine en tout cas...

Il étouffa un renvoi dans sa main gauche, sourit :

— La télévision songe à une série démarquée de mon œuvre...

— Ça serait très intéressant.

— Vous croyez... Vous croyez qu'il y avait des Rénovateurs dans la salle ?

Lien Rag trouva cette question étrange. Il observa discrètement l'écrivain.

— C'est possible, dit-il.

— Il devait exister un groupe assez structuré avant les événements. Comme dans toutes les stations importantes. Des Rénovateurs faisaient appel à la magie, d'autres à la science. En avez-vous entendu parler ?

— Non. Il faudra voir les vieux rapports de police, mais les archives ont dû être détruites durant la guerre civile.

Soudain Lien Rag aperçut Kantus. Le bibliothécaire avait été invité, par l'entremise du professeur Lerys très certainement.

— Excusez-moi.

Kantus, au lieu de prendre un air effrayé en apercevant le glaciologue lui foncer dessus, parut au contraire ravi de cette rencontre. Était-ce le verre d'alcool dans sa main qui le rendait euphorique ?

— J'ai bien avancé votre plan, dit-il. Vous l'aurez prochainement. J'ai aussi commencé celui du train-monastère. Vous avez aimé cette pièce ? C'est formidable. J'ai pleuré, vous savez... Si mes parents avaient vu ça, eux qui habitent en pleine banquise de l'océan Indien et qui maudissent les Rénovateurs. Ils auraient été furieux...

— Qui dirige la Compagnie exactement ? Je veux dire politiquement ?

— Le cardinal-gouverneur... Mais il y a aussi le vicaire apostolique.

— Et vous savez qui détient les actions de la Compagnie ?

— Les actions ?

— Il y a bien une cote qui est publiée. C'est obligatoire selon les Accords de NY Station.

— Je ne sais pas, fit Kantus désarçonné par cette question.

— Il y a des représentations étrangères à Jésus-Christ Station ?

— J'ai vu des tas d'étrangers, bien sûr... Des Panaméricains, des Africaniens... Des Asiatiques, mais dire d'où ils venaient exactement c'est impossible.

— Des Banquisiens ?

— Je ne sais pas. Possible qu'il y ait une petite délégation. La station n'est pas tellement grande...

— Qui s'occupe du commerce ?

— Les religieux.

— D'où viennent les trains de ravitaillement surtout ? Vous avez peut-être vu des convois de marchandises ?

— C'est certain. Beaucoup arrivent du sud, de l'Antarctique, ça oui.

— Et le carburant, c'est quoi ?

— De l'huile de phoque et de baleine... J'ai vu des wagons-citernes de cette Compagnie en effet.

Le professeur Lerys les rejoignit. Lui aussi avait l'air un peu éméché. Il était satisfait de la pièce, non pour sa valeur littéraire, mais pour tout ce qu'elle allait provoquer désormais :

— Une plus grande tolérance, une ouverture vers le passé. On osera désormais faire des recherches, des références. Et Kaménépolis ne pourra plus être exclue du boom économique banquisien.

Il prit familièrement Lien Rag par le bras et l'entraîna vers le buffet :

— Content de Kantus ?

— Il fait le maximum pour me satisfaire...

Mais je suis encore dans le vague... En fait, j'ai l'impression que le piège est trop grossier et qu'il masque autre chose, une démarche plus subtile. Vous n'avez jamais entendu parler de la vente de cette concession aux Néos dans le temps, il y a cinq ans ?

— Vous savez, les histoires d'actions... J'en ai quelques-unes de cette Compagnie mais je ne m'y intéresse pas autrement. Vous savez que le Kid a racheté sa part au Mikado ? Que le gros poussah n'a plus aucun droit de regard ? Il paraît que le Kid a négocié durement en le menaçant des Cellules de Coordination Populaires.

Ces C.C.P., comme on disait, occupaient le territoire d'Amertume Station à l'ouest de la banquise. Elles avaient établi la lutte des classes d'âge, prétendant qu'au-dessus de trente-cinq ans l'homme s'embourgeoisait et perdait son désir d'évolution sociale. Le pouvoir appartenait donc aux plus jeunes et, au-delà de trente-cinq ans, une élimination rapide des parasites de la société était opérée. À partir de cinquante ans personne ne pouvait plus espérer continuer à vivre.

— Bien sûr, on a dit que le Mikado n'avait presque plus d'actions, que celles-ci avaient été rachetées secrètement par les Panaméricains...

— Vous voulez dire qu'ils auraient un droit de regard sur la Compagnie ?

— Oui, mais après leur défaite ils ne vont quand même pas prétendre intervenir dans nos affaires. Ils auraient entre trente et trente-cinq pour cent des actions.

Lien Rag encaissait mal le coup. Jamais le Kid n'avait osé lui en parler.

CHAPITRE XIX

Phil et Lowitz passèrent d'abord pour des menteurs quand les deux autres découvrirent qu'il n'y avait plus de congère, que les rails avaient disparu et qu'aucune lumière ne brillait dans la petite station.

Mais peu après ils se rendirent compte qu'on avait fait sauter et les congères et les rails.

— Ils sont sur leurs gardes, dit Kroual. C'est de plus en plus bizarre.

— Vous avez été repérés, dit Herber avec rage.

— Ils doivent avoir des instruments.

La draisine était immobilisée dans un endroit dangereux.

— On rentre ?

— Ils doivent nous surveiller, dit Kroual. J'ai

quand même pas envie de me bagarrer avec ces inconnus ni de me laisser bloquer ma ligne. Faudra quand même qu'on sache. Tusk Station affirme qu'il n'y a personne, que la voie du sud est pourrie et voilà qu'il y a des gens.

— On négocie ?

— Faut voir. Je pense qu'il vaudra mieux revenir dans le jour avec le train complet, comme si on n'avait aucune indication sur leur présence.

Sur l'écran radar Ann et Greog les virent remonter dans la draisine et celle-ci repartit en marche arrière.

— Je pense qu'on va dormir tranquilles tout en montant la garde, dit Greog. Ils ne tiennent pas à nous affronter sans savoir exactement qui nous sommes.

Mais juste à l'aube le grand train des chasseurs de phoques apparut sur l'écran radar.

— Mais il est énorme. Il y a plus de dix wagons.

— Ces gens-là se sont engagés dans une expédition de longue durée. Certainement des chasseurs qui espèrent trouver un trou à phoques dans le sud.

La loco se trouvait au centre du convoi. À l'avant venaient les wagons plats chargés de rails,

avec tout le matériel pour la manutention et la pose.

— Il faut aller à leur rencontre, dit Greog.

C'était le moment décisif. S'il y allait seul, les inconnus estimeraient qu'ils ne représentaient pas un grand danger. S'il prenait Julius avec lui, ils ricaneraient qu'un aveugle prétende leur faire la loi. De même si Ann l'accompagnait.

— Il faut leur en imposer sur-le-champ.

Il avait bardé sa combinaison de grenades, tenait un pistolet mitrailleur d'origine ancienne dans une main.

— Prends le laser portatif. Ils ignorent que nous manquons d'électricité.

Elle le fixa dans son dos et se prépara à dérouler le fil d'alimentation qui avait deux cents mètres de long. Il y avait des bobines supplémentaires et Greog aurait pu franchir près d'un kilomètre en le traînant derrière lui.

— Il faut négocier point par point. Ils vont d'abord demander comment se fait-il que nous soyons là. Tu y as réfléchi ?

— Oui, mais ce ne sera pas très convaincant. Le bluff s'écroulera dès qu'ils rouleront vers le sud. À moins d'un kilomètre le rail est interrompu et leur indicateur de continuité le signalera vite.

— Tu y vas quand même ?

— Le moyen de faire autrement ?

Un homme venait d'apparaître devant le premier wagon de rails et marchait sur la voie. Il s'accroupit pour regarder la fracture, leva la tête vers la station.

Greog sortit alors de la verrière. Il progressait sur les traverses encore en place. L'homme se dressa et porta la main à un étui de gros pistolet.

— Je me nomme Kroual et je me dirige vers le sud pour chasser le phoque. D'après les *Instructions Ferroviaires* il y aurait un trou à phoques à cent cinquante kilomètres. Vous venez du sud ?

— Oui du sud.

— Vous occupez illégalement cette station. Le chef de Tusk Station nous l'a louée pour qu'elle nous serve de base.

— Nous y étions avant vous, dit Greog.

Il pivota un peu et le chasseur vit le laser portatif. Il en laissa pendre sa mâchoire de surprise. Ils n'avaient pu s'en procurer un, même en y mettant le prix fort, même en se contentant d'un modèle archaïque. Celui-là paraissait récent et d'un fonctionnement aisé. L'homme le portait sur les épaules mais avec sa main gauche il pouvait

utiliser comme une lance à incendie le rayon cohérent. Même avec ses quatre compagnons, Kroual pensait qu'il ne pourrait pas affronter cet homme seul sans risques. À quoi lui servirait qu'il n'y ait que deux ou trois survivants ? Même la perte de celui que Jelly avait bouffé était irréparable.

— Je ne vois pas votre train.

— Il est derrière les installations.

— Une loco ?

— Bien sûr. Vous désirez quoi ?

Questionner le premier, répondre à une demande par une demande.

— Le passage, bien sûr, la liberté d'entreposer du matériel et d'organiser un endroit qui nous serve de base. Nous pouvons en échange vous donner du ravitaillement et de l'huile.

— Minérale ?

Kroual hésita. Greog parlait d'huile minérale, donc il avait de l'huile animale. Il ne pensait qu'à lutter contre Jelly. Mais pour Greog, animale ou minérale, l'huile était de première nécessité.

— Nous pouvons vous en céder deux ou trois bidons.

— C'est dérisoire. Nous en voulons vingt

bidons. Vous en avez une citerne de quatre-vingts tonnes au moins. Vingt bidons ne feront que cinq tonnes.

— Je ne peux pas vous livrer une telle quantité. De toute façon tant que nous serons ici nous nous protégerons contre Jelly et en même temps vous serez également épargnés.

L'habileté du chasseur commença d'inquiéter Greog. Il avait pensé avoir affaire à une brute sans intelligence et l'homme se montrait fin diplomate. Il avait besoin de cette huile à tout prix. Dès qu'elle serait livrée ils pourraient lancer le générateur, et dès lors le laser serait à même de créer la surprise.

— Vous êtes terriblement armé, dit Kroual ironique. Vous aviez donc peur de pauvres chasseurs ?

— Pauvres certainement pas. Inoffensifs voulez-vous peut-être dire ? Je ne le crois pas non plus.

— Et ce laser, il fonctionne ?

— Vous livrez ces bidons ?

Kroual coupa la communication extérieure de sa cagoule, appela ses compagnons :

— Qu'en pensez-vous ?

— Il bluffe, dit Lowitz.

— Il peut foutre le feu au convoi et nous exterminer.

— Non, dit Lowitz. Il montre toutes ses armes d'un coup. C'est la preuve qu'ils sont faibles. Le laser ne doit pas marcher.

Ann appela son mari :

— Il reste du courant dans les batteries. Durant la nuit, elles se sont un peu rechargées. Tu devrais essayer avec le laser de dissoudre la congère sur ta droite. Elle ne demandera pas trop de courant.

— Et si ça ne marche pas ?

— Fais-le discrètement.

Discrètement il saisit la poignée terminale du laser et appuya sur la détente. Le rayon jaillit et la congère se mit à fumer une vapeur blanche.

— Merde, fit Kroual, ça marche, son bidule. C'est même un sacré appareil.

— Proposez dix bidons, lança Phil.

Mais Greog tint bon.

— Vingt bidons et du ravitaillement. Nous avons assez du poisson salé.

— Quinze bidons et du ravitaillement. Combien êtes-vous dans cette station ?

— Quatre.

— Alors quatre caisses de nourriture variée de trente kilos chacune, mais il faut réparer la voie pour vous les livrer.

— D'accord, mais nous vous surveillons. Quand vous aurez rejoint l'aiguillage, vous déposerez les bidons. Et les caisses.

CHAPITRE XX

La goélette fut mise en chantier peu de temps après la première de *Papa, la rivière ne bouge plus*, et Lien Rag se rendit à Titanpolis pour la circonstance, puisque c'était dans cette station que le voilier du rail était construit. C'était un bâtiment de vingt-deux mètres de long, caréné de façon à dissimuler les bogies. Il aurait vraiment l'apparence d'un voilier ancien, avec ses deux mâts, ses dog-houses et son bout-dehors. Les voiles spécialement tissées supporteraient de basses températures sans se casser, et un moteur de cent vingt chevaux diesel permettrait de suppléer à l'absence de vent. Toutes les commandes électroniques réduiraient à peu de temps l'obligation de monter sur le pont. D'après les prévisions, la goélette pourrait atteindre près de trente nœuds à l'heure par bon vent. Il avait fait

étudier ce système d'ancre chauffante que les Rénovateurs utilisaient pour leur dirigeable et dont Lerys avait percé le secret.

Mais il continuait à harceler l'administration centrale de Titanpolis pour obtenir des précisions sur la Compagnie de la Sainte-Croix. Il était toujours accueilli avec déférence et on mettait tout en œuvre pour le satisfaire, mais il n'obtenait que de médiocres résultats. Comme s'il existait une conjuration pour lui dissimuler la vérité.

— Il y a peut-être des Néos parmi les fonctionnaires, dit un soir Leouan.

— J'y ai songé. Effectivement il y en a pas mal. Plus que dans un autre milieu. D'ailleurs une église existe dans cette station et la messe y est suivie par plusieurs centaines de personnes certains jours.

Deux jours plus tard il apprenait par hasard que la banque fédérale d'Australasie était l'unique établissement financier de Jésus-Christ Station, et dès lors il put utiliser cette information avec l'aide de Yeuse. Celle-ci se faisant passer pour une Néo très à l'aise, se rendit à la Federal Bank de Hot Station pour demander si la souscription ouverte par les Néos cinq années auparavant était close.

Les employés un peu surpris firent des

recherches et découvrirent que le compte était toujours ouvert sous la même appellation : « Création d'un vicariat apostolique pour l'Australienne. » C'était la raison sociale de l'opération.

— Le compte fonctionne toujours, lui dit l'employé qui s'occupait d'elle. Nous pouvons recevoir des dons et les transmettre directement à Stanley Station.

— Comment ça à Stanley Station ? Pourquoi pas Jésus-Christ Station, la capitale de la Compagnie apostolique ?

Pris de court, l'employé admit que c'était vraiment curieux en effet.

— Je vais me renseigner.

— Vous êtes néo peut-être ? s'enquit Yeuse.

— Pas du tout. Oh ! mais alors pas du tout ! Je suis athée et adepte de la syndicalocratie.

Rassurée, elle quitta la banque, y revint le lendemain pour apprendre que tous les fonds de ce compte étaient directement envoyés à Stanley Station en effet. Que l'Office des Concessions avait obtenu un jugement qui lui permettait de recevoir toutes les sommes versées.

— Autrement dit c'est une saisie-arrêt par décision de la cour fédérale. C'est extrêmement

rare. La justice fédérale n'existe pratiquement que pour ce genre de litige.

— Ce qui veut dire ?

— Que la Concession de la Sainte-Croix n'a pas été entièrement payée. C'est assez surprenant. Si encore il s'agissait d'un gros morceau, je comprendrais, mais cent kilomètres carrés...

— La souscription n'a pas dû rapporter gros ?

L'employé ricana, regarda autour de lui :

— Je me souviens même que ce fut un fiasco. Ils n'ont pas récupéré le dixième de la somme exigée.

— Mais qui paye ?

— Ça c'est autre chose.

— L'Office des Concessions ?

— Non. Il y a des créanciers derrière. Tant qu'ils acceptent la situation, l'Office s'en moque. Il n'y a pas de litige. Dès que les créanciers fronceront les sourcils, l'Office interviendra et demandera le règlement de la dette ou l'expulsion.

— Il peut l'obtenir ?

— La seule force fédérale à laquelle les Compagnies ne refusent jamais leur collaboration c'est celle-là. Une police qui oblige les mauvais payeurs à rendre leur Concession. Il y a chaque

année un ou deux conflits.

Yeuse joua de son charme naturel mais l'employé paraissait assez imperméable à son glamour.

— Non, ce n'est pas possible de connaître le nom des créanciers, et même si je le savais je ne pourrais vous le révéler. La Federal Bank est une institution sérieuse, vous savez.

— Vous êtes banquisien ?

— Bien sûr. Même le directeur, mais ça ne change rien.

Yeuse pensait que la police ferroviaire pourrait obliger l'employé de banque à parler, mais Lien Rag refusa de demander l'aide du grand maître Aiguilleur.

— Mais qu'est-ce qui te prend ? fit Yeuse agacée. Tu te méfies de tout le monde à présent ? La police ferroviaire peut t'aider à aller plus loin et tu renonces, comme si tu n'avais pas envie d'un seul coup d'en savoir plus.

— Eh bien c'est peut-être ça. Pourquoi continuer, hein ? La Federal Bank a son siège à Stanley Station. Les Tarphys habitent là-bas et ils représentent les intérêts de Lady Diana dans cette partie du monde. N'est-ce pas ce que nous pensions ? Toujours cette chère Lady, cette grosse

et chère Diana.

Ils dînaient dans un petit restaurant de Hot Station et Yeuse n'apprécia nullement son ironie :

— Tu te fous de moi. Pourquoi ces recherches, alors ? Pourquoi me demander mon aide, alors ?

— Alors que tu es très occupée, madame la secrétaire de la Compagnie déléguée à la Culture.

— Je t'en prie, fit-elle les larmes aux yeux.

Il posa sa main sur la sienne et sourit :

— Pardon.

— Tu arrêtes vraiment tes recherches ?

— Je vais m'occuper de mon voilier. Il sera superbe, tu sais.

Il réussit à dissiper le malaise mais dans le loco-car qui les ramenait à Kaménépolis, Yeuse lui reposa la question alors qu'ils roulaient depuis une heure. Le système des boîtes prioritaires avait été introduit depuis peu et, évidemment, Yeuse bénéficiait de tous les avantages, sauf en cas de conflit armé. Elle avait reçu un loco diesel alors que l'électricité irriguait à nouveau les réseaux. Mais on ne pouvait établir une identification à ce qui se passait dans les autres Compagnies. Les gens étaient libres de circuler à leur guise, d'aller en train public ou en loco-car privé. Il n'y avait

aucune limite à leurs libertés. Sauf en cas d'événements graves. D'un coup, le Kid et la police ferroviaire pouvaient tout contrôler grâce aux boîtes de priorité, aux schémas de route et en réglementant la fourniture d'électricité.

— Tu arrêtes vraiment ton enquête ?

— Oui. J'agace tout le monde avec.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— La lenteur administrative. Le Kid qui me boude. Il y a deux semaines que je ne le vois plus, depuis la première de la pièce de théâtre.

— Il me boude aussi, tu sais.

— Je pense que je gêne dans cette Compagnie.

— Tu te fais des idées.

— Il m'encourage par contre dans la construction de la goélette. C'est grâce à lui que j'ai trouvé l'architecte, les entreprises nécessaires. Une chance qu'il y ait eu un spécialiste africainien des voiliers du rail dans le coin. Le Kid pense lancer des voiliers sur le fameux viaduc pour économiser l'huile de baleine.

Lorsqu'ils arrivèrent, le théâtre se vidait. Il y avait toujours autant de monde et l'on pensait que la pièce tiendrait encore plusieurs mois avant de se rendre en province.

— En province, dit Yeuse confuse. Si le Kid m'entendait. Pour lui c'est désormais Kaménépolis la province, et Titanpolis la capitale... Au fait, tu sais qu'il n'y a eu aucune demande de Titanpolis pour la jouer là-bas ?

— Incroyable !

— Le Kid a paru confus au téléphone l'autre jour, mais ne m'a pas donné d'explication. Cette station cristalline est à mourir d'ennui. Les gens s'y contentent de distractions écologiques et de télévision. Leouan doit s'ennuyer terriblement, non ?

— Elle travaille beaucoup avec les Roux de là-bas. Elle prépare aussi cette série de films sur la Compagnie. Le puissant émetteur de la Zone Occidentale inondera toute la Transeuropéenne pour prouver que nous sommes en train de bâtir la plus belle Compagnie de la planète.

— Tu te moques ?

— C'est le Kid qui le dit. Mais il est vrai qu'ailleurs on pense que nous sommes des chasseurs de baleines puants et habillés de fourrures sanglantes. Bien sûr notre victoire sur la Panaméricaine nous a donné un certain prestige, mais les agents de Lady Diana ont tout fait pour minimiser l'affaire. Là-bas, on pense que nous

avons coulé un ou deux avisos qui s'étaient un peu trop aventurés dans notre zone. Quand on leur dit que la plus grande partie de la flotte a été détruite, ils n'y croient pas.

Mais contrairement à ce qu'il avait dit à Yeuse, il poursuivit ses recherches sur les mystérieux créanciers de la Compagnie apostolique. Il se souvint des révélations de Kantus sur les livraisons d'huile de baleine et décida de s'orienter dans ce sens. Il alla trouver les gens de la Guilde des Harponneurs qui dirigeaient le commerce de l'huile.

— La Compagnie de la Sainte-Croix ? On doit lui livrer quelques centaines de tonnes par mois.

— Ils payent recta ?

Le comptable l'envoya dans un autre bureau et une jeune femme, impressionnée par sa réputation, ne fut que trop heureuse de lui fournir des éclaircissements.

— Ils ont demandé des délais de trois mois pour régler les livraisons, dit-elle.

— Avec quel aval ?

— La Federal Bank... C'est une garantie solide. Nous sommes bien forcés d'accepter.

— Vous êtes payés comment ?

— Je vais voir... Vous savez, tous les paiements existent dans cette région, depuis le gros tas de dollars crasseux dans une enveloppe jusqu'au virement par ordinateur. Mais il y a des lettres de change à l'ancienne, de l'or, des valeurs-marchandises. Nous troquons de l'huile contre de la farine de blé ou des rouleaux de papier.

La Sainte-Croix payait par l'intermédiaire de la banque fédérale de Hot Station. Tout simplement.

— Qui signe le bordereau de transfert ?

— Un instant.

Elle chercha et ce fut aussi décevant que l'appréhendait Lien Rag. C'était un vague directeur de la Federal qui avait pouvoir de signer le virement de la Sainte-Croix.

— On tourne en rond, murmura le glaciologue.

Puis il eut une idée, demanda combien de temps mettrait un train d'huile pour atteindre la Compagnie apostolique. La jeune femme, toujours aussi séduite, alla se renseigner. Il lui demanda de faire calculer ce que lui coûteraient cent tonnes expédiées là-bas. Elle revint un quart d'heure plus tard avec les chiffres.

— Une semaine de trajet. Il faut prévoir les

péages de toute nature. En fait ça va du pourboire de mille calories au racket le plus éhonté. Vous achetez cent tonnes à dix millions de calories par exemple, soit vingt-trois mille dollars, et elle vous revient à trente mille dollars sur place ou treize millions de calories. Mais la Sainte-Croix se débrouille pour que les wagons-citernes soient protégés par des coreligionnaires influents.

— Si je veux faire un cadeau à la Sainte-Croix ?

— Un cadeau ?

— Deux citernes de cinquante tonnes.

Elle parut déçue. Un homme si beau, si célèbre, quel dommage qu'il ait des idées aussi saugrenues ! Mais néanmoins elle lui indiqua comment procéder, quelle compagnie de transports contacter.

Il passa plusieurs journées à créer sa propre compagnie d'exportation d'huile ce qui, bien qu'aberrant avec le monopole de la Guilde, n'était pas interdit. Il dépensa l'argent sans compter. Il fit établir des lettres, des bordereaux à en-tête. Il trouva un local dans Kaménépolis, embaucha même une secrétaire. Grâce aux royalties de ses procédés de congélation, il disposait d'assez d'argent pour aller jusqu'au bout de sa folie.

Au bout d'une semaine il pouvait expédier deux wagons-citernes d'huile de phoque à la Compagnie de la Sainte-Croix. Au dernier moment il avait choisi l'huile de phoque pour ne pas s'attirer d'ennui avec la Guilde des Harponneurs. Le marché de cette huile était plus inorganisé. Il n'aurait plus qu'à attendre les réactions une fois que sa facture serait envoyée.

Yeuse apprit un jour par hasard qu'il avait créé une société d'export :

— C'est sérieux ?

— Très sérieux. J'ai besoin de gagner de l'argent, beaucoup d'argent.

— Mais tu pourrais travailler pour la Compagnie...

— Fonctionnaire, moi ? Jamais.

Dans le même temps il cherchait dans d'autres directions, dans les administrations les plus inattendues.

CHAPITRE XXI

Les cinq hommes travaillaient dur, avec une grande habitude et en quelques heures ils rétablirent les rails et révisèrent l'aiguillage. Le train manœuvra de façon à pousser les wagons de rails sur une voie de garage et la grosse loco s'engagea sur le réseau qui contournait la station.

— Halte, dit Greog par radio. Vous n'avez pas déposé les bidons et les caisses.

— Justement, le wagon du ravitaillement et la citerne d'huile minérale se trouvent en queue de convoi. Je dois m'engager pour les présenter ici, répondit Kroual.

Ann masqua le micro de sa petite main nerveuse :

— C'est une ruse. Ils veulent contourner la

station et ne pas payer ce qu'on demande.

— Je pense plutôt, dit Julius, qu'ils veulent regarder derrière la station. Ils cherchent notre loco et nos wagons. Ils se doutent que nous n'avons rien de tel et à partir de là ils seront terrorisés et prêts à tout. Nous allons passer à leurs yeux pour des revenants ou des monstres. Ce réseau est envahi par toutes sortes de légendes et ces aventuriers si cruels sont des enfants superstitieux.

— Que faut-il faire ?

— Tirer devant la locomotive ou envoyer une grenade, dit la jeune femme.

— Normalement nous devrions utiliser le laser.

— Une grenade suffira.

Greog sortit du wagon, se précipita vers le sas ouest et sans plus attendre dégoupilla une grenade et l'expédia entre les rails, à vingt mètres de la herse de la loco. Il se jeta ensuite à plat ventre derrière un vieux wagon en ruine. L'explosion fut assez forte pour faire voler en éclats les vieilles traverses en bois. Les deux rails ne subirent aucun dommage mais s'écartèrent de chaque côté, formant une grosse varice.

Fou furieux, Kroual dut inverser la vapeur et

bloquer le convoi. Mais ce fut juste et les roues avant patinèrent dans le vide. Grâce aux grandes roues motrices il put repartir en arrière et les roues enraillèrent à nouveau.

— Saloperie...

Les autres descendirent du convoi armés jusqu'aux dents mais depuis la station Ann tira une rafale en l'air et ils se jetèrent à plat ventre.

— Ça ne va pas, dites ?

— Je ne veux pas que vous vous engagiez sur le réseau avant d'avoir payé, dit Greog. Vous allez reculer de quatre cents mètres. Il y a de quoi manœuvrer là-bas avec deux aiguillages et des voies de garage. Vous manœuvrerez de façon à venir livrer ce qui est convenu.

— Vous avez bousillé au moins dix traverses. Vous savez ce que ça coûte ce genre d'action ? Je parle comme sanction ? Nous pourrions vous massacrer pour un tel crime.

— Essayez, dit Greog. Si j'avais utilisé le laser, ce serait bien pire.

Il recula jusqu'au wagon où les autres attendaient avec anxiété.

— Il faut qu'ils nous livrent avant la nuit sinon c'est fichu. Ils iront à pied au-delà de la station et verront que nous avons bluffé.

— Il n'y a plus personne.

Inquiets ils attendirent plusieurs minutes en essayant de surveiller toute la zone autour de la station. Greog regrettait d'avoir omis de détruire toutes ces congères qui permettaient à un ou plusieurs hommes de les contourner par les côtés. Dès qu'ils découvriraient l'absence de matériel ferroviaire et leur dénuement, ils se rueraient sauvagement sur eux. Ils n'étaient que deux et Ann n'aimait pas beaucoup les armes à feu. Il pensait que jusqu'au bout elle ne tirerait pas sur un homme, même si elle savait que cet homme accourait pour la détruire.

— Ils manœuvrent, dit-elle.

La loco reculait encore et, apparemment, Kroual avait décidé de s'exécuter.

— Il y en a pour un moment certainement.

— Ils vont essayer de prolonger la manœuvre jusqu'à la nuit.

Il restait environ quatre heures de jour. La loco reculait pour engager une partie de son attelage dans les voies de garage. Puis elle repartit pour dégager les voies en face. Les hommes s'étaient juchés sur les wagons.

— Tu en comptes combien ?

— Trois.

— Je pense qu'ils sont cinq, je n'en suis pas sûr mais j'ai dû les compter sans m'en rendre compte. Où sont les deux autres ?

— Ils sont deux dans la loco ?

— Non, un seul.

Ann sortit derrière la station, essaya de surveiller les congères. Un homme pouvait très bien parcourir plusieurs kilomètres dans un grand détour et revenir vers eux. Par radio sur une fréquence inconnue ils pourraient combiner leur attaque.

— Je n'en compte toujours que trois, disait Greog. Je suis certain qu'ils nous amusent avec leur manœuvre. Ils en font trop. Tu ne vois toujours rien ?

— Non... Mais ces fichues congères... On n'aurait jamais eu assez d'explosifs pour les faire sauter toutes et dégager un grand rayon autour de la station. Si ces maudits n'avaient pas eu ce projet dans la tête... Les manchots ne vont pas revenir de si tôt avec ce tumulte.

— Je me fous des manchots, dit Greog. Si nous les liquidions tous, nous aurions un train, du matériel, de l'huile, de quoi survivre longtemps.

— Greog, s'indigna Ann. Tu y songes vraiment ?

— Ce sont des crapules.

— Non, des hommes qui survivent dans un enfer. Dans d'autres circonstances...

— Je connais le refrain, surveille ton coin. Ils doivent nous contourner... Une chance que le plastique de la verrière soit rayé par les tempêtes de glace. Il faut vraiment s'approcher pour voir quelque chose alors que nous nous bénéficions d'une bonne visibilité.

Il y avait des chocs, des coups. Les tampons des wagons se cognaient.

— Ils font rouler des bidons, fit Greog d'une voix excitée.

Ma était allongée sur sa banquette. De temps en temps elle se dressait sur un coude pour essayer de se rendre compte de ce qui se passait.

Soudain elle poussa un cri et Julius se précipita :

— Je deviens folle ou quoi ? Quelqu'un parle dans ma tête... Je veux dire que des mots précis se forment en moi...

CHAPITRE XXII

Sous le prétexte de passer une nouvelle inspection du Viaduc en construction, le Kid demanda à Lien Rag de le rejoindre à Titanpolis. Désormais des trains rapides effectuaient la liaison Hot Station-Titanpolis en un temps record : une dizaine d'heures. C'étaient des trains expérimentaux, très courts, très chers, qui fonçaient à travers la banquise sur une voie prioritaire avec seulement deux arrêts.

— Vous avez des ennuis avec le Viaduc ?

— Non, mais je préfère que vous soyez là. Nous avons augmenté la cadence. Un kilomètre de plus tous les deux jours. Nous craignons que cette rapidité nuise à la solidité des piles.

Mais Lien Rag se rendit compte que le Kid l'interrogeait surtout sur la création de sa petite

société d'exportation.

— Vous préférez rester indépendant ?

— Le marché d'huile de phoque est assez anarchique. J'essaye de me créer une place. J'ai besoin aussi d'une raison sociale pour voyager. J'irai représenter l'huile dans les autres Compagnies. Je compte emporter des échantillons sur ma goélette.

— C'est donc ça ?

— Bien sûr.

— Vous comptez toujours aller à Jésus-Christ Station ?

— C'est mon intention, en effet.

Ils roulaient sur la fameuse ligne droite longue de cent kilomètres. Le Kid lui annonça qu'il y aurait d'autres lignes droites encore plus phénoménales.

— Mille kilomètres et plus, mais pour rompre la monotonie nous essayerons de bâtir un paysage artificiel. Des architectes sont en train d'étudier la question... Si je vous demandais de ne pas aller là-bas ?

— Vous savez bien que j'aime bien Harl Mern.

— Si je vous retenais de force ?

Lien Rag sourit :

— Vous ne le ferez pas.

— Ce que cet ethnologue a trouvé... ou inventé est peut-être très dangereux pour notre avenir. Il vaudrait mieux lui laisser finir ses jours dans la Sainte-Croix.

Lien Rag regardait les rails qui se précipitaient sous leur loco-car en forme de fusée. Ils dépassaient les deux cents kilomètres heure et seules des mesures de sécurité les empêchaient d'aller plus vite. La signalisation, la maîtrise électronique n'étaient pas encore en place.

— Qui vous a dit qu'il pouvait être dangereux ?

— Disons que je suis bien renseigné... Enfin mieux que la plupart des gens.

— Je ne le laisserai pas mourir là-bas. Parmi ces fanatiques.

— Et si je refusais son entrée ?

— Vous pouvez le décider. Je peux aussi m'installer avec lui dans une autre Compagnie. Je ne veux pas faire étalage de mes capacités, mais plusieurs seraient heureuses de m'offrir un poste à responsabilités. Le procédé de congélation par capillaires m'appartient. Ne l'oubliez pas. Je peux aller devant le tribunal fédéral pour en réclamer l'exclusivité.

Le Kid ralentit progressivement la petite bombe.

— Ne vous fâchez pas... Je ne voudrais pas que le professeur Ikar, spécialiste des Roux, s' imagine qu'il va être le second de Harl Mern.

— Il n'en a jamais été question et le professeur Ikar se fait une joie de collaborer avec lui. Il était d'ailleurs allé spécialement à Kaménépolis pour le rencontrer. Il n'y a aucune espèce de jalousie entre les deux hommes. Ils sont complémentaires. Harl Mern étudie les origines et Ikar le vécu, ce qui est quand même différent.

— Nous arrivons.

On avait embauché d'autres ouvriers et organisé d'autres équipes sur le chantier. Grâce à des gabarits ultramodernes et des ponts roulants, on fabriquait les arches en un temps record, tandis que d'autres équipes s'occupaient du tablier.

— Il faudra quand même des années pour rejoindre l'inlandsis péruvien, dit le Kid, rêveur.

— La technique s'améliorera encore... Vous avez l'accord de Lady Diana ?

Le Kid ne répondit pas et s'éloigna pour discuter avec un ingénieur. Plus tard il voulut que Lien Rag visite le village des constructeurs. Les voitures-habitations étaient d'un luxe inouï.

— De toute façon, pour l’instant ils peuvent relier Titanpolis en trois, quatre heures. Ils ne se sentent pas isolés. Ce sera autre chose quand ils seront à quatre mille kilomètres, quelque part par là dans l’est.

Ils retournèrent vers la petite fusée aérodynamique.

— Quand comptez-vous partir ?

— Je l’ignore. Et je n’en parlerai à personne. Trop de gens attendent que je sorte de cette Compagnie pour me liquider, à commencer par les Tarphys.

CHAPITRE XXIII

Tous, même Julius Ker, avaient la même pensée attristée. Le cerveau de Ma Ker trop longuement privé d'oxygène commençait à donner des signes de défaillance. La brillante physicienne, pétrie de rationalisme, croyait entendre une voix qui répétait inlassablement un message dans sa tête.

Son mari lui prit la main mais dès qu'elle comprit qu'il cherchait son pouls elle la retira avec agacement :

— Je ne deviens ni folle ni sénile. Il y a quelqu'un qui est en train d'écrire des mots dans ma tête. Quelqu'un d'analphabète. « Je vois » ces mots. Comme s'ils étaient lumineux... Non. phosphorescents...

— Attention, dit Ann, j'ai l'impression qu'ils

sont en train de nous contourner. Ceux qui roulent les bidons là-bas le font avec mollesse... Hé ! qu'est-ce que c'est que cette silhouette ? J'ai cru que c'était un des chasseurs mais apparemment...

— On dirait une femme... murmura Greog.

— Une fille jeune.

Ma Ker se redressa et saisit le visage de son mari entre ses mains :

— Tu m'écoutes, toi ? Je ne radote pas. Donne-moi de quoi écrire.

— Bien... Mais tu devrais te reposer.

— Une fille... Il y a donc d'autres personnes dans le train. Nous ne pouvons pas être certains de leur nombre. Il faudrait que j'aille en reconnaissance derrière la station... Tant qu'on n'a pas l'huile minérale, il faut les empêcher de venir voir par là.

Ann sentit son cœur battre plus vite. Si Greog sortait, il prendrait des risques énormes avec ces gens-là. Des barbares, pas autre chose. Mais il avait raison : ils étaient en train de les leurrer.

— Merci, dit Ma. Il faut que j'écrive ce message tel qu'il se présente dans mon esprit.

Julius soupira imperceptiblement.

— Tu ne peux le voir mais je préfère en

conserver la trace.

Elle écrivit : *les omes von vous tué*. Puis épela chaque mot à l'intention de Julius.

— Ils se répètent interminablement. Il doit s'agir d'un message télépathique.

— Voyons, Ma, protesta Julius.

— Il y a eu des recherches sur le sujet. Tu le sais fort bien.

— Mais elles ont rarement...

Ma pivota lentement pour quitter sa couchette.

— Que fais-tu ?

— Je me lève. Je vais prendre une arme. Il n'est pas question de nous laisser massacrer par ces brutes.

— Ma, s'indigna Julius. Ils ne nous ont marqué aucune hostilité. J'admets qu'ils ont des airs inquiétants mais ils ont accepté de faire reculer leur train et se préparent à nous donner ce que nous réclamons.

La vieille dame, désormais elle avait le visage flétri et le buste creux à la suite de ses épreuves, réussit à se mettre debout :

— Il ne faut pas attendre qu'ils attaquent. L'effet de surprise jouera. Nous avons un allié

dans leur train. Quelqu'un qui n'accepte pas leur méthode expéditive... Il faut saisir l'occasion.

Pourtant, angoissée par les allées et venues de ceux qu'elle appelait les barbares, Ann eut un haut-le-cœur. La douce Ma, partisane de la non-violence, prêchait d'un coup le contraire, se dirigeait vers la table où étaient posées des armes, dont une carabine à répétition.

— Ma... Vous avez des hallucinations. Il n'y a personne qui parle dans votre tête. C'est le signe caractéristique d'une psychose obsessionnelle.

— Je suis saine d'esprit, je ne perds pas le contact avec la réalité. La seule faiblesse que je ressente est physique et non mentale. Jusque dans les pires moments mon cerveau a très bien fonctionné, vous devriez vous en souvenir.

Ann rougit. C'était grâce à Ma qu'ils avaient eu l'idée d'utiliser les colonies de bactéries contre l'amibe géante. Dans son semi-coma, elle avait réussi à les guider vers cette solution qu'ils négligeaient dans leur affolement.

Ma prit une carabine automatique d'un modèle ancien.

— C'est le chargeur, ça ? Il y a combien de balles ? Il faut m'apprendre à le remplacer et à armer. Je n'y connais rien.

Greog prit le papier qu'elle déposait sur la table, le lut avec incrédulité :

— Ma, il est possible que votre subconscient... Dans certaines expériences d'hypnose, il s'est souvent exprimé chez des sujets brillants avec des phrases enfantines.

Ma haussa les épaules, s'assit devant la table. Elle tendit la main vers la feuille et le crayon et se mit à écrire :

Y son sin... y a osi Jaël... Lo'ist es de l'otre coté.

Greog s'éloigna et regarda vers le sud. Et si un homme était en train de s'approcher de la station ?

— Lo'ist doit être un homme. Dans le train il y a aussi celui qui communique avec moi par télépathie et Jaël.

Elle sentait bien qu'elle parlait dans le vide. Les autres ne l'écoutaient pas. Elle avait quitté le plan de la raison pure pour donner des détails inadmissibles pour eux. Elle se souvenait d'avoir affronté un amphithéâtre de sommités autrefois pour expliquer le système solaire. Le même silence glacial, puis l'indifférence totale avaient accueilli ses propos. Ces gens-là avaient commencé à se regarder, à discuter comme si elle n'existait pas. Julius, Ann et Greog agissaient de même.

— J’y vais, dit Greog.

— Et s’ils sont derrière, que feras-tu ?

— Je ne sais pas.

— Il faut tirer, dit Ma. Leur loco fait tellement de bruit qu’ils ne pourront entendre les rafales.

— Mais la radio de ces hommes fonctionne, elle, fit Ann avec la même impatience dont elle aurait usé pour un enfant trop sûr de lui.

Une impatience de pédagogue. Ils la traitaient comme un gosse, comme une débile.

— Il vaudrait mieux essayer de les faire prisonniers, dit Julius.

— S’ils sont deux, vous me voyez les ramenant ? Je ne fais pas le poids en face de ces chasseurs remplis de muscles et armés jusqu’aux dents.

— Il faut essayer, insista Julius.

— Tu le condamnes à mort, dit Ma. Tu condamnes un jeune savant brillant à mort, Julius. Sans lui nous sommes cloués au sol, dans l’impossibilité de nous servir de l’aérostat. Greog doit abattre sans sommation tout ce qui se présentera.

Le jeune savant eut un petit sourire amusé par l’obstination de Ma. Il était affligé de la voir

ainsi, mais elle avait des arguments assez drôles. Le « jeune savant brillant » le réjouissait. Il endossa à nouveau sa cagoule protectrice et vérifia son pistolet mitrailleur.

— Si nous avons leur fréquence d'échange seulement... Je vais sortir par le fond, ramper vers le sas au sud. J'espère qu'il fonctionnera sans trop attirer l'attention. J'irai jusqu'à cette zone de congères, là où elles forment comme une muraille crénelée avec une sorte de minaret dans le milieu. Je resterai en contact radio avec vous autant que je le pourrai, mais les piles de ma combinaison sont presque mortes.

— Ils n'ont même pas rempli un seul bidon, constata Ann. Il leur en faut un temps pour mettre en place cette pompe à main. Je suis certaine qu'ils pourraient simplifier l'opération avec une des pompes de la citerne mue à l'électricité. Et la nuit qui approche.

Elle embrassa son compagnon mais ne se retourna pas lorsqu'il quitta le wagon. Elle ne voulait pas se laisser distraire de sa mission.

Julius s'approcha de la table et tâtonna.

— Que cherches-tu ? demanda sa femme.

— La carabine.

— Je l'ai en main... Je ne te la donnerai pas.

Tu la mettrais hors d'usage pour que je ne m'en serve pas.

— C'est de la folie, Ma. Ces hommes vont peut-être essayer de nous rouler pour l'huile minérale ou les vivres, mais ils veulent surtout continuer leur route vers le sud. Nous ne les intéressons pas.

— Ils ont peur de nous, Julius, très peur. Ils ne devaient logiquement trouver personne ici. Ils vont savoir que nous n'avons pas de loco, même pas de draisine... Oh ! et puis assez !... Vous ne voulez pas voir la férocité de ces gens-là en face. Vous les voulez à votre image. Vous n'êtes que des fous utopiques.

Julius approcha d'elle, les bras tendus :

— Je t'en prie calme-toi, reviens dans ta couchette... Tu ne devrais pas te fatiguer ainsi... Je vais te préparer du thé. Un bon thé avec ces galettes qui nous restent... Elles sont un peu dures mais en les trempant...

Ma se leva, étreignant la carabine à deux mains.

— Ann, c'est à vous de vous reposer, je prends votre place.

— Je ne suis nullement fatiguée, répliqua la jeune scientifique sèchement.

— Vous avez peur que je tire à tort et à travers ?

— Vous êtes très excitée, Ma. Je ne vous ai jamais vue ainsi et vous me faites de la peine. Je vous aime beaucoup, vous le savez...

Ma sourit d'un air las.

— Arrêtez vos boniments. Ce n'est pas le moment de me traiter avec indulgence et d'oublier qui se trouve en face de nous. Je pense que mon interlocuteur déteste ces brutes et voit en nous la bonne occasion de s'en débarrasser. Il est possible qu'il essaye naïvement de nous faire tirer les premiers, mais la férocité de ces gens doit être bien réelle, hélas !

— Votre interlocuteur..., répéta Ann avec désarroi.

— Mettez votre cagoule, Greog est peut-être en train de vous appeler.

Ma s'approcha de la fenêtre et essaya d'envoyer un message mental, du genre « Qui êtes-vous ? Prouvez-moi que vous dites vrai ? » Puis elle réalisa que ce mystérieux correspondant ne pouvait disposer que de mots simples et peu nombreux, et que ses questions pouvaient paraître indéchiffrables pour un analphabète même télépathe. Elle les simplifia puis décida de le

mortifier. « Sale menteur, sale menteur, sale menteur », ne cessa-t-elle de répéter.

— Greog a réussi à atteindre les congères en forme de muraille crénelée. Il ne voit rien pour le moment... Il passe en écoute extérieure.

Ma appuya la carabine contre sa poitrine. Elle attendait la réaction vexée de cet inconnu. Petit à petit sa logique de scientifique reprenait le dessus et son exaltation tombait. Et si Greog avait vu juste, si son subconscient balbutiait des inepties comme un bébé capricieux soudain sorti de sa somnolence ?

— Il croit entendre des crissements dans la glace mais le halètement de la machine le gêne.

Dans le wagon il parvenait plus assourdi mais ces jets de vapeur qui s'échappaient régulièrement de la loco faisaient vibrer la banquise.

— Attention, dit Ann. Il voit un homme...

Ma se crispa mais garda le regard fixé sur les autres chasseurs. Elle se contenta de porter la crosse à son épaule droite, mais garda la carabine dirigée vers le plancher.

— L'homme s'approche... Greog va lui ordonner de s'arrêter. Il est armé d'un fusil très court qui ressemble à un gros pistolet.

Malgré le halètement de la loco, ils

entendirent nettement les détonations successives, au moins cinq.

CHAPITRE XXIV

L'unique employée de sa société d'export le réclamait depuis quarante-huit heures lorsqu'il rejoignit Kaménépolis dans la nuit. Elle avait laissé un message chez Yeuse, affirmant qu'il devait venir au bureau de toute urgence.

La Seal Oil Export Company occupait un compartiment modeste, dans un ensemble chaotique de vieux wagons installés non loin de la gare de marchandises, et baptisé pompeusement « Nouveau centre des affaires ».

— J'ai eu des télex de la Sainte-Croix, de la Federal Bank et même la visite d'un de leurs agents... Ils s'étonnent de l'envoi de ces deux citernes d'huile et prétendent qu'il n'y a jamais eu de commande ferme. Ils m'ont demandé le bordereau et j'ai dû leur dire que vous aviez dû

l'emporter car je ne le trouvais nulle part...

Elle paraissait à bout de nerfs et il s'efforça de la calmer. En même temps il lui fit comprendre qu'elle avait de la chance d'avoir trouvé du travail dans une ville en ruine et que désormais il lui faudrait faire preuve de plus de sang-froid.

— L'export est toujours à la limite de la légalité et nécessite des nerfs d'acier.

Il étudia les télex :

— Vous n'avez pas donné mon nom ?

— Oh ! jamais de la vie !... Je vous ai appelé mister Osk comme vous me l'aviez recommandé. Ils contestent la facture, bien entendu.

— Qui conteste, la Federal ?

— Surtout elle, mister Osk.

Sur les télex il relevait le nom d'un vidame chargé des questions commerciales qui, en termes choisis très onctueux s'étonnait de cette livraison et plus encore de la facture. Le vidame supposait que c'était une erreur de transit et que la Seal Oil Export ferait le nécessaire pour débarrasser les quais de Jésus-Christ Station de ces citernes.

— Le représentant de la Federal a laissé son numéro d'appel à Hot Station.

Lien Rag téléphona à ce banquier en essayant

de masquer sa voix.

— Si la Sainte-Croix ne peut honorer ses commandes, je vais porter le litige devant la justice de Stanley Station.

— Mais le bordereau de commande ? Vous avez le bordereau de commande ? Son numéro ?

— Je vous en transmets la photocopie.

— Donnez-moi la date et le numéro...

— Je ne l'ai pas sur moi. Je suis loin de mon bureau... Ce que je sais c'est qu'il est signé par le vidame chargé des affaires commerciales...

— Vraiment ?... fit l'agent bancaire soudain moins sec.

— Je ne suis pas arrivé à lire son nom... La signature est griffonnée.

— Caron... En principe c'est Caron. Je suis surpris...

Lien Rag promet l'envoi d'une photocopie et raccrocha. Sans attendre il se rendit à l'imprimerie de l'ancien journal, le *Kam News*, interdit de parution après avoir collaboré avec les ennemis du Kid. Désormais il n'y avait que quelques ouvriers en coopérative. Le contremaître ne posa aucune question. Lien Rag payait d'avance pour un cent de papiers à lettres au nom de la Compagnie de la

Sainte-Croix.

— Je veux le même papier, la même typographie.

— Pour le papier, ce sera plus délicat... Il s'agit d'un papier d'origine végétale, assez rare désormais. Je peux en trouver mais ce sera plus cher...

— Rapide ?

— Vingt-quatre heures.

— Il me faut les premières feuilles ce soir. Nous sommes en train de négocier une affaire très spéciale.

— Je n'aime pas les Néos, dit le contremaître. Durant la révolte de la Guilde et l'occupation panaméricaine, ils ont essayé de gagner les bonnes grâces du nouveau pouvoir. Je vais faire le maximum.

Le soir même Lien Rag obtenait les premières feuilles et pouvait rédiger une commande complètement inventée du vidame Caron. Il la fit photocopier et expédia le double par porteur spécial à la Federal Bank de Hot Station.

Le lendemain l'agence en question appela Kaménépolis, mais la secrétaire leur dit que son patron voyageait beaucoup pour vendre son huile de phoque et qu'elle ne savait où le toucher.

Une heure plus tard Lien Rag appelait à son tour :

— Ici Osk de la S.O.E.C., vous avez la photocopie du bordereau ?

— Oui, mister Osk. Il nous est impossible d'avoir l'opinion de la Sainte-Croix sur ce document avant plusieurs jours, mais nous faisons le nécessaire... Apparemment la commande a bien été passée...

— Je dois arriver à Stanley Station ce soir, dit Lien Rag. Je peux essayer de voir la personne chargée des règlements de la Sainte-Croix ?

L'employé hésita :

— Ce serait mieux pour nous, en effet, avoua-t-il. Je vous demande un instant, le temps de me renseigner.

Pas de se renseigner mais d'avoir l'accord de son patron, pensa Lien Rag. Cent tonnes d'huile de phoque représentaient quand même une somme importante qui venait bien de quelque part, à défaut de la Sainte-Croix dont les caisses devaient être vides. Trente-cinq mille dollars, c'était quand même important.

— Oui, dit l'employé, tout pourrait s'arranger si vous acceptiez le règlement en calories.

— Vous le feriez sur place à Hot Station ? fit

Lien Rag soudain passionné.

— C'est-à-dire que le transfert serait plus facile... À Stanley vous rencontrerez un certain Rems qui pourra authentifier le bordereau et donner suite.

— Est-ce toujours ainsi avec la Sainte-Croix ? Dans ce cas je préférerais éviter toute transaction avec eux, et éventuellement prévenir mes rivaux de ces difficultés que je rencontre.

— En général nous payons rubis sur l'ongle, mister Osk, fit le banquier très affligé de cette réaction. Et au besoin la Banque de la Compagnie nous apporte sa caution.

— Vous voulez dire que la Compagnie de la Banquise sert d'aval à la Sainte-Croix.

— En quelque sorte oui, monsieur. La Banquise doit avoir des créances importantes sur la Sainte-Croix et veut éviter qu'elle ne soit mise en faillite.

— Merci, dit Lien Rag d'une voix aussi ferme que possible. Je vais agir comme vous me le conseillez.

Il raccrocha et essuya son visage couvert de transpiration.

— Vous n'êtes pas bien, mister Osk ? demanda la secrétaire très inquiète.

— Non, juste un peu de fatigue... Ne vous inquiétez pas...

— Il y aura d'autres affaires aussi difficiles à régler, mister Osk ?

— Non... Pas pour l'instant.

Il quitta le « quartier » des affaires et pénétra dans un petit bar qui venait d'ouvrir depuis deux jours. Timidement la vie commerciale reprenait. On signalait un grand assouplissement dans les mesures draconiennes concernant la ville. Des personnes non actives avaient pu quitter leurs maisons mobiles en ruine pour le nord de la Concession. Le ravitaillement était meilleur, et des emplois se créaient chaque jour.

Lien avala un verre d'alcool chaud avant de réfléchir à ce qu'il venait de découvrir. La banque officielle de la Compagnie soutenait les finances de la Sainte-Croix. Et certainement avec le plein accord du Kid. L'établissement financier ne pouvait agir à son insu. Le Kid aidait les Néo-Catholiques à créer un diocèse apostolique chargé de répandre la doctrine dans cette partie du monde.

Et c'était le même Kid qui le poussait plus ou moins à courir au secours de Harl Mern, détenu pour délit d'opinion dans la même Compagnie

apostolique.

Il n'osait quand même pas aller jusqu'à soupçonner le P.D.G. de la présente Compagnie de vouloir se débarrasser de lui, ou de l'avoir vendu pour un prix élevé. Pas pour des dollars, mais en échange de quelque chose d'assez important pour le Gnome qui dirigeait cette concession.

CHAPITRE XXV

Ann ne put rester indifférente et se dirigea vers la sortie arrière du wagon.

— Je vous en prie, dit Julius qui entendit ses pas précipités. Ne commettez pas d'imprudences.

— Laisse, dit sa femme. Je surveille les autres. Si Greog a besoin d'aide, elle doit y aller.

— Ma ! s'exclama-t-il, tu n'es plus la même.

— Julius, quand il a fallu gagner du temps pour que notre dirigeable puisse être complètement gonflé et équipé, nous avons décidé d'agir avec une certaine rudesse. Nous avons saboté les machines de ces prospecteurs qui construisaient une voie ferrée en direction de notre rookerie. Nous avons ensuite dû nous débarrasser de cet éclaireur qu'ils nous avaient envoyé.

— Nous ne pouvons agir autrement... Ici c'est différent. Ces chasseurs vont certainement nous donner...

Ma décida de mettre sa cagoule pour avoir une écoute radio et le lui dit :

— Je ne peux plus t'entendre. Il faut que je sache ce qui arrive aux Suba. Mais toi reste attentif.

— Cette locomotive couvre les bruits qui viennent du nord, fit-il furieux.

Ma n'eut que des parasites. Greog ne parlait plus. Si jamais il avait été abattu et qu'Ann... Elle resterait seule avec son compagnon aveugle. Jamais elle ne pourrait liquider tous ces hommes alors qu'elle ne savait pas tirer.

— Greog, tu es derrière cette congère...

Ann appelait son mari depuis le sas de la station.

— Greog, réponds-moi...

— Je... Les piles sont faibles... Tout va bien... Problème d'étanchéité. Une balle a déchiré la manche gauche...

— Tu es blessé ?

— Non... J'ai tué cet homme... Il a tiré le premier. Ann, il a tiré avec un engin terrifiant qui

envoi comme des missiles miniatures. Autour de moi la glace explosait littéralement.

— Tu peux revenir ?

— Je pense qu'il était seul... Ou alors l'autre le couvrait. Il faut que je prenne cette arme... Et son matériel.

— N'insiste pas et reviens ici ! hurla Ann.

Ma plissait ses yeux. Là-bas les trois hommes toujours visibles paraissaient bizarres. Ils travaillaient au ralenti et parfois s'arrêtaient brusquement.

Elle comprit qu'ils discutaient âprement. L'homme abattu par Greog ne donnait plus d'indications radio.

— Julius, essaye d'aller les aider.

— Bien, Ma, mais...

— Fais ce que je te dis.

Sur le haut de la citerne la silhouette de la jeune fille n'était presque plus visible. Elle avait pu passer de l'autre côté et se tenir sur la petite échelle d'accès aux vannes.

— À tout à l'heure, Ma.

— Va jusqu'au sas seulement. Pas plus loin.

Et puis soudain les mots s'inscrivirent dans sa tête en lettres lumineuses : « Sui pas menteur

lo'ist derier vou... Y von attaqué. »

Elle avala difficilement un peu sa salive et respira profondément. Dès qu'elle les verrait approcher elle ouvrirait la fenêtre, tirerait à travers la verrière en plastique en espérant que les balles ne seraient pas trop déviées. Elle ne pensait pas faire mouche. Ils sauteraient d'une congère à l'autre, la mitrailleraient sans arrêt si bien qu'elle ne pourrait pas les avoir tous sous les yeux.

« Jaël a un fusi. »

Qui était vraiment Jaël ? La jeune fille ? Il avait dit que cinq hommes se trouvaient dans le train, plus Jaël. Il n'avait pas parlé de lui, ce qui caractérisait un individu à l'intellect très peu développé, qui ne jugeait pas nécessaire de se compter parmi les autres puisqu'il citait précisément les autres.

— Ma, vous nous écoutez ?

Elle sursauta et mit un temps à s'installer en position émettrice :

— Oui, Ann.

— Je vais tirer pour couvrir la sortie de Greog. Il veut à tout prix prendre l'arme de cet inconnu.

— Je suppose que rien ne le fera renoncer.

— Non... Je vais tirer et les autres risquent

d'en tirer des conséquences.

— Bien entendu, dit Ma. Je veille au grain. Julius attend près du sas en cas de besoin.

— Qu'il le tienne ouvert.

— J'ai bien entendu, dit Julius. Mes piles sont très bien chargées et ne donnent aucun signe de faiblesse.

— Attention !

Le pistolet mitrailleur réussit à crépiter au moment où le halètement de la loco s'estompait. Il y avait souvent des chutes de pression. Les trois hommes entendirent parfaitement la rafale et en deux secondes disparurent derrière les congères. Ma n'eut même pas le temps d'ouvrir sa fenêtre qu'ils avaient déjà progressé de cent mètres et qu'ils tiraient dans sa direction. Ils devaient apercevoir sa silhouette à travers le plastique rayé de la verrière.

Ma se baissa, prit un sac de couchage roulé et le plaça derrière la fenêtre, de façon à créer l'illusion de sa présence. Elle sortit du wagon et rampa sur le sol vers le sas de la porte nord. Elle se cognait aux rails, se demandait si elle aurait le courage d'aller plus loin. Elle n'avait plus aucune force.

La pensée que ces barbares se ruaient vers

elle la galvanisa et elle dressa la tête pour viser, découvrit un spectacle étonnant. Sur le haut de la citerne la jeune fille, du moins Ann et elle pensaient qu'il s'agissait d'une jeune fille, tenait un gros pistolet à deux mains et tirait coup après coup vers les congères.

Était-ce la télépathe ? Ou bien y avait-il un sixième individu dans le train ? Ma fracassa une vitre en plastique avec la crosse de la carabine, et le fit juste à temps pour tirer vers un homme qui contournait la grosse congère à droite, fuyant les balles de la jeune fille juchée sur la citerne.

Ma vida la moitié de son chargeur sur lui en fermant les yeux, les ouvrit et ne vit d'abord rien.

— Ma, revenez, nous sommes dans le wagon. Ma. Il y a Greog et Julius.

Elle finissait par voir l'homme allongé sur le ventre mais dans un creux de la banquise.

— Ma, vous entendez ? Ne restez pas ainsi exposée.

Elle haussa les épaules. Comment revenir maintenant alors que les deux ou trois autres risquaient de se ruer à l'attaque, rendus complètement fous furieux ? Ils avaient liquidé deux des leurs. Le chef, Kroual, devait juger ce désastre avec une rage folle.

— Ma, s'il vous plaît. Julius est aux cent coups et veut aller vous rejoindre.

— Je me replie.

Sur la citerne plus de silhouette mince. Avaient-ils pu la descendre sans qu'elle s'en rende compte, ou bien la fille rusée changeait-elle de position ?

Elle commença de reculer entre les rails qui conduisaient au wagon d'habitation.

— Guidez-moi, je dois garder les yeux sur ce qui se passe au-dehors.

— Continuez ainsi. Doucement... Vous savez, Greog a failli être blessé. Il n'y avait qu'un seul homme derrière.

— Alors où est le quatrième ?

— On ne sait pas.

Ma se rappela que la loco avait eu une baisse de pression tout à l'heure. N'était-ce pas toujours le signe qu'un train s'apprêtait à rouler, que l'on envoyait la vapeur dans les pistons...

— Attention, dit-elle, ils peuvent reculer, prendre l'aiguillage qui conduit ici et foncer avec tout le convoi pour nous écraser.

— Ma, dit Ann, nous vous devons des excuses... L'homme abattu se nommait Lowitz...

C'était le lo'ist de votre mystérieux correspondant... Nous sommes tous bouleversés.

CHAPITRE XXVI

Cette fois Kantus parut très heureux de voir le glaciologue, et il se précipita vers lui avec un sourire béat, trébucha et faillit s'étaler de tout son long, dérangeant dans leur travail les chercheurs déjà installés dans la bibliothèque.

— J'ai votre plan, j'ai aussi celui du train-monastère.

— Rems le vidame, vous connaissez ?

— C'est le grand comptable de la Compagnie... C'est lui qui m'a versé de l'argent quand j'ai quitté...

— D'où vient-il ?

— Mais je l'ignore. Vous ne voulez pas voir mes plans ?

— Tout à l'heure.

Le professeur Lerys l'attendait dans son laboratoire en compagnie de trois étudiants. Une masse sanglante se trouvait sous une cloche de verre alimentée par divers tuyaux. Lien Rag crut que c'était un cœur de cétacé mais le professeur le détrompa :

— Le filtre à hélium... Nous cherchons bien quel nom lui donner.

Lien Rag fixa la masse assez répugnante.

— C'est sur une baleine que vous l'avez prélevé ?

— Justement non. Un petit baleineau de quelques semaines tué par erreur. Nous ne prenons jamais de petits pour nos expériences... Le hasard seul a voulu que les Harponneurs trouvent son cadavre. Il a été tué par un épaulard... Ce filtre doit pouvoir fabriquer des quantités énormes d'hélium. Peut-être aussi de l'oxygène pour les longs séjours sous-marins. Venez voir ça.

Dans une cuve transparente de plusieurs mètres cubes étaient empilées des membranes que Lien Rag avait déjà vues au dépeçoir. C'étaient des vessies d'air vidées, retrouvées dans le corps des baleines.

— Impressionnant ! Ce jeune baleineau avait

tout ça dans le corps.

— Une mutation aussi rapide ?

— Dans le fond, nous ne savons pas grand-chose. L'Institut est de fondation récente et ses travaux ont été perturbés par la guerre. Nous n'avons travaillé que sur quelques animaux. Il y a trois cents ans que les baleines essayent de s'adapter. Mais c'est comme si, le processus de l'évolution engagé, rien ne mettait un frein à ce bouleversement biologique.

— Les vessies seraient plus importantes chez le bébé baleine pour ne conserver à l'âge adulte qu'un volume réduit. Juste de quoi ramper sur la glace.

— Jusqu'ici d'après les récits, les films, une baleine ne peut ramper que sur quelques centaines de mètres, trois, quatre kilomètres pour les plus agiles. Si ce baleineau avait survécu il aurait, lui, pu devenir vraiment terrestre, oublier complètement la mer.

— Mais de quoi se serait-il nourri ?

— Ça c'est autre chose. Il lui aurait fallu adapter son organisme, sa bouche, son estomac... À la limite, il aurait même pu s'élever dans les airs.

Lien Rag sursauta :

— Allons donc !

— Simple hypothèse un peu folle, dit Lerys. Mais tout de même...

— Cette évolution vous paraît naturelle ?

Lerys le regarda en faisant un quart de tour si violent qu'il bouscula un de ses étudiants.

— Que voulez-vous dire, naturelle ? Le biotope agit bien entendu sur l'évolution des animaux.

— Il n'y a aucune intervention autre ?

Lerys essuya ses lunettes, se pencha pour murmurer :

— Humaine ?

— En quelque sorte.

— Pourquoi dites-vous ça ?

Visiblement il ignorait tout des Hommes-Jonas qui vivaient en symbiose dans le corps d'énormes baleines. Les plus grosses de la planète, celles qui ne venaient jamais aussi près des installations humaines et vivaient en pleine banquise, fréquentant les lacs et les chenaux de celle-ci, faisant de longues traversées océaniques grâce aux poches d'air emmagasinées sous la glace.

— Simple hypothèse un peu folle, dit Lien Rag.

— Hum, vous passez pour connaître plus de secrets que le commun des mortels. On dit que vous auriez l'audace de quitter la voie ferrée pour des déplacements rapides et sacrilèges... Peut-être possédez-vous un appareil sous-marin et avez-vous fait des rencontres...

Il murmurait en l'entraînant loin des étudiants que le dixième de ces paroles aurait scandalisés profondément.

— On me prête trop d'aventures, dit Lien Rag. Mais peut-être qu'une hormone a pu agir sur ce filtre à hélium pour une plus grosse production...

— Pensez-vous que les Rénovateurs...

— Non. Eux en sont encore aux dirigeables patauds et compliqués.

Il regarda autour de lui et changea de conversation :

— Professeur Lerys... Je crois que le Kid complotte contre moi. Il essaie de m'envoyer vers cette Compagnie de la Sainte-Croix en espérant que je n'en reviendrai pas. Je pense qu'il a dû m'échanger secrètement contre je ne sais quoi.

— Lien Rag, devenez-vous complètement fou ?

— J'ai découvert qu'il soutenait financièrement cette Compagnie. Du moment qu'il

dépense pour les Néos, il sait ce qui se trame chez eux. Pourquoi cette machination ? L'autre jour il avait l'air de vouloir faire marche arrière, me disait que Harl Mern ne pouvait qu'attirer des ennuis.

— Vous me perturbez, dit Lerys. Je suis déjà très perplexe au sujet de ce baleineau mutant, et vous me déclarez que le Kid est un nouveau Machiavel ?

— Qui est Machiavel ?

— Un cynique de jadis... Ce n'est pas le moment d'en parler. Vous êtes sûr de vos preuves ?

Lien Rag lui rapporta, dans un résumé rapide, comment il avait agi pour connaître certains faits secrets. Le professeur dut aller s'appuyer contre une paillasse vitrée.

— Le chemin de la démocratie doit-il en passer par certaines compromissions ?

Il ferma les yeux un instant puis hocha la tête :

— Les Néos n'ont jamais été persécutés dans cette Concession. Même ceux qui se sont compromis durant la guerre avec nos ennemis successifs... Je m'en suis toujours étonné mais sans essayer d'approfondir la chose... Mais qu'allez-vous décider ?

— Je vais essayer de délivrer Harl Mern. Ma goélette sera bientôt terminée... S'il devait m'arriver quelque chose, vous saurez pourquoi.

— Je n'aurais pas dû vous écouter. Mes recherches scientifiques me dévorent les trois quarts de ma vie et l'obsession d'être dirigé par un être équivoque va désormais gâcher le quart restant. Je vous en voudrai.

Lien Rag souriait :

— Si je disparaissais, vous serez débarrassé d'un poids encombrant.

— Vous savez bien que je réagirai, que je chercherai à savoir.

Il y eut un silence.

— Vous avez pris vos précautions ?

— Jdrien reste avec Yeuse.

— Et vos secrets ? Tout ce que vous avez vu et découvert, que ce soit ici ou dans les autres Compagnies ? L'origine des Roux, tout ce que les Compagnies ont effacé de nos mémoires en trois siècles ? Tout cela sera perdu si jamais vous ne reveniez plus !

— Non. De toute manière, un jour, les hommes sauront... Tout finit par transpirer.

Lerys le raccompagna jusqu'à la porte du

laboratoire.

— Vous savez qu'on surveille étroitement la moyenne des températures ? La Compagnie a envoyé des équipes un peu partout pour la mise en place de releveurs électroniques sophistiqués. La moindre variation insolite sera aussitôt signalée. La mutation ne concerne pas seulement les baleines... Nous nous dirigeons vers un autre âge... Celui de la vapeur d'eau et de la boue.

Kantus l'attendait à côté avec des rouleaux de papier fort sous le bras. Les plans de J.-C. Station et du train-monastère.

CHAPITRE XXVII

— Deux sur cinq n'est-ce pas, haleta Ma Ker en rentrant à reculons dans le wagon. Deux sur cinq. Un tué par Greog et l'autre par moi. Il est possible que cette fille en ait tué un de son côté. Pourvu qu'ils ne lancent pas leur sacré loco droit sur nous dans une crise de démence.

— Ma, fit Ann. Vous avez entendu ? Cet homme se nommait Lowitz, c'est écrit sur la crosse de son fusil lance-missiles et il avait un passeport à ce nom. Vous êtes réellement télépathe, Ma.

— Pas moi... Je suis un médium... Pas autre chose qu'un médium. Il y a dans ce train un être qui est capable de communiquer avec les autres. J'étais la plus disponible dans ma couchette, encore dolente, pas encore sensibilisée à vos

problèmes... Sa pensée m'a découverte et s'est installée. Ça doit être un crétin pour écrire ainsi... Et il n'emploie que des mots très simples... Vous pouvez me donner à boire ?

Julius apporta une tasse de thé froid.

— Ils préparent quelque chose... Ils vont essayer de nous capturer... Ou de nous écraser avec leur énorme machine. Surveillez-la bien.

— Ma, vous devriez vous reposer, oublier cette tension, dit Greog.

Elle se rebella, mais il ajouta, persuasif :

— Il faut que l'autre vous communique ses messages. Nous avons besoin de savoir où ils en sont.

— Si vous croyez que j'ai envie de m'allonger et d'oublier dans quel foutoir nous sommes... Je veux bien essayer...

Elle se laissa tomber sur sa couchette, ferma les yeux. Mais elle avait gardé la carabine et ses doigts se crispaient sur la crosse. Elle comprit que tant qu'elle serait aussi peu disponible l'autre ne pourrait pas imprimer ses messages dans son esprit. Elle essaya de se relaxer au maximum.

— Je crois qu'ils sont en train de monter la pression de la vapeur. Ma pourrait bien avoir raison. Il leur suffit de manœuvrer l'aiguillage

pour nous foncer dessus.

— Ils ignorent dans quel état se trouvent les rails. La loco peut aussi bien y rester.

— Alerte ! dit Ann ; il y a des jets de vapeur.

La machine en projetait de chaque côté et ils se transformaient vite en glaçons.

— Mais ils reculent.

— On dirait, en effet.

— Ils battraient en retraite ?

— Deux disparus... Ils vont retourner à Tusk Station pour enrôler des gens de sac et de corde. Le chef de station peut nous envoyer sa police pour occupation illégale...

Ma essayait de ne pas écouter mais c'était plus fort qu'elle. Finalement elle s'assit sur sa couchette :

— C'est stupide. Tout à l'heure vous me teniez à l'écart comme une pestiférée, et maintenant vous voulez que je joue les inutilités à attendre un message de ce crétin qui ne sait même pas écrire correctement...

Elle poussa un cri et porta la main à sa tête :

— Oh ! le sale type ! J'ai eu l'impression que mon crâne allait éclater...

Puis elle sourit :

— Il dit que le crétin c'est pas celui qu'on pense. C'est drôlement écrit... Kroual essaye de faire enfoncer la porte de leur refuge... Je suppose qu'il a voulu écrire refuge... On pourrait lire n'importe quoi... Le train manœuvre... Ça on le voit de nous-mêmes... Il va placer les wagons plats devant et les tamponner...

— Vous ne comprenez pas, dit Greog soudain fébrile. Il va nous envoyer un wagon chargé de cinquante à quatre-vingts tonnes de rails... Pas fou. Il ne sacrifierait pas la machine. Ce sera atroce. Le wagon va nous percuter à grande vitesse, les rails voler dans les airs et retomber sur nous... Ils ne retrouveront que de la bouillie. Il faut s'en aller.

— S'en aller, dit Julius, mais où ?

— Sur la banquise.

Ma se dressa :

— Oui, mais vers le nord.

— Tu es folle, il faut filer au sud.

— Vers le nord. Ne pas attendre. Juste comme ils tamponneront le wagon nous attaquerons.

Julius prit sa tête à deux mains et la berça avec accablement :

— Vous l'entendez ? Nous attaquerons. Deux

femmes et un aveugle. À la traîne du seul homme valide qui a déjà beaucoup fait pour le groupe. Nous attaquerons. Ma, je t'en prie, tu en fais trop.

— Vers le sud c'est la mort en moins d'une journée, vous le savez bien. Vers le nord, c'est la balle tout de suite en plein front ou un train confortable, bourré de marchandises et d'huile. Je suis sûr que notre ami...

— Attendez, murmura Ann. Je crois qu'il s'adresse à moi.

— Vraiment, fit Ma, vexée... Il est quand même susceptible. Parce que je l'ai traité de crétin...

Ann fermait les yeux.

— Ils sont dans un wagon de marchandises, dans la cabine du chef de train. Les autres ont cloué la porte et ils ne peuvent plus sortir. Jaël a toujours son arme. Si j'ai bien compris ces mots écrits d'une drôle de façon.

— Équipez-vous, dit Ma. Regardez leur manœuvre. Ils vont amener un wagon plat chargé de rails sur la voie qui pénètre dans la verrière par le sas et vient droit sur le wagon. Nous devons nous séparer en deux groupes. À l'est et à l'ouest et dès que nous entendrons le tamponnement nous filerons vers les monticules de congères. Quand le

wagon aura tout fichu en l'air ils vont venir aux nouvelles.

— Pas tous, fit remarquer Julius.

— Non, pas tous, mais deux au moins.

— Ou un seul.

Agacée, sa femme lui tira la langue.

— Tu as fini de me contrarier ? J'ai été malade, moi !

Ils sourirent tous.

— On attaque la cabine de la loco où seront les autres, ou l'autre selon que vous optez pour la thèse Julius ou la thèse Ma.

— On les fait prisonniers ?

— Non, dit Ma. On les liquide. Et de là-haut on surveille les deux autres. Ou l'autre. On fait reculer la machine. Affolés par l'idée de rester en pleine banquise sans rien pour survivre, ils reviendront en courant. On les descendra également.

— On peut les faire prisonniers, dit Julius.

— Et tu les garderas ? Tu te vois en geôlier pour plusieurs semaines ?

— On y va tout de suite, décida Ann. Ils ont déjà mis le wagon sur les rails.

CHAPITRE XXVIII

Yeuse observait Lien Rag depuis quelques minutes. Il faisait mine de s'intéresser au plan de Jésus-Christ Station, mais visiblement son esprit errait ailleurs, bien loin de ce compartiment-salon.

— Tu penses à Harl Mern ?

— Oui, bien sûr.

— Il ment, dit Jdrien. Il pense que le Kid est mauvais et qu'il lui a tendu un piège.

Lien Rag réprima un réflexe d'agacement puis sourit :

— Bien vu.

— Il peut être le créancier de la Sainte-Croix sans participer de près ou de loin à leurs projets...

— Il pense qu'il va disparaître, dit Jdrien, et

que peut-être il ne reviendra plus.

Il y eut un silence pénible de quelques secondes.

— J'essaye de me faire plaindre, dit Lien Rag. Comme c'est dans quelque temps que le départ aura lieu...

— Tu veux qu'elle te câline toute la nuit, dit Jdrien.

Son fils découpait des images sur un livre et les collait sur un cahier. Il avait déclaré que c'était assez stupide mais que le professeur demandait que les élèves fassent ainsi.

Yeuse rougit parce que l'enfant éveillait en elle des images trop précises, trop intimes.

— Tu iras chercher mon frère ?

— Encore ? Je t'ai déjà dit que c'est une escroquerie... Je n'ai pas d'autre fils que toi.

Jdrien haussa ses épaules. Il devenait très robuste et dépassait ceux de son âge en taille et en carrure. Chez les Roux, il aurait déjà été initié à la vie des adultes et pas seulement aux plaisirs sexuels, mais aussi aux mille façons de survivre dans une nature ingrate et uniforme.

— Il est ton fils, dit Jdrien, comme il est mon demi-frère, et si tu ne fais rien pour lui, il sera

pour toi dans quelques années une cause d'ennuis. Pas seulement pour toi, fit-il avec un soupir, mais aussi pour moi.

— Vous entendez en ce moment notre prophète maison, Jdrien Rag, dans sa prestation quotidienne, ironisa Lien.

L'enfant lui jeta un regard ulcéré :

— Tu ne me crois pas ?

— Oh ! si, car je n'ai pas envie que tu me gratifies d'une migraine insupportable ou que tu fasses monter les battements de mon cœur ou ma tension artérielle. Je sais de quoi tu es capable.

— Il n'utilise que rarement ces moyens de défense, fit Yeuse irritée. Tu exagères toujours.

— Un père normal doit donner à son fils le désir de le tuer. C'est ainsi qu'on résout le complexe d'Œdipe...

— Je sais qu'un jour il viendra nous demander des comptes, déclara gravement Jdrien. Tu n'aurais pas dû l'abandonner dans ce pays de barbares. Il risque de devenir un homme impitoyable.

Lien Rag regarda Yeuse. Elle était pâle et ne lisait plus le scénario qu'on lui avait soumis.

— On pourrait essayer, dit-elle.

— Non. C'est inutile. Cette Sunny est trop fière, trop matriarcale pour nous donner des éclaircissements. Elle peut dire que cet enfant est de moi pour se donner un peu de célébrité.

— Et si Lady Diana l'apprenait ? demanda Jdrien.

— Elle ne pourra pas faire pression sur moi si je rejette la paternité du gosse. Vous n'avez pas d'autre sujet de conversation, ce soir ? Je vais vous quitter pour la plus difficile entreprise de ma vie et vous ne songez qu'à monter un procès contre moi.

— Lien, les dates correspondent avec ton passage dans le Clan des Ferrailleurs en compagnie du religieux, le frère Pierre. Tu ne peux quand même le nier.

Lien Rag se leva et quitta le compartiment-salon et le wagon. Il régnait une bonne température sous la structure gonflable qui formait coupole au-dessus de ce quartier. Les pompes à chaleur utilisant l'eau venue de Titanpolis fonctionnaient à nouveau. On allait édifier une série de coupoles ogivales qui donneraient à la nouvelle station un air de cathédrale ancienne. C'était la commission architecturale de la Compagnie qui en avait pris la décision, et le Kid avait donné son accord. Peut-

être pensait-il naïvement que cette architecture semi-sacrée donnerait aux habitants une moralité nouvelle. À moins qu'il ne veuille faire plaisir à ses amis les Néos.

On donnait toujours la pièce de R. au théâtre, et il décida d'aller prendre un verre dans le bar de l'établissement. Il venait de commander une vodka colorée lorsque R. le rejoignit. La prospérité lui remplissait le visage et ses yeux tombaient moins sur les côtés.

— Heureux de vous revoir... J'ai l'impression que vous me prenez pour un tricheur. Vous doutez que j'ai un jour consulté des documents inédits sur nos origines ?

— Je suis sceptique par nature et par système, dit Lien Rag, ne vous souciez pas de mon opinion.

— Je crois que je vais faire une analyse pour qu'on enregistre ce que je recèle dans ma mémoire profonde. Tant que je ne l'aurai pas fait, je ne me sentirai pas en paix avec moi-même.

Lien Rag sourit :

— Ça peut durer des années.

— Je sais.

— Au début, peut-être pendant deux, trois ans, vous ne ferez pas de révélations extraordinaires.

— Je m'attends à ces difficultés, fit R. nerveux.

— Vous n'avez rien à prouver, dit Lien Rag avec la volonté de le convaincre. Vous écrivez ce que vous voulez, votre pièce marche et on va rééditer vos romans. Ici il n'y a pas de censure.

Il détestait que ce bonhomme estime qu'il lui devait des comptes.

— Ça ne me suffit pas. Je rêve de créer un musée sur la vie au moment de la Grande Panique... Limité à la vie de la famille de ma pièce, bien sûr, à Nice, sur les bords de la mer. Je pense qu'à partir de ce musée on pourrait faire bouger les choses, provoquer l'afflux de documents... Je suis certain que des gens conservent chez eux des trésors inestimables sur ce qui s'est réellement passé à cette époque.

Lien Rag hocha la tête, vida son verre. Il n'avait pas envie de discuter avec R.

— On se reverra ?

— Je pars pour certainement longtemps, dit Lien Rag. Je ne sais même pas si je reviendrai.

R. en resta suffoqué, debout à côté du bar, tandis que Lien regagnait le quai.

CHAPITRE XXIX

La machine arriva très vite sur le wagon. Si vite que les Rénovateurs du Soleil pensèrent que la plate-forme, sous le choc, allait dérailler. Julius lui-même, alerté par le grondement de la loco, le craignit également.

— Il va trop vite.

— C'est des fous, dit sa femme.

Mais au dernier moment le chauffeur freina et la loco vint buter sur le wagon avec une sorte de grâce inattendue. Mais la secousse fut rude et malgré son chargement de plusieurs dizaines de tonnes, la plateforme se souleva sur les roues arrière, les rails transportés glissèrent et s'entrechoquèrent. L'espace de quelques secondes. Puis le wagon commença de rouler, de plus en plus vite.

— Viens, dit Ma en tirant son mari par la main.

Le wagon devait monopoliser tous les regards et ils se rapprochèrent de la machine immobilisée. Celle-ci grondait, remplie d'une vapeur furieuse qui sourdait par tous les joints défectueux.

Le wagon tituba sur l'aiguillage puis parut se freiner sur les rails rouillés conduisant à la station. Et d'un seul coup il la pénétra comme un obus. La verrière ne vola pas en éclats mais implosa vers l'intérieur. Ma vit les vitres, les supports, toute la vieille armature se replier vers le centre. Le wagon poursuivait sa route désastreuse, faisait gicler la glace qui recouvrait la voie, percutait le wagon où ils auraient dû se trouver. Il se coucha de tout son long et la plate-forme l'ouvrit en deux. La partie gauche se souleva dans l'air et retomba sur la face la plus étroite. Les meubles et les quelques objets qui s'y trouvaient jaillirent du haut et s'accrochèrent aux rails qui venaient de faire éclater les élingues d'amarrage. Ma assista à une sorte de feux d'artifice. Les rails, comme des lanières géantes fouettaient l'air, se tordaient dans tous les sens, rebondissaient plusieurs fois avant d'écraser totalement les restes déjà laminés de leur refuge.

— C'est impressionnant, dit-elle à Julius.

Sans attendre la fin du carnage, deux hommes se laissaient glisser de la loco environnée de fumées et de glaces, se mettaient à courir en agitant leurs armes. Ma les regarda s'éloigner.

— Reste là.

— Ma, je t'en prie.

— Je ne risque rien.

— Si tu peux, épargne-les.

— Il n'en reste qu'un, certainement Kroual le chef, dit-elle.

Mais Ann et Greog avaient déjà bondi et quand elle approcha de la cabine la porte de celle-ci s'ouvrit violemment et une masse vêtue de fourrures en tomba lourdement. La cabine se trouvait à trois mètres des rails.

Kroual avait reçu des balles dans le visage et le cou, se trouvait décapité en partie. Elle leva la tête et vit le fin visage d'Ann derrière la visière de la cagoule :

— Attention aux deux autres, ma chérie.

Mais les deux autres, ivres de sang, ne se retournaient pas pour regarder vers leur chef. Ils ne songeaient qu'aux survivants qu'ils trouveraient peut-être et sur lesquels ils pourraient enfin

concrétiser leur haine.

Julius, soutenu par sa femme, put accéder à la cabine tiède. Sa combinaison avait des défaillances et il claquait des dents. Ivres de victoire et de bonheur, ils se retrouvaient tous les quatre, sains et saufs, dominant la scène d'un merveilleux point d'observation. Sous leurs pieds, tout autour d'eux, le monstre de métal palpait d'impatience et Greog ne put résister.

Il inversa la vapeur et tira sur la soupape du sifflet.

Le hurlement de ce dernier déchira l'air, fit tomber des stalagmites de la machine et suspendit la course des deux prédateurs, là-bas vers la station complètement détruite. Ils s'immobilisèrent net, pivotèrent. Et ce qu'ils découvrirent leur fit dresser les cheveux sous la cagoule.

Leur train, leur monde de chaleur, de nourriture, de sécurité s'éloignait lentement. Tout d'abord ils crurent que Kroual, pris de folie, les abandonnait. Puis ils aperçurent la masse de fourrure grise sur le côté, laissant une trace sanglante sur les congères, reconnurent cette silhouette.

Sans réfléchir, ils reprirent leur course mais

dans l'autre sens.

— Cette putain de Jaël, dit l'un d'eux.

— C'est certain. Elle ne sait pas manœuvrer une loco. On a des chances.

Mais le train prenait un peu de vitesse, très peu, juste pour leur laisser l'illusion qu'avec un petit effort supplémentaire ils pourraient le rattraper.

— Maintenant, dit Ma qui quitta la cabine pour la plate-forme arrière qui débordait sur les côtés, munie de garde-fous cuivrés.

Sans remords, sans même la moindre pensée, elle épaula et tira son homme. De son côté, Greog en faisait tout autant. Lui n'eut besoin que d'une seule balle alors qu'elle dépensa tout son chargeur.

— Que faites-vous, hurla Julius, il ne vous suffit pas d'avoir réussi au-delà de toute espérance.

— On ne pouvait les laisser vivre, rôder autour de ce train et mettre notre sécurité en péril, dit Ann.

Son mari rentra et coupa la vapeur. Le train ralentit peu à peu et s'immobilisa à un kilomètre de la station complètement ruinée. De loin c'était une construction bizarre sur la banquise, comme un gros astérisque.

— Nous allons attendre un peu, dit Ma. On ne sait jamais. Il ne s'agit pas de risquer nos vies alors que tout s'est parfaitement déroulé jusqu'à présent.

La loco était reliée au reste du train par un soufflet translucide. On longeait le tender sur la droite en se dirigeant vers la queue du train, puis on atteignait le premier wagon d'habitation. Il y en avait deux à la suite. Venaient les wagons de marchandises, les citernes et le fourgon. Les plates-formes, sauf celle qui avait pulvérisé la station, attendaient là-bas sur une voie de garage.

— Il faudra quand même retrouver notre cher interlocuteur, dit Ann. Vous croyez que c'est un homme ?

— Oui, répondit Ma souriante, et peut-être même un très joli garçon. Quand il aura appris à écrire, il sera tout à fait présentable pour le prochain bal annuel de l'université.

Tous éclatèrent de rire.

— Il serait bon de trouver quelque chose à manger, suggéra Julius. Sinon je vais m'évanouir.

CHAPITRE XXX

L'ingénieur Olgarev avait certes prospéré depuis ses modestes débuts dans l'industrie du silicium. Venu l'un des premiers à Titanpolis, toujours fidèle au Kid, il était désormais l'empereur d'un groupe énorme aux fabrications diversifiées, mais toutes à base du silicium trouvé dans la région de l'énorme volcan. Olgarev était grand, gros, florissant, mais il avait toujours cet accent sibérien qui rendait son anglais incompréhensible. Il n'avait jamais eu le temps d'améliorer ses connaissances linguistiques. Il travaillait dur depuis des années et le Kid le citait en exemple.

Lorsque Lien Rag apprit que le chantier qui construisait sa goélette du rail ne pouvait plus s'approvisionner en fibres de verre, il se rendit

chez l'ingénieur. Les bureaux de la Société du Silicium occupaient à eux seuls une coupole de la ville cristalline. La résidence d'Olgarev se trouvait en face, opulente. Une imitation sur rails des grandes maisons du sud des États-Unis au temps de l'esclavage, entourée d'un grand parc également sur rails. Les Accords de NY Station étaient fidèlement respectés dans la nouvelle ville.

Olgarev lui réserva un accueil tonitruant et maladroit, l'installa dans un fauteuil profond, lui offrit des boissons, des cigares euphorisants. Rapidement il parla de lui, de ses usines, des exportations, des nouvelles fabrications.

— Bientôt nous sortirons les rails les plus résistants, les plus beaux du monde. La silice supporte les plus grands écarts de température. Les frottements d'un train très lourd, comme par exemple les gros bâtiments de guerre de la marine panaméricaine, peuvent dangereusement échauffer l'acier alors qu'ils n'auront aucun effet sur nos rails de silice.

— Ainsi Lady Diana pourra nous envahir plus vite la prochaine fois ?

— Nous l'empêcherons de construire des voies ferrées n'importe où. Mais elle va nous acheter des tonnes de ces rails. Elle en aura besoin

pour son fameux tunnel Nord-Sud qu'elle creuse sous la couche de glace de l'Amérique. Une utilisation économique et non stratégique, n'est-ce pas ?

— Avec les ressources nouvelles qu'elle trouvera dans le sous-sol américain, elle deviendra encore plus puissante et encore plus agressive.

— D'ici là, notre viaduc sera terminé et nous serons aux portes de sa Concession... J'ai confiance en l'avenir.

Lien Rag le regarda dans les yeux :

— Vous savez pourquoi je suis ici ?

— Je m'en doute.

— Alors ?

— Désolé, mon cher Lien Rag, mais j'ai des ordres stricts. Je ne dois pas livrer les fibres de verre à ce chantier jusqu'à nouvel ordre.

— Quel ordre ?

— Le patron.

Olgarev regarda le cigare qui fumait entre ses doigts boudinés. Il portait plusieurs bagues très rares, certainement trouvées dans le sol de l'inlandsis par des pilleurs.

— La raison ?

— Le Kid ne veut pas que vous quittiez la

Compagnie pour le moment. Il vous aime beaucoup, vous savez... Je ne sais pas à quoi doit vous servir cette goélette magnifique, mais vous deviez partir pour une destination dangereuse et le Kid ne le veut pas.

Hypocrite sollicitude ou bien le Kid avait-il des raisons secrètes pour le retenir dans la Banquise ? Remords tardifs d'avoir négocié sa personne avec les Néos ou plus sûrement avec les Tarphys, cette famille de tueurs au service de Lady Diana. Lien n'avait plus de doute. Les Tarphys avaient une influence notable sur la Federal Bank et n'ignoraient rien des transactions de l'établissement. Eux aussi devaient financer les Néo-Catholiques pour ménager l'avenir.

— Je suis désolé, Lien. C'est un chef-d'œuvre cette goélette et la fibre de verre lui donne le matériau idéal pour affronter les banquises. Légère, résistante, profilée, pouvant supporter les à-coups les plus rudes. Dans ces régions perdues, les rails sont souvent déformés. Et quelle publicité pour nous. Mais peut-être le Kid estime-t-il que ce voilier aurait été trop voyant. Trop facile à repérer, n'est-ce pas ?

Lien Rag essayait d'enrayer la rage qui montait en lui jusqu'à l'étouffer. Justement c'était

ce qu'il avait souhaité, que la goélette attire l'attention sur elle. Tous ses plans étaient détruits.

— Où est le Kid ?

— En inspection dans le nord, sur le 160^e Méridien. Vous savez que le réseau progresse assez bien là-bas. Bien sûr, ils utilisent cette résine fournie par les colonies de bactéries, mais les prochaines voies seront en verre de silice. Le Kid va porter le nombre de lignes à plusieurs dizaines. Il veut que cette région se développe vraiment.

Lien Rag se leva, ne pouvant plus supporter cet homme, son accent impossible, son triomphalisme naïf. Mister Silice, comme on l'appelait dans la Concession, ne paraissait plus douter de son avenir. La ville de Titanpolis lui devait une grande partie de sa prospérité et au moins les quinze superbes coupoles cristallines qui la protégeaient du froid. Cinq autres achevaient d'être édifiées. De loin la station surgissait de la banquise, éclairée par l'incandescence du volcan Titan comme un joyau énorme. L'arrivée de nuit était un spectacle inoubliable pour le visiteur, et déjà des agences de tourisme prospectaient ce site extraordinaire. L'afflux des visiteurs risquait, à court terme, de modifier profondément la vie de Titanpolis, avec la création de zones de loisirs et

d'amusement. Le Kid devait freiner cette évolution, de crainte que sa cité chérie ne devienne une nouvelle Kaménépolis, Babylone dépravée de la banquise enfin détruite.

— Soyez patient, Lien... Le Kid finira par vous octroyer ces fibres de verre spéciales... Je le souhaite le premier car nous avons créé une qualité extraordinaire. Vous alliez nous servir de test en quelque sorte. Nous envisageons la construction de voiliers plus grands pour le viaduc, mais aussi de voitures et de locos.

Lien Rag quitta les bureaux, prit le tramway translucide qui desservait la ville. Un tramway silencieux, confortable. Pour une ville calme, agréable, aseptisée, ennuyeuse à mourir. Sa beauté trop étudiée lui conférait un air guindé insupportable. Ses habitants se rengorgeaient d'habiter une telle station et devenaient infréquentables à la longue. Imbus de leur vie privilégiée, ils dédaignaient les autres stations, le reste de la population de la Compagnie, se souciaient peu de vie culturelle ou simplement conviviale.

Il se hâta de repartir vers Kaménépolis, ses ruines, sa misère, sa crasse, mais aussi sa chaleur humaine.

CHAPITRE XXXI

Ma s'était assise sur le plancher du vieux wagon de marchandises, face à ce cagibi qui d'habitude servait de compartiment au chef de train et où actuellement se trouvaient ces deux inconnus, Jaël et celui qui pouvait communiquer par télépathie.

Greog arrachait les clous qui bloquaient la porte.

— Nous sommes des gens sans violence, disait Ma. Nous avons dû nous défendre contre les chasseurs de phoques mais nous ne pouvions faire autrement. Vous nous aviez prévenus qu'ils désiraient nous tuer. Souvenez-vous de votre premier message : « lé zome von vou tué ».

Toujours le silence. Pourtant ils respiraient, ils vivaient, ils murmuraient parfois entre eux.

— Vous devez avoir faim. Nous avons trouvé de grosses quantités de nourriture.

Ma reprit le morceau de viande séchée qu'elle avait commencé de sucer avant de venir parler à ces reclus. C'était Ann qui avait découvert leur cachette.

— Vous ne voulez pas nous parler ? Jaël, êtes-vous la jeune fille qui du haut de la citerne avez tiré sur eux ? Comment s'appelle votre compagnon ? C'est un parent à vous ? Votre ami de cœur peut-être ?

Greog avait du mal à ôter les longs clous et il dit qu'il vaudrait mieux enfoncer la porte avec une hache.

— Si vous essayez, je tire, dit une voix très jeune de fille. J'ai des tas de munitions.

— Nous sommes des amis. Vous nous avez sauvé la vie, pourquoi voulez-vous que nous vous fassions du mal.

— Qui êtes-vous ? Sinon des fantômes ? Vous étiez dans cette station perdue depuis quand ? Où est votre train, votre loco ? Ou même votre draisine habitable ? Kroual disait que vous étiez venus de nulle part, que vous n'étiez pas des humains. Kroual a décidé de vous attaquer parce qu'il avait peur de vous...

— Mais pourquoi nous avoir aidés si vous pensiez que nous sommes des êtres inhumains ?

— J'en avais assez de Kroual, de Lowitz, surtout de Lowitz. Je pensais les obliger à fuir en tirant sur eux et mettre le train en marche arrière... Mais vous, je ne veux pas vous voir.

Julius venait d'arriver avec un demi-poulet dans la main. Il l'avait trouvé dans les réserves, l'avait décongelé rapidement et mordait dedans avec volupté. Un spectacle rare pour Ma de voir son mari aussi glouton, le visage luisant de graisse.

— Faites un trou dans la porte, qu'elle voie nos visages, dit-il. Nous n'avons rien de monstres. Ann est très jolie ainsi que Ma. Greog a peut-être un grand nez mais il n'est pas vilain garçon et dans le temps je n'étais pas si mal. Nous sommes très présentables, vous savez, cria-t-il avec beaucoup de gaieté.

Greog alla fouiller dans la boîte à outils, trouva une sorte de vilebrequin manuel.

— On va forer un trou et vous pourrez examiner nos visages.

— On sait bien que les fantômes prennent l'apparence humaine, répliqua Jaël.

Ma s'impatientsa un peu :

— Pourquoi avoir commencé par nous aider ?

— Comme les autres, je ne savais pas que vous n'aviez ni loco ni draisine. C'est Lowitz qui, après avoir fait le tour de la station, l'a découvert. Il était terrifié. Il a dit que la voie venant du sud n'avait jamais pu être utilisée telle quelle, que vous étiez des esprits ou peut-être des amis de Jelly. Il y a plein d'êtres monstrueux sur la banquise, qui jouent des tours aux hommes, les attirent dans des pièges pour les dévorer tout cru. Et aussi pour s'amuser d'eux, à leur faire des horreurs qu'ils soient hommes ou femmes...

— Je n'ai pas envie de vous faire des horreurs, dit Ma en mastiquant la cuisse de poulet que venait de lui donner son mari, je vous le jure. Mais enfin, vous pouvez toujours ne pas me croire.

Greog tournait son vilebrequin en peinant beaucoup, le bois ancien était très dur, créosoté, presque minéral.

— Comment êtes-vous arrivés dans la station ? demanda Jaël.

— Eh bien, commença Ma prise au dépourvu, c'est une longue histoire.

Mais Julius lui fit signe de lui laisser la parole :

— Nous sommes arrivés par le sud.

— Faux, la voie est détruite.

— Laissez-moi terminer, n'est-ce pas, fit l'aveugle avec autorité. Notre train est à dix kilomètres au sud. Nous n'avions plus de quoi réparer les rails. Mais nous savions qu'il y avait une station pas très loin. Nous avons marché très longtemps pour la rejoindre. Hélas, elle était abandonnée...

— D'où veniez-vous ? Le sud c'est vaste...

Ma crut déceler dans la question une certaine avidité. Un certain espoir même.

— Nous étions dans la Compagnie de la Banquise, vous en avez entendu parler ?

Le silence qui suivit les alarma mais Jaël réussit à surmonter son émotion :

— La Compagnie de la Banquise, vraiment ? Je suis certaine que vous mentez, sales fantômes. Donnez-moi des détails sur cette compagnie.

— Eh bien..., dit Ma.

— C'est un nain qui la dirige.

— Vraiment, fit Jaël narquoise, un nain ?

— Vous l'ignorez ? On l'appelle le Kid.

— Le Kid je connais, mais ce n'est pas un nain forcément.

— Je vous assure que si.

— Et puis ?

— Il y a eu une guerre terrible.

— Tout le monde sait ça.

— Que voulez-vous que je vous dise d'autre ?

— Donnez-moi des noms célèbres dans cette Compagnie. Je connais assez bien son histoire, dit la jeune fille avec une certaine fatuité.

Ils se regardèrent et ce fut Greog qui trouva le premier :

— Il y a la Guilde des Harponneurs.

— Je ne connais pas.

— Le chef de la police ferroviaire se nomme Lichten et il a été très brillant durant la guerre contre les Panaméricains.

— Ah oui ? Il y a un homme très célèbre là-bas. Vous l'avez oublié ou bien vous n'avez jamais mis les pieds dans cette Compagnie ?

Perplexes ils se regardaient avec désolation. De qui voulait-elle bien parler ?

— Vous ne voyez pas, fit-elle exaspérée. Vous n'êtes pas des Banquisiens mais des fantômes, des imposteurs !

— Nous ne voyons pas de qui vous voulez parler.

— Ah oui, pourtant on ne parle que de lui et pas seulement dans la Compagnie de la Banquise.

— Vous savez, dit Ma, nous vivions en dehors des stations. Nous chassions les manchots dans une rookerie et nous fabriquions de l'huile. Ce travail nous prenait un temps fou et nous empêchait de nous intéresser à la vie publique.

Julius se pencha à son oreille :

— C'est peut-être un chanteur... Quelqu'un de la radio ou de la télévision...

— La télévision n'arrive pas dans ces régions, fit Ma sur le même ton.

— Vous complotez, cria Jaël, vous cherchez à me tromper. Mais le premier qui approche, je tire !

— Eh bien ! tirez ! fit Ann exaspérée. Si nous étions des esprits, vous ne pourriez nous blesser. Les balles passeraient à travers. Mais nous sommes des humains et nous ne voulons pas mourir à cause de votre sottise.

Jaël parut secouée par cette algarade et au bout d'un moment elle parla à nouveau, mais sur un ton plus modéré avec une certaine humilité :

— Je suis surprise que vous ne connaissiez pas celui dont je vous parle... Il a connu beaucoup d'aventures et il voyageait pour rechercher son fils.

À nouveau ils se montraient perplexes, et puis Julius se frappa le front :

— S’agit-il de Lien Rag, le glaciologue ?

CHAPITRE XXXII

Leuouan arriva à la nuit en provenance du Dépotoir où durant quarante-huit heures elle avait effectué des travaux avec les Roux, tournant des films avec son équipe, enregistrant des récits et des chansons.

Elle accepta un verre. Yeuse était en grande tenue pour assister à la première d'un film que son organisation avait financé en partie.

— Je vous laisse, dit-elle avec un ton indéfinissable. Je rentrerai tard.

Lien Rag prépara de quoi manger dans la cuisine très bien équipée de Yeuse. Leouan le rejoignit dans cette petite pièce. Jdrien dormait.

— Il y a des Roux à Jésus-Christ Station, et c'est le professeur Harl Mern qui sert d'intermédiaire entre eux et les autorités

religieuses. Leur verrière se couvrait de glace et ils n'avaient que les Roux pour les en débarrasser. D'après ce que je sais, nous pourrions trouver refuge auprès d'eux. À cause des vents puissants, ils s'abritent dans des igloos. Au besoin, on pourrait en transformer un pour y loger dans une température qui nous convienne à tous les deux.

Leouan, dont la mère était rousse, ne supportait pas plus de douze à quinze degrés, et pour Lien c'était au contraire le seuil inférieur au-delà duquel il n'aurait pu vivre confortablement.

— Ça ira, dit-il. Autre chose ?

— Pas pour tout de suite, mais nous aurons des guides. Les membres d'une tribu qui nous escorteront jusque là-bas. Il existerait une ligne très peu connue qui, bien que faisant un grand détour vers le nord, rejoint le réseau transbanquisien qui relie l'Africana à l'Australasie à cet endroit. Il suffirait d'avoir un wagon à découvert pour nos amis Roux afin qu'ils voyagent à l'air libre.

— C'est possible, dit Lien Rag, mais comment sortir de la Compagnie ?

— Tu crois que le Kid...

— Je n'en sais rien. Il a suspendu la fourniture de fibres de verre. S'il voit que je

persiste, il peut donner des instructions.

— Bien, dit Leouan. Je vais organiser une expédition pour rencontrer des tribus installées dans le nord-ouest. Tu en feras partie. Il ne pourra pas t'empêcher de collaborer avec nous ?

— Mon intention, dit Lien, c'était de partir avec la goélette de façon ostensible. En fait je pensais t'en confier le pilotage pour la dernière partie du voyage et atteindre Jésus-Christ Station par d'autres moyens.

Leouan lui pinça les fesses :

— Tu te débrouilles bien avec les femmes, toi. Yeuse d'une part, Leouan de l'autre, qui encore ? Je suis certaine qu'en cherchant bien on en trouvera d'autres... Au fait, qu'est-ce que cette histoire d'un petit frère de Jdrien ?

— Quoi ?

Il faillit renverser la poêle où il faisait cuire de la viande :

— D'où sors-tu ça ?

— On en parle dans les tribus du Dépotoir. On dit qu'il habiterait dans le nord et aurait un peu plus de deux ans... C'est vrai ?

— C'est absurde... Une fumisterie...

Il paraissait furieux et elle éclata de rire :

— La légende d'un frère est déjà bien implantée, dit-elle. Les Roux adorent ce genre d'histoire. Ils vont jusqu'à imaginer que les deux frères seront un jour des adversaires, l'un devenant le champion du Chaud, et l'autre du Froid. Mais il ne faut pas trop t'en préoccuper. Ce sont des tribus nomades qui ont colporté cette histoire. Tu as bien traversé un tas de Compagnies dans ta vie ? Tu as dû essaimer un peu partout, non ?

Elle le frôlait, appuyant sa tête contre son épaule. Il regardait le morceau de viande qui allait finir par brûler.

— Parfois j'aimerais que tu me fasses un gosse, dit-elle dans son oreille. Je sais que c'est déraisonnable.

— C'est, en effet.

Elle lui mordit l'oreille et noua ses bras autour de sa taille :

— Parfois pour un dessin il faut des tas d'esquisses qui ne sont pas toujours vilaines ?

Elle glissa ses mains dans la ceinture de son pantalon d'intérieur, les rejoignit sur son pénis déjà bien tendu.

— Toute la journée, j'y ai pensé, dit-elle. Je craignais qu'Yeuse ne soit pas d'accord, mais

comme elle a eu le bon goût de sortir.

— Ton repas ?

— Oh ! ne t'inquiète pas, je sais ce que je vais croquer en premier.

CHAPITRE XXXIII

Ils avaient dû inventer des détails au sujet de Lien Rag. Seul Julius connaissait vaguement le glaciologue pour avoir lu des articles ou écouté des émissions le mettant en cause. Mais les trois autres n'étaient même pas certains d'avoir déjà entendu son nom, sauf Greog qui, lui, se souvenait que Lien Rag avait organisé l'expédition des Banquisiens contre Jarvis Point, leur base ancienne depuis laquelle ils avaient pu détruire les poussières de Lune pour dégager le Soleil.

— Il est très beau en effet, disait Julius tandis que Greog essayait de débloquer la porte.

— Très célèbre, rajoutait Ann.

Dans le cagibi, Jaël devait fondre de bonheur. Elle posait les questions les plus inattendues, voulait savoir s'il habitait dans une station précise,

s'il avait une femme, des enfants, s'il apparaissait souvent sur les écrans de télévision. Les autres ne savaient plus que trouver et commençaient d'être à sec.

— Il faut une hache, dit Greog. Votre compagnon ne pourrait pas nous aider ?

Dérangé dans son rêve amoureux, Jaël répondit que ce n'était pas possible.

— C'est votre amoureux ? demanda Ann.

— Qui, Lien Rag ? Vous voulez rire.

Mais sa confusion ne manquait pas de duplicité et ils échangèrent un regard entendu.

— La personne qui se trouve avec vous ?

— Oh ! non... Pas du tout... Il n'est pas assez robuste pour enfoncer la porte.

— Nous y arriverons quand même, dit Greog.

— Il se nomme comment ? demanda Ann.

— Qui... Mon compagnon ? Liensun.

Ils n'établirent tout d'abord aucun rapprochement avec le nom de Lien Rag.

— Il ne parle pas ?

— Pas tellement.

— Il ne s'exprime que par télépathie ?

— Je ne comprends pas bien ce que vous

voulez dire, répondit Jaël inquiète. Il est tout à fait normal, vous savez.

— Je veux dire, il ne parle que par son esprit ? Sans émettre de sons ?

— Pas du tout, il est capable de parler très bien quand il le veut, mais il préfère, bien sûr, parler dans la tête des gens. Enfin pas dans celles de tout le monde. Avec les chasseurs, il se méfiait et je le suppliais de ne pas le faire...

— Dites donc, fit Ma, moqueuse, c'est nous qui devrions avoir peur d'un être qui possède un tel pouvoir, et c'est nous que vous traitiez d'êtres surnaturels ?

— Oh ! Liensun n'est pas dangereux ! Vous verrez. Il est très gentil, très amusant et câlin.

Ma qui grignotait toujours son os de poulet fronça soudain les sourcils. Liensun ? Est-ce que cet être avait quelque chose à voir avec Lien Rag ? Ce qui expliquait toutes les questions de la jeune fille certainement.

La porte s'ouvrit et un peu éblouis ils sortirent. Une jolie fille d'abord, puis celui qui se nommait Liensun et pouvait communiquer par télépathie :

— Un enfant, fit Ma stupéfaite ; un enfant de deux ans, presque un nourrisson...

CHAPITRE XXXIV

— Il est parti, hein ? Parti avec Leouan et son équipe ? Il m'a bien eu. Je le croyais ici avec vous... Il fallait le retenir.

Le Kid venait de faire irruption dans son demi-wagon en pleine nuit, venant des Provinces du nord, encore équipé pour supporter les températures extérieures. Il avait pendant plusieurs jours suivi la progression du réseau vers le nord, partagé la vie des ouvriers sur le chantier. Il était exténué, avec des gelures un peu partout. Yeuse serrait contre son corps plantureux un peignoir ramassé à la va-vite sur son lit.

— Vous allez réveiller Jdrien.

Le Kid se calma, se jeta dans un fauteuil, ferma les yeux.

— Il va bien ?

— C'est un joli garçon.

— Lien court vers la mort.

— La faute à qui ?

Le Kid souleva ses paupières lourdes. Son regard manquait de son acuité habituelle :

— Vous savez ?

— Il a tout découvert. Vous financez la Sainte-Croix. Vous l'avez vendu aux Néos ?

— Pas tout à fait. J'ai cru pouvoir l'utiliser, comme moyen d'échange... Je ne pensais pas aller jusqu'au bout mais duper mes interlocuteurs. J'avais suspendu la construction de la goélette. Je pensais qu'il me rejoindrait là-haut dans le nord. On aurait bien besoin de ses idées pour résoudre certains problèmes...

— Vous échangeiez Lien contre quoi ? insista Yeuse.

— Puisque je vous dis... C'est stupide de nous dire « vous » après ce que nous avons vécu ensemble. Tu te souviens du cabaret *Miki* où nous avons travaillé tous les deux ?

— Je préfère oublier. Vous êtes le P.D.G. d'une grande Compagnie et je suis votre subordonnée... Mais je veux savoir contre quoi vous l'échangiez.

— Les Néos devaient m'aider à implanter des agences, des succursales dans le monde entier. Ils avaient promis de donner de la Banquise une telle image de marque que nous serions devenus les premiers. En même temps ils devaient m'aider à lutter contre l'influence panaméricaine.

— C'est pour ça vraiment que vous leur avez vendu Lien ?

— Je n'avais pas l'intention d'aller jusqu'au bout... Je ne l'aurais jamais livré.

Yeuse recula :

— Vous le haïssez. Depuis toujours. Depuis que vous avez pris Jdrien sous votre protection. Vous n'avez jamais cessé de le haïr et vous voulez le détruire à jamais.

Le Kid essaya de soutenir son regard, ferma les paupières.

— Je suis fatigué, dit-il. Il faut que j'aille dormir maintenant.